

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

Une fille de l'Ouest

Gordon D. Shirreffs

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

WESTERN

UNE FILLE DE L'OUEST

gordon d. shirreffs



CHAPITRE PREMIER

L'extinction des feux résonna dans l'immense cour de Fort Craig et se perdit dans la vallée de Rio Grande. La nuit s'étendait sur New Mexico, douce comme du velours.

Tirant par la bride son cheval épuisé, Hugh Kinzie traversa le champ de manœuvre. Un vent sec balaya le plateau faisant claquer les toiles de tente. Les fenêtres éclairées du Fort dessinaient des carrés jaunes qui s'allongeaient sur le sable. Hugh attacha sa monture, secoua la poussière de ses vêtements et entra. En le voyant la sentinelle s'écria :

— Kinzie !... Te voilà de retour ! Le commandant t'attend...

— Eh bien, j'arrive. Va m'annoncer.

Le planton se hâta et revint quelques instants plus tard :

— Le commandant Roberts désire te voir tout de suite.
Comment ça va dans le Sud ?

— Mal !...

Hugh entra dans le bureau du commandant Roberts qui lui tendit la main. Sous ses sourcils broussailleux, ses yeux gris acier scrutèrent le visage de l'homme resté debout devant lui :

— Quelles nouvelles m'apportes-tu, Kinzie ?

— Les confédérés sont à Fort Thorn. Le deuxième régiment commandé par Baylor est à Mesilla. Le général Sibley a détaché une troupe qui va le rejoindre. Steele et Riley sont à la tête de leur bataillon et...

— Alors... toutes les promesses que firent les Texans sont un pur non-sens ? dit le commandant en tambourinant de ses doigts courts sur le bord du bureau.

— Ils chasseront les Yankee, Sir, répondit Hugh en souriant.

— Nous n'avons plus qu'à attendre !... Tu as fait du bon travail Kinzie. Vas-tu rester dans les éclaireurs civils ?

— Non.

— Nous avons besoin d'hommes comme toi, dévoués à notre cause, pourquoi ne reprends-tu pas du service ?

— Vous connaissez mes sentiments, Sir.

— Oui. Je t'avais pourtant recommandé à la commission, le courrier est arrivé hier au soir de Santa Fe...

— Et ma promotion a été rejetée, n'est-ce pas ?

— Oh, il n'est pas question de douter de ta loyauté, mais...

— Mais... rétorqua Hugh en frappant ses deux poings l'un contre l'autre, pourquoi n'acceptent-ils pas ? Parce que je suis né en Virginie ? Pour l'amour du ciel, Sir, comprenez-moi !... Mes parents quittèrent ce pays alors que j'avais sept ans pour venir s'installer dans le Missouri. À seize ans je m'engageai pour défendre ce pays, devenu le mien. Je servis honorablement dans les Mounted-Rifles jusqu'à la fin de la guerre. Depuis le début de celle-ci, je suis éclaireur pour les fédéraux. Que veulent-ils de plus ?...

— T'aurais-je recommandé à la commission si je doutais de ta loyauté, Hugh Kinzie ?

— Mais alors... Je ne comprends pas pourquoi le colonel Canby rejette ma nomination au grade d'officier.

Le commandant Roberts poussa une boîte de cigares devant Hugh :

— Sers-toi... (Hugh en prit un. D'un coup de dent rageur il en coupa le bout et le cracha. Roberts en alluma un aussi. Derrière un épais écran de fumée il dit à l'éclaireur :) Y a-t-il longtemps que tu n'as entendu parler de Ronald, ton frère aîné ?

— La dernière fois que son nom fut prononcé devant moi il était capitaine d'infanterie à Fort Buchanan. Pourquoi cette question, mon commandant ?

— L'officier en charge de ce Fort fit détruire une importante provision de vivres à l'approche des Apaches et la garnison abandonna ses quartiers pour aller vers Rio Grande...

— Alors, Ronald est ici ?

— Non... Ton frère donna sa démission et gagna Mexico, traversa le Texas et se mit au service des confédérés.

— Il est Virginien de naissance et de cœur et il croit fermement en leur cause. Moi, au contraire, je considère l'État du Missouri comme mon pays.

— Je le sais. Je vais te mettre au courant... Ronald Kinzie était chargé des paiements quand il était officier à Buchanan... depuis, il est passé dans le camp adverse et lorsqu'il fut parti on constata la disparition de 25 000 dollars en bons du gouvernement. Comprends-tu maintenant ?

— C'est une calomnie ! Non, non et non !... Ronald a rejoint les confédérés – ça le regarde – mais il n'a pas volé un cent au gouvernement.

— Les temps ont changé et les hommes aussi ! Ronald expédia une lettre de Mexico. Il certifiait avoir confié les bons au lieutenant Winston... mais on ne l'a jamais revu, ni l'argent...

— Ce n'est pas mon frère qui le détient !

— Peut-être... Es-tu déjà allé à Fort McLane ?

— Près de Santa Rita del Cobre ? Oui. Le major Linde commandant le deuxième bataillon d'infanterie y a établi ses cantonnements depuis le mois de juin.

— Fort McLane a été abandonné depuis. Linde n'a jamais reçu la somme, qui devait arriver par l'entremise du lieutenant Winston. Parti de Fort Ayres en direction de Fort McLane il ne s'est pas présenté... Alors, qui a l'argent ? Lui ou ton frère ?

— Ce n'est pas une raison pour accuser Ronald.

— Je connais une solution qui innocenterait ton frère et en même temps prouverait ta fidélité à notre cause...

— Allez-y, mon commandant !

— Première condition : Canby veut récupérer les bons du gouvernement. Voici la deuxième : le capitaine Nettleton commandait Fort Ayres. On suppose qu'il a donné l'ordre de se replier après une dure attaque Apache et marche en direction de Fort McLane avec sa troupe. On est sans nouvelles et Canby veut que nous nous mettions à sa recherche... Actuellement il m'est impossible de détacher un corps expéditionnaire. J'ai besoin de tout mon effectif pour défendre la vallée de Rio Grande contre l'attaque de Baylor.

— Pourquoi le colonel Canby veut-il envoyer un détachement ?

— Oh, il ne tient pas particulièrement à Nettleton, mais à sa femme. Avant son mariage elle s'appelait Marion Bennett, elle est la fille unique de Boss Bennett, sénateur du Missouri.

— Boss Bennett !... (Hugh laissa échapper un petit sifflement :) Évidemment, c'est un gros bonnet !

— Washington est en émoi. Canby a reçu des ordres : il faut la retrouver à tout prix. Bennett a de l'ascendant dans son État et le président Lincoln craint – si nous ne retrouvons pas Marion Nettleton – que Bennett, dans son étroitesse d'esprit, n'influence ses administrés au profit des confédérés.

— Alors, si j'ai bien compris, vous voulez que j'aille en pays Apache à la recherche de 25 000 dollars et de la fille du sénateur afin de prouver ma fidélité à mes chefs ?

— À moi tu n'as rien à prouver, tu le sais bien, Hugh Kinzie ! Je te connais et tu sais l'estime que je te porte. Je voulais seulement te montrer ta chance. Canby m'a déjà envoyé plusieurs messages...

— Un homme au lieu d'un régiment !... (Hugh caressa son menton rugueux :) Qu'est-ce qui vous a fait penser à moi pour accomplir cette mission de confiance ?

— Toi seul es capable de la mener à bien.

— Et je ferais tout ça pour un galon posthume !...

— Tu es amer, Hugh Kinzie.

— Il y a de quoi, mon commandant ! Quand un homme est

fidèle et loyal envers son pays, qu'importent ses origines !... Pour en revenir à ce que vous me disiez j'ai la conviction que Ronald n'est pas coupable de ce vol et ce n'est plus dans l'espoir de gagner un galon que j'accepte votre proposition, mais pour découvrir le fautif et disculper mon frère.

— Ainsi, tu es décidé à partir ?

— Oui, mon commandant, cette nuit même. Faites-moi donner un cheval frais, je traverserai Black Range et, au petit jour, je serai au pied des montagnes.

— Je savais que tu aurais le courage d'accomplir cette mission. Si tu réussis, tu seras officier et je te ferai muter dans mon escadron. Ça te plairait-il ?

— Oui, mon commandant, répondit simplement Kinzie.

— Alors, va faire préparer des provisions et choisis le meilleur cheval... Bonne chance Hugh Kinzie !

Hugh serra la main que lui tendait le commandant et quitta le bâtiment. Un long moment il écouta chanter le vent sur le champ de manœuvre et se tourna vers l'Est, vers Dasoda-Hae, cette région où régnait en maître le grand chef des Mimbrenos. Les blancs avaient donné à celui-ci plusieurs sobriquets tels que : Mangus Colorados, Manches Rouges, l'Imprenable. Il pouvait avoir soixante-dix ans, mais il était encore physiquement et spirituellement le plus valeureux des guerriers.

CHAPITRE II

Allongé à plat ventre sur un monticule, Hugh Kinzie avait une vue plongeante sur ce qui restait de Fort McLane : toits éboulés, pans de murs prêts à s'effondrer, corrals dévastés. Il ne restait que des ruines.

Comme il l'avait prévu, Hugh arriva la veille, à l'aube et resta couché toute la journée. Au crépuscule il reprit la route des Espagnols, en contre-bas des mesas. Avant la guerre des garnisons la jalonnaient, maintenant elle était impraticable. Les Apaches avaient repris possession de cet immense pays et les blancs avaient abandonné les Forts. Entre Fort Craig sur le Rio Grande et Fort Yuma sur le Colorado rien ne révélait que cette vaste lande faisait encore partie de l'Union.

Hugh sortit son colt et le vérifia. De toutes ses forces, il voulait mener à bien cette dure mission.

Il passa près du cimetière où des monticules indiquaient les tombes, une inscription sur une planchette disait le nom du défunt. Il s'appuya contre un pan de mur et balaya des yeux ce lieu désolé. Des matelas éventrés, des boîtes de conserves écrasées montait une odeur nauséabonde et leur contenu se mêlait aux détritrus de toutes sortes. Des toiles de tentes à l'état neuf et des couvertures empilées avaient été brûlées.

Hugh entra dans le bâtiment. Le toit effondré avait écrasé les tables et les sièges. Des papiers épars complétaient ce tableau de désolation. Hugh se disait que cela lui prendrait des jours et des jours pour faire des fouilles et chercher les bons du gouvernement. Le vent se leva, souffla à travers les ruines et fit voltiger quelques papiers. Kinzie allait abandonner son inspection. Devait-il renoncer à les retrouver ? Il fallait aussi partir à la recherche de Marion Nettleton perdue dans cette contrée où les Apaches rôdaient comme des tigres du désert à l'affût des hommes blancs... et des femmes !...

Fort Ayres avait été une garnison sur la Gila, à environ 80 miles vers l'ouest. Au sud de Fort McLane il n'y avait plus rien de la civilisation qu'avaient apporté les blancs, à l'exception de la vieille ligne de chemin de fer où plus un train ne passait. À l'est, une région pauvre, aride, qui menait à la limite des camps Chihuahua et au nord s'étendait la plus rude région que Kinzie n'ait jamais vue. Il avait

entendu dire qu'il existait encore les vestiges d'un village troglodyte où vivaient quelques centaines d'années auparavant, les Hohokans. Ils y avaient vécu et prospéré jusqu'au moment où les conquérants blancs envahirent le Sud-Ouest.

La vue du Fort dévasté déprimait Hugh. Il décida de quitter ces lieux au plus tôt et de chercher la trace de Marion Nettleton.

À son approche l'alezan piaffa. Hugh sauta en selle et prit la direction du nord. Il savait qu'il y avait un point d'eau dans Pinos Altos. Dans l'obscurité il suivit la piste jusqu'au moment où le cheval hennit. Hugh mit pied à terre, dégagea la longe et l'attacha. Tout reposait, seul le vent froissait les broussailles. Ayant acquis et développé un sixième sens durant ces années de guerre, il attendit et écouta. En rampant il atteignit le point d'eau qu'il contourna.

Quelque chose bougea... le braiment d'un âne déchira le silence. Hugh avançait à contre vent, se cachant derrière les fourrés de mesquites. Près de la mare, enveloppé d'une couverture, un homme était assis. La silhouette couronnée d'un chapeau en pain de sucre ne pouvait être que celle d'un Mexicain qui, se levant d'un bond, braqua son fusil et demanda en espagnol :

— Qui va là ?

— Un ami.

— Qui êtes-vous ?

— Un éclaireur en reconnaissance, risqua Hugh.

— Les soldats américains ne vont pas aussi loin à l'est de Rio Grande. Approchez... Les mains en l'air.

Hugh jeta sa carabine en bandoulière sur son épaule, fit jouer le colt dans le holster et d'un pas ferme sortit du fourré. Le Mexicain était un petit homme aux yeux vifs.

— Que venez-vous faire ici ? demanda-t-il.

— Je suis à la recherche d'un détachement américain. (Personne en vue, le Mexicain devait être seul. L'âne était attaché à un arbuste :) Je veux de l'eau ajouta Hugh.

— Il y en a assez pour deux.

— J'en veux aussi pour mon cheval. (Le petit homme hésita. Ses yeux sondaient les fourrés :) Pourquoi avez-vous peur ? demanda Hugh, ai-je l'air d'un Apache ? (Il alla vers l'arbre où l'alezan sentant l'eau piaffait. Il l'amena se désaltérer. Hugh fit face à son interlocuteur :) Je m'appelle Hugh Kinzie, dit-il.

— Et moi Jorge Dura, à votre service.

— Puis-je vous demander ce que vous faites ici ?

— Quand les soldats quittèrent le Fort ils n'emmenèrent pas tous leurs chevaux, ils les lâchèrent et les bêtes s'enfuirent dans la montagne. J'essaie de les rassembler et si je parviens à les rattraper, elles seront à moi.

Hugh s'agenouilla et but à longs traits. Au bord du trou, dans les empreintes de sabots, l'eau s'était infiltrée. Les marques fraîches prouvaient que des chevaux avaient bu à cet endroit.

— Avez-vous vu passer des soldats américains ?

— Oui, ils n'étaient pas nombreux, douze, quinze, je ne les ai pas comptés.

— Y avait-il une femme parmi eux ?

— Il y en avait même deux. Cette région est assez dangereuse pour les américains.

— Je le sais.

— Et pourquoi les recherchez-vous ?

— Parce que j'en ai reçu l'ordre.

— Ils ont de bons chevaux et des armes, des mules portent de gros paquets de provisions.

— Quelle direction ont-ils prise ?

— Vers Pinos Altos, ils remontent le courant de la Gila.

Hugh scrutait les montagnes sombres : « Pourquoi sont-ils passés de ce côté ?... » marmonna-t-il entre ses dents, comme pour lui-même. Dura ramassa son fusil, manœuvra le chien, caressa la crosse.

— Je ne sais pas, répondit-il, bien que Hugh ne se fût pas adressé à lui. De toute façon, par où vouliez-vous qu'ils passent ?... C'est le seul chemin... Peut-être ont-ils voulu éviter les Mimbrenos ?

Hugh acquiesça.

« Il est évident que celui qui commande ce détachement ne connaît pas cette région, pensait Hugh, derrière les montagnes il y a la Plaine de San Augustin. S'ils avaient contourné la chaîne et pris la direction de l'ouest, ils seraient maintenant à Rio Grande. »

La présence du petit Mexicain inquiétait Hugh. Pas un homme connaissant les Apaches et les craignant n'aurait campé près de ce point d'eau à l'approche de la nuit. Kinzie sauta en selle :

— Où allez-vous ? demanda le Mexicain.

— Je reviens à Rio Grande.

— Vous avez là un fameux cheval, fit le petit homme en levant son fusil.

— Oui, rétorqua Hugh en sortant vivement son colt, et figures-toi, mon salaud, que je n'ai pas l'intention de m'en séparer !...

Dura sourit. À ces américains faisant le double de son poids il valait mieux ne pas se frotter car il connaissait leur habileté dans le maniement du pistolet... et une balle est si vite sortie du barillet !

— Je vous comprends, fit-il en baissant son arme, bonne route et que Dieu vous protège, amigo.

— Toi aussi, Jorge Dura.

Hugh Kinzie pressa les flancs de l'alezan. Lorsqu'il fut hors de vue, Dura sella son âne et l'enfourcha. Il prit la direction du sud.

Mangus Colorado, le tout-puissant chef Apache, lui souhaiterait la bienvenue quand il apprendrait qu'un détachement de riches américains s'était aventuré sur cette piste dont le capitaine ignorait les dangers. Mangus lui abandonnerait sûrement une part du butin. Ça valait la peine de prendre le risque...

CHAPITRE III

Le jour commençait à poindre quand Hugh acquit la certitude du passage de la troupe qu'il recherchait : sur le sol brillait un éperon. Un mile plus loin, sur une langue de terre molle, des empreintes de bottes et de sabots laissaient penser que des hommes y avaient campé. Étaient-ils inconscients au point de n'avoir pas brouillé les traces risquant de les faire repérer ? Hugh supposa que le détachement comptait une douzaine de personnes.

Entre deux monts s'élevait une butte, il piqua les flancs de l'alezan qui l'escalada. De la cime il scruta la vallée qui s'étendait au-dessous. Semblable à de vaporeuses mèches de cheveux flottant sur une robe bleue, montait une colonne de fumée. Plus loin, vers l'ouest, une autre écharpe flottait dans le ciel. Hugh comprit alors qu'une tentative de passage par le sud échouerait.

Descendant de son promontoire, il poussa sa monture, courut encore un mile. Un étroit ruisseau longeait maintenant la piste. De nouvelles empreintes le persuadèrent qu'il était sur les traces du détachement. Il suivit la vallée, regardant constamment par-dessus son épaule. Les colonnes de fumée s'éloignaient.

Des chollas, cette espèce de cactus du désert dont les épines se détachent avec facilité et entrent sous la peau comme des fléchettes si on a l'imprudence d'y toucher, bordaient la piste. Des mesquites s'entremêlaient. Le versant de la montagne était vêtu de genévriers et par endroit un chêne rabougri essayait de se dégager de leur étouffante épaisseur. Hugh leva la tête, les cimes étaient hautes, si hautes qu'il eut l'impression qu'elles touchaient le ciel. « Pas possible, ce pays n'a jamais été exploré et ne figure sans doute pas sur une carte !... » pensa-t-il.

Il continua la longue marche, harassante, dans la rocaille, sous le soleil !... Et les monts de plus en plus hauts se succédaient. Des ponderosas pines et des pins aux aiguilles blanchâtres apparurent. Un daim sauta gracieusement sur une crête et le surveilla un long moment, puis il disparut sous les arbres. Un geai moqueur protesta contre ce cavalier qui osait le déranger dans son domaine. Un ours noir regagna sa tanière. Pas le moindre signe de vie humaine dans ce lieu sauvage. Les empreintes laissées par les sabots des chevaux

continuaient en direction du nord.

Hugh Kinzie avait maintenant la certitude d'être sur la piste du détachement commandé par Maurice Nettleton. Qui aurait osé emprunter ce passage dangereux ? Seul, quelqu'un qui ne le connaissait pas. Hugh fut tenté de revenir en arrière, de gagner Rio Grande... Mais le pouvait-il ? Les colonnes de fumée s'élevant dans le ciel signalaient clairement que les Apaches étaient là... invisibles... !

Il aurait aimé visiter ce pays pittoresque s'il n'avait pas senti derrière lui cette espèce de tigres à face humaine : les Apaches.

« Derrière moi ? » se disait-il, « suis-je bête, devant, sur le côté, à droite ou à gauche... d'où vont-ils surgir ? Inutile de prendre des précautions pour ne pas laisser de traces de mon passage, celles de ceux que je recherche sont trop nombreuses, trop apparentes pour les effacer. Un homme seul pouvait tenter sa chance en s'enfuyant dans la montagne, risquer d'échapper à ses poursuivants » !

La tentation était forte. Hugh la repoussa comme on chasse un moustique importun qui bourdonne aux oreilles.

Le crépuscule mauve recouvrait la montagne. Bientôt ce serait la nuit. Il repéra une caverne dans le roc où il dormirait tranquille. La place serait assez grande pour lui et sa monture. Une légère brise se leva lui apportant une odeur de bois brûlé.

Il mit pied à terre, empoigna sa carabine et conduisit l'alezan dans un fourré et l'attacha avec la longe. Son arme prête à faire feu, il avança lentement d'un arbre à l'autre en se cachant derrière les troncs, ce fut relativement facile, la fumée faisant écran. Il monta sur un rocher d'où il avait une vue plongeante. Des étincelles crépitaient dans la nuit, les flammes dansaient sur les tisons. Le murmure des voix frappa ses tympans : pas de doute possible, c'étaient des Américains. Le fumet de viande rôtie sur la braise chatouilla ses narines. Grâce à la lueur des flammes il vit des chevaux. En face de lui, sur un mamelon, appuyé sur son fusil, un soldat montait la garde, mais l'homme regardait ceux qu'il était sensé protéger, plutôt que de scruter l'obscurité. Mais qu'ils aient une sentinelle ou non cela ne faisait pas de différence pour les Mimbrenos... Ils étaient capables d'encercler le camp aussi silencieusement que des fantômes, attendant avec patience le moment propice pour attaquer. Hugh décida d'appeler ses compatriotes :

— Hello, le camp !...

Prudemment, il se recula derrière un tronc d'arbre. Les hommes qui se trouvaient groupés autour du feu se levèrent. Une femme s'enfonça dans l'obscurité. Un officier braqua son pistolet :

— Qui va là ? demanda la sentinelle en mettant son fusil en joue.

— Hugh Kinzie, j'arrive de Fort Craig.

— Avancez... qu'on vous voie à la lumière du feu !...

— Éteignez-le espèce de dingues !... Vous ne comprenez donc pas que vous êtes des cibles faciles à sa lueur et que vous signalez votre présence aux Apaches ?

— Pour qui se prend-il ? aboya un officier.

Hugh approcha lentement tenant sa carabine au-dessus de la tête. Un homme grand, prenant un léger embonpoint, portant les galons de capitaine, s'arrêta à deux pas et lui fit face :

— Je suis le capitaine Nettleton, dit-il, nous avons quitté Fort Ayres. Qui vous envoie ?

— Benjamin Roberts, commandant de Fort Craig.

Songeur, Nettleton tirait les poils de ses favoris.

— Comment avez-vous fait pour nous trouver ? dit-il.

— Oh, ce n'est pas difficile !... s'exclama sèchement Hugh en regardant les flammes. Vous auriez jalonné votre route en peignant sur le tronc des arbres des flèches indiquant la direction que vous aviez prise, ce ne serait pas mieux.

Un gros officier s'avança. Ses épaules menaçaient de faire éclater les coutures de son uniforme :

— Par le diable, qui êtes-vous ? Tonna-t-il.

Hugh l'ignore et s'adressa à Nettleton :

— Ordonnez à vos hommes d'éteindre le feu, dit-il.

— Nous n'avons pas encore mangé, rétorqua le capitaine.

— Si vous ne l'éteignez pas immédiatement vous risquez de digérer votre rôti en enfer avant demain matin, dit Hugh en donnant un coup de pied dans les tisons.

Le gros officier porta la main à la crosse de son pistolet :

— J'aimerais avoir une preuve de ce que vous avancez, fit-il menaçant. J'ai le droit de douter de votre parole.

— Je connais cet homme !... (Une femme sortit de l'obscurité :) Il vous dit la vérité, il s'appelle Hugh Kinzie.

— Katy Corse !... s'exclama Hugh.

La fille releva ses beaux cheveux noirs et poursuivit :

— Il n'y a que vous pour vous engager dans une pareille aventure, aussi périlleuse !

Le gros officier agrippa Hugh par une épaule :

— Je vous parlais, dit-il hargneux, et vous n'avez pas répondu ? Savez-vous distinguer un officier d'un simple soldat ?

— Oui, pourquoi ? demanda Hugh en le toisant.

— Lieutenant Clymer, je ne veux pas d'histoires ! fit Nettleton s'interposant entre les deux hommes.

Hugh balaya le camp du regard. Tous le jaugeaient. Deux d'entre eux portaient des galons de lieutenant. Les autres étaient des engagés, à l'exception d'un grand type émacié vêtu de noir.

— Où comptez-vous emmener votre troupe, capitaine Nettleton ? demanda Kinzie.

— Nous voulons tenter de gagner la vallée de Rio Grande afin de mettre le fleuve entre nous et les Mimbrenos et éviter le sud par crainte de rencontrer les confédérés. Nous avons donc décidé d'emprunter la piste du nord, entre les montagnes nous sommes protégés, puis nous redescendrons vers l'est et rejoindrons Rio Grande.

— Aussi simple que ça !... fit Hugh sèchement. Y a-t-il un homme parmi vous qui connaît le passage et qui peut vous conduire à destination ? fit Hugh en montrant la masse imposante de la montagne.

— Nous ne pouvions pas adopter une autre solution, répondit le capitaine.

Hugh donna encore un coup de pied dans le feu, éparpillant la braise. Il fit signe à l'un des engagés :

— Apportez de l'eau, ordonna-t-il.

L'homme obtempéra. Saisissant un gros bidon il le vida sur les tisons enflammés. Hugh se recula. Clymer s'approcha en bombant le torse et releva la tête :

— Mais après tout, qui êtes-vous ? Un simple engagé qui n'a même pas un grade !... Et vous voudriez nous commander ? Sacré imbécile !

— Je suis un éclaireur civil, répliqua vertement Hugh, pourtant malgré vos galons, il est bien évident que vous ne connaissez ni les Apaches, ni cette région. Si vous voulez sortir de ces damnées montagnes, si vous voulez sauver votre peau, il faudra suivre mes ordres !...

Clymer leva sa grosse main aux doigts boudinés. Une fois de plus Nettleton s'interposa :

— Lieutenant Clymer, voyez si les chevaux sont prêts, dit-il.

Clymer toisa son supérieur, puis avalant son dépit, tourna les talons sans prononcer un mot. Il hurla un nom :

— Phillips !... (Le deuxième lieutenant se présenta, Clymer poursuivit :) Faites préparer les chevaux.

Dans un geste familier, Hugh se frotta le menton et s'adressa au capitaine :

— Votre femme est-elle ici, Sir ?

— Naturellement ! Elle se repose sous sa tente. Pourquoi cette question ?

— Son père envoie courrier sur courrier pour que nous la retrouvions afin de l'éloigner de la zone dangereuse.

— Je me tourmente autant que mon beau-père. La savoir dans cet enfer !...

— Si vous m'aviez écouté, j'aurais pu la conduire dans un lieu

sûr, fit Clymer en s'éloignant.

— Que pouvons-nous faire maintenant ? demanda Nettleton.

— Nous diriger vers le nord et chercher un endroit d'où nous pourrions nous défendre, et...

— Craignez-vous une attaque des Apaches ?

— Oui.

— Je vais chercher ma femme.

Il se hâta en direction des tentes. Katy Corse s'approcha :

— Ça fait bien longtemps que nous ne nous sommes pas vus, Hugh.

— Où est votre mari ? Je ne le vois pas.

— Je ne suis pas mariée, répondit-elle en rougissant.

— Pourtant...

— Herbert est mort quelques temps après votre départ de Fort Buchanan.

Les hommes sellaient les chevaux, le braiment d'une mule se répercuta dans la montagne et fit écho.

— Ferme ta grande gueule ! Sale bête ! jura un soldat.

Katy Corse accrocha le regard de Hugh et, faisant brusquement volte-face, s'enfuit vers les tentes. Un homme portant les galons de caporal suivit des yeux la gracieuse jeune femme :

— Vraiment, c'est bien la plus chic fille que j'ai jamais connu, fit-il admiratif.

— Oui, je ne croyais pas qu'il me serait donné de la revoir.

— Elle arriva à Fort Ayres voilà quelques semaines, elle voulait aller à Rio Grande et demanda une petite escorte au capitaine Nettleton qui lui conseilla d'attendre notre prochain départ. Mais je ne vous ai même pas dit qui je suis, mon nom est Harry Roswell. J'ai entendu parler de vous, Kinzie...

Hugh l'écoutait distraitement, il regardait les hommes s'affairer autour des chevaux :

— Ce qu'ils sont maladroits !... remarqua-t-il.

— Que voulez-vous, faut les excuser, ils n'ont pas l'habitude, nous sommes une troupe très mélangée, répondit le caporal.

— Trois officiers et une poignée d'engagés... mais, où sont les autres ? Vous étiez plus nombreux à Fort Ayres.

— Nous avons du bétail à la garnison, un troupeau important, Nettleton était épouvanté à l'idée d'avoir un blâme si nous le perdions. Il décida de le faire partir en avant avec la majeure partie des hommes sous les ordres du lieutenant Winston.

— Et alors ?

— La tribu des Chiricahuas les anéantit la première nuit de bivouac. Nous les avons retrouvés le lendemain et, croyez-moi, ce fut un spectacle effrayant. Nettleton perdit la tête et donna l'ordre de

s'enfuir dans la montagne où vous nous avez découverts. Nous ne tiendrons pas longtemps, nous avons très peu de vivres et de munitions...

— Pourtant les mules plient sous la charge...

— Des toilettes de Mrs Nettleton... (Roswell émit un rire amer). Les services en argent... les porcelaines, les uniformes de Monsieur et les archives de Fort Ayres. Ah !... J'oubliais... des caisses de liqueur et de Brandy.

— Et c'est le capitaine qui a donné l'ordre d'emporter ça ?

— Naturellement !

— Nom de Dieu !...

— Dieu en vain tu ne jureras, mon frère, dit une voix sépulcrale derrière lui.

— Qui êtes-vous ? demanda Hugh en se retournant.

— Isaiah Morton. À l'avenir, frère, ne blasphémez pas !

Morton était l'homme habillé de noir que Hugh avait déjà remarqué. Dans ses yeux brillait le feu sacré des mystiques. Harry Roswell cracha un long jet de salive noire.

— Morton s'est joint à nous sur la piste de Fort McLane, expliqua-t-il, il veut aller évangéliser les Apaches et en particulier Mangus Colorado.

— Les Apaches sont des enfants de Dieu, comme nous tous, frère Roswell.

— Et voilà ses arguments ! grogna Harry.

— Roswell !... (La voix dure claqua comme un coup de fouet :) Où diable es-tu ?

— C'est l'adjudant Hastings, fit Roswell en souriant, il faut que je parte. Oh ! Il crie, mais il n'est pas méchant.

Un homme à la puissante corpulence s'avança, sur sa manche brillaient les galons d'adjudant-chef.

— Hello, Matt ! s'écria Hugh.

— Kinzie ! Je croyais que tu avais donné ta démission.

— C'est exact.

— Et tu as préféré t'enrôler dans les éclaireurs civils ? Pourtant l'armée a besoin d'hommes comme toi.

— Et d'adjudants de ta valeur, Matt, le jour où tu décrocheras une autre ficelle, tu ne l'auras pas volée !

Matt Hastings se rapprocha et lui dit à voix basse :

— J'en connais plus sur le métier des armes que toutes ces bourriques assemblées dans notre Unité ! Je pourrais leur en remontrer et je suis poli en disant ça !...

Hugh acquiesça. Matt Hastings n'avait pas changé. Ils s'étaient rencontrés à Fort Stanton et plus tard en Arizona. L'adjudant-chef Hastings était bien le type le plus grincheux et querelleur que Kinzie

n'eût jamais connu. Autodidacte, bourré d'amour-propre et d'estime de soi, il était aussi fin psychologue et savait mener ses hommes.

— Alors, qu'est-ce que t'es venu foutre ici ? dit-il rondement.

— Et toi, Matt, n'as-tu pas oublié ce que tu as appris sur les Apaches ?... Camper en face d'un feu... Tu n'as pas dû regarder souvent en arrière cet après-midi, sans quoi tu aurais vu les signaux de fumée !...

La conversation fut interrompue par un hurlement de Clymer.

— Tout le monde en selle !

Hugh alla chercher l'alezan et s'attarda à écouter les bruits de la nuit. Mais à quoi bon ? Il y avait tant de tumulte dans le camp, que pouvait-il entendre, sinon les cris et les jurons des hommes. Lorsque Hugh revint, tirant son cheval par la bride, une mince jeune femme se tenait près de Maurice Nettleton. Elle avait mis une écharpe sur ses cheveux noirs. Bien que son visage fût dans la pénombre, Hugh remarqua combien elle était jolie. Il se demanda si Boss Bennett aurait la chance de revoir sa fille. La soulevant de terre, Nettleton la posa délicatement sur la selle.

La bruyante cavalcade prit la piste. Hugh tira sur les rênes, fit tourner l'alezan, revint en arrière et ferma la marche. Isaiah Morton oscillait sur sa monture, le pasteur illuminé leva la tête vers la masse des monts :

— Oh, terre de ténèbres où plane l'ombre de la mort...

— Hé ! Pasteur !... appela Hugh, avez-vous un fusil ?

— Oh, non !... Je ne tirerai pas sur un enfant de Dieu !...

À la droite de Kinzie, sur le côté de la piste, chevauchait un soldat :

— Mais moi, ce sera avec plaisir que je descendrai quelques-uns de ces sales Apaches. Je m'appelle Chandler Willis.

— Et moi, Hugh Kinzie.

Willis fit tourner sa carabine et la plaça en travers de ses genoux. Il mâchonna sa chique, la changea de côté et cracha un long jet de salive. D'un revers de main il s'essuya la bouche :

— La nuit sera longue, fit-il laconique.

— Je le crois. Dis-moi, Willis, vos officiers ne me semblent pas très compétents !...

— Je vais te faire leur pedigree, moi, dit-il sans se faire prier : capitaine Nettleton : bureaucrate, totalement incapable de mener des hommes. Il vit pour et par ses livres ; ne fait rien sans être sûr qu'un règlement le couvre. Pas d'initiative.

— Et Clymer ?

— Il se flatte d'être un fameux lapin !... En réalité, je vais t'expliquer, ce n'est rien qu'un chat de gouttière miaulant au clair de lune. Il laisse croire à Nettleton qu'il s'occupe de tout. Darrell Phillips

n'est pas un mauvais type, il a de l'éducation et serait un bon soldat s'il ne servait pas sous les ordres des deux autres.

— Parle-moi du lieutenant Winston, veux-tu ?

— Pauvre gars !... Un des meilleurs ! C'était un homme, lui, un vrai !... Mais il ne resta pas longtemps avec nous. D'après ce que j'ai entendu dire il arrivait de Fort Buchanan en mission spéciale.

— De quel genre ?

— Figure-toi que le 'pitaine m'en a pas fait part, fit Willis en regardant Hugh avec des yeux ronds.

— A-t-on retrouvé le corps de Winston ?

— Ouais... mais s'il n'avait pas eu son uniforme, nous aurions été incapables de le reconnaître. Défiguré, qu'il était !...

Pensif, Kinzie se tourna vers l'ouest. Les bons du gouvernement avait-ils été piétinés dans la poussière, dans le sang, mélangés aux cadavres des soldats ? Les Apaches les avaient-ils trouvés et jetés n'en connaissant pas la valeur ? Comment prouver l'innocence de Ronald ? À la question qu'il se posait Hugh répondit en haussant les épaules et regarda droit devant lui. Katy Corse chevauchait à côté de Marion Nettleton. De temps en temps elle aidait la femme du capitaine à se redresser sur sa selle quand les cahots étaient trop durs et, d'un mot, la réconfortait. Hugh se demanda s'il pourrait mener la deuxième partie de sa tâche à bien. Les chances lui semblaient minces ? Maintenant ils surplombaient le campement qu'ils venaient de quitter. Au-dessous un oeil de feu le fascina : le vent ayant soufflé sur les braises lui avait redonné la vie. D'où sortaient donc ces émigrants de fraîche date pour laisser des traces de leur passage ?

— Tu crois que les Apaches sont dans les parages ? fit Willis.

— À quoi puis-je penser d'autre mon pauvre Willis !...

Ils s'enfoncèrent dans l'obscurité avec la peur lancinante qui leur fouillait le ventre.

CHAPITRE IV

La cime des monts rosissait, le jour se levait. Le capitaine Nettleton décréta de faire halte. Hugh Kinzie confia la garde de l'arrière à Chandler Willis. Rendant la bride à sa monture il s'approcha de Nettleton qui parlait à sa femme comme à une enfant :

— Nous allons nous arrêter ici et faire du feu, lui disait-il.

— Non. Pas de feu, rétorqua Hugh d'un ton sans réplique.

Furieux, Abel Clymer se dressa sur ses étriers et s'insurgea :

— C'est le capitaine Nettleton qui commande !

— Nous mangerons froid, un point c'est tout ! répondit Hugh en le fusillant de ses yeux d'acier.

Darrell Phillips les interrompit :

— J'ai fait une reconnaissance, dit-il, il y a une espèce de vieux mur derrière lequel nous pourrions nous retrancher en cas d'attaque.

— Allons voir, venez avec moi, dit Kinzie.

Des genoux il serra les flancs de l'alezan qui obéit à la pression. Dans des temps reculés un mur avait été bâti en face d'une falaise abrupte laissant un large passage entre les deux.

— Oui, ça pourrait nous être utile, fit Hugh en hochant la tête.

Clymer discutait avec le capitaine. Il parlait à voix basse et Hugh n'entendit pas ce qu'il disait. Nettleton se fâcha :

— Non. Nous ferons ce que Kinzie décidera. Nous devons lui faire confiance.

Le beau visage viril de Darrell Phillips s'assombrit :

— Clymer est une brute qui se révolte ! s'exclama-t-il.

— Il obéit encore aux ordres...

— Oui, mais pour combien de temps ? S'il nous tenait sous sa coupe ce serait du joli ! (Il regardait Marion Nettleton :) Pauvre petite, elle est épuisée...

— Katy Corse tient le coup, elle !

— Ce n'est pas la même chose. Marion est une jolie poupée habituée au luxe, à se faire servir...

— Quand on se trouve dans une situation aussi critique que la nôtre, une femme est jugée pour ce qu'elle peut faire, plutôt que par son maintien dans un salon, Katy Corse est une fille courageuse.

— Vous la connaissez donc ?

— Oui. Elle me fut présentée l'année dernière à Buchanan.

— Vous étiez bons amis, si j'ai bien compris ?

— Oui, elle était fiancée à Herbert Oglesby, un caporal de dragons, répondit Hugh en regardant son interlocuteur bien en face.

— Je vois. Elle aurait été l'épouse idéale pour un engagé...

— Même pour un officier, fût-il du plus haut grade, Mr Phillips, rétorqua Hugh en enfonçant ses genoux dans les flancs de l'alezan qui rejoignit le groupe.

Le lieutenant Phillips hocha la tête et regarda Katy Corse. Elle montait à califourchon, comme un homme. Ses jambes bien galbées étaient découvertes jusqu'aux genoux, elle conduisait sa monture avec grâce, mais on devinait la force dans la finesse de ses poignets. Il l'avait vue pour la première fois à Fort Ayres et réalisa à cet instant même combien elle était séduisante.

Immobile sur l'alezan, Hugh regardait les engagés porter les provisions et les armes derrière le mur. Marion Nettleton était assise sur une roche plate. Prévenant ses moindres désirs, son mari s'empressait de remonter son écharpe sur la tête, puis passant un bras protecteur autour de ses épaules frêles, il l'embrassa. Le visage de Marion avait l'ovale parfait d'un camée. Ses yeux noirs étaient pétillants et ses lèvres firent la moue quand Nettleton lui dit :

— Êtes-vous bien, mon amour ?

— Oh, je vous en prie, Maurice, cessez de m'ennuyer, je veux du café, maintenant... tout de suite !...

— Nous ne pouvons pas allumer du feu, ma chérie.

— Pourquoi ? Je veux du café !... Est-ce si difficile de me donner ce que je demande ?

Nettleton leva les yeux sur Hugh qui fit non de la tête et repartit vers la fin de la colonne, non sans entendre les protestations de la jolie Marion... l'enfant gâtée.

— Mais enfin, Maurice, qui commande ici ?

Hugh rejoignit Willis qui, accroupi sur un rocher, sondait la vallée :

— Rien à signaler, dit-il. (Il fixa le canyon en mâchonnant rageusement sa chique, puis :) Jésus !... Dans quel pétrin ils nous ont fichus !... En marchant la nuit et en dormant le jour, un homme ou deux s'en sortiraient, arriveraient à Rio Grande...

— Tu oublies que deux femmes sont sous notre protection, Willis.

— De qui ? De moi ? Je ne me suis pas enrôlé pour protéger des femmes et...

— Tu t'es engagé à obéir aux ordres de tes supérieurs.

— Ouais !... Drôles de supérieurs !... Clymer étriperait volontiers Nettleton, Darrell Phillips hait Clymer au point de lui

arracher les boyaux s'il en avait l'occasion et l'adjutant-chef Matt Hastings, le dur, les méprise tous. Avec les tripes de l'un, il pendrait l'autre...

— Et toi ?

— Moi ? Ils me dégoûtent et je ne pense plus qu'à sauver ma carcasse et je...

— Tu resteras ! fit Hugh en baissant les yeux sur sa carabine.

— P' être ben que oui... p' être ben que non... Pas de menaces, Kinzie, je ne m'effraie pas pour rien, tu sais ! Pourtant il y en a eu d'autres dans notre Unité qui n'ont pas eu de chance en partant en avant avec un troupeau de bétail, en éclaireur pour sauvegarder des officiers et des femmes... Tu t'apercevras que nos supérieurs n'en valent pas la peine, Kinzie...

Hugh reprit la piste et revint en arrière. Il était maintenant à deux miles du camp lorsqu'il vit un filet de fumée s'élever derrière un pic. Se dressant sur les étriers, il évalua la distance... Oui, les Apaches approchaient. Pourtant les chevaux épuisés avaient besoin d'un jour de repos... Et le voyage était encore bien long !... Il roula une cigarette et l'alluma.

Lorsque Hugh revint au camp, le soleil brillait, là-haut, sur la crête des monts, les irradiant de couleurs changeantes. Isaiah Morton lisait sa Bible. Le caporal Roswell avait escaladé un rocher et, assis sur ses talons, tenait sa carabine sur les genoux. Un homme solidement charpenté s'arrêta en face de Hugh :

— Je suis Dan Pearce. (Son accent new-yorkais révélait son origine.) Dis-donc l'éclaireur, quelles sont nos chances de sortir vivants de cette mélasse ?

Hugh glissa de sa selle, mit pied à terre :

— Minimales ! répondit-il.

— T'as parlé avec Willis ? (Les petits yeux gris de Pearce regardaient furtivement autour d'eux, il poursuivit :) T'a-t-il dit que nous pourrions tenter de gagner Rio Grande ?

— Oui. Et sais-tu comment s'appellent ceux qui fuient devant le danger ? Des lâches, des déserteurs. Si Willis part il ira seul et si je le vois... Je le descendrai comme un chien !

— T'es dur !...

— Non, mais on m'a confié une mission et je la remplirai... jusqu'au bout !

Hugh tourna les talons, tirant l'alezan derrière lui. Pearce regarda la puissante stature de Kinzie s'éloigner, puis il alla rejoindre Willis, s'assit sur le rocher près de lui. Ils entamèrent une conversation à voix basse.

Un soldat venait de planter un pieu et y attachait les chevaux.

— Mauvaise méthode, remarqua Hugh, plante d'autres piquets

et attache les bêtes séparément.

— Puis-je savoir pourquoi ? demanda l'homme en relevant la tête.

— Parce que s'ils sont attachés au même poteau et qu'il y ait une débandade, adieu nos montures ! C'est pourtant simple !

— Par Dieu, oui !... Je n'y avais jamais pensé. Mon nom est : Jonas Stevens.

— Tu es seul pour faire ce boulot ?

Hugh enfonça un pieu, attacha solidement le bel alezan de Phillips, aida l'homme dans son travail.

Stevens hocha la tête et, de la main, désigna le camp :

— Lorsque je m'engageai, à Jefferson-Barracks, l'officier nous fit un sermon : « Dans l'armée, nous dit-il, tous les hommes doivent s'entraider, travailler avec l'esprit d'équipe. » Voyez s'ils ont l'air de s'en souvenir...

Ils avaient choisi, pour parquer les bêtes, un endroit où poussait une herbe tendre, à l'ombre des rochers. Hugh s'approcha des mules ; personne n'avait pensé à les débarrasser de leur charge. Elles étaient fourbues.

— Pauvres bêtes ! s'apitoya-t-il.

Abel Clymer s'approcha d'eux et cria :

— Prenez soin de ces ballots, ne les maniez pas si brusquement !

Hugh en tenait un dans les mains, il le balança sur le gros lieutenant qui, le recevant sur le ventre, perdit l'équilibre.

— Ballot toi-même, attrape-le... fit Hugh, et place-le où tu voudras !

— Salaud !... cria Clymer en se relevant.

Il ramassa le paquet et le lança aux pieds de Hugh. Les yeux pleins de colère, il toisa l'éclaireur puis, sans un mot, il alla vers son cheval, enleva le harnachement qu'il plaça sur son épaule et, jetant un regard de défi à Hugh, repartit vers le camp.

— Sale brute, fit Stevens méprisant. Attention à toi, Kinzie, c'est un drôle d'adversaire.

— Dis-donc, Stevens, étais-tu là quand Winston et ses hommes furent retrouvés ?

— Oui, c'était pas beau !

— A-t-on retrouvé les bagages personnels de Winston ?

— Non. Tout était déchiqueté, lacéré... les hommes, les bêtes... la nourriture, les couvertures... tout nageait dans le sang !... mais pourquoi me poses-tu cette question ?

— Je pensais que quelqu'un aurait pensé à rapporter ses effets à la famille, tu comprends ?

— Non, il ne restait rien. De plus, je te dirai qu'il n'était pas question de rapporter des souvenirs, même ayant appartenu à

Winston. Les affaires personnelles des Nettleton suffisent à faire la charge... L'argenterie, les liqueurs, les toilettes et les uniformes... Avaient-ils besoin de s'encombrer de ce fourbi ? Par contre, presque pas de ravitaillement, qu'est-ce que ça leur fait que nous crevions de faim ? (Stevens regardait Hugh attacher une mule, il passa la main sur sa barbe dure et haussa les épaules :) Tu parles ! Les affaires personnelles ! Jésus-Christ !...

Hugh revint vers le camp.

Un petit soldat, bien sanglé dans son uniforme, portant une gamelle s'avança et la lui tendit :

— Voici l'ordinaire, du bœuf fumé... le morceau n'est pas gros, nos réserves sont limitées.

— Gardez ça pour vous, j'ai apporté mes provisions.

— Merci. Je me nomme Myron Greer, ordonnance des officiers et je remplis aussi l'office d'aide de camp.

— Drôle de job !

— J'étais secrétaire dans une importante société à Ayres. Mr Clymer me fit miroiter les avantages d'être son ordonnance, il me dit aussi que cela soulagerait Willis.

Greer s'exprimait bien, son comportement, son maintien disaient clairement son éducation, sa culture. Il n'avait pas le genre casse-cou des engagés. Hugh roula une cigarette :

— Comment se fait-il qu'un homme comme vous finisse comme aide de camp, Greer ?

— L'alcool, répondit-il tristement.

— J'ai déjà entendu ce raisonnement. Mon vieux capitaine d'escadron disait que lorsqu'il découvrait parmi ses hommes un aide de camp ayant de la valeur, invariablement c'était un poivrot.

— Souvenez-vous de ceci, Mr Kinzie. Si ce n'était pas pour le whisky, il n'y aurait pas d'aides de camp valables.

Le capitaine Nettleton appela l'ordonnance :

— Greer, où es-tu ? Mrs Nettleton veut de l'eau fraîche.

— Les bidons sont pleins, Sir.

— Oui, mais l'eau est tiède. Trouve une source.

— Bien Sir, répondit Greer en s'éloignant.

— Il ferait mieux de rester ici, dit Hugh en montrant au capitaine une nouvelle colonne de fumée vers le Sud.

— Craignez-vous qu'il ne revienne pas ? Maintenant que vous avez dit cela devant lui, il va avoir peur de mourir. Et puis les Apaches ne sont pas arrivés, d'ailleurs que suggéreriez-vous ?

— Rester ici. Je ne peux pas prévoir d'où viendra l'attaque. J'ai confié le poste de sentinelle à Willis et je suis allé moi-même jeter un coup d'œil vers le canyon. Nous ne connaissons pas la région, avant de repartir il nous faut trouver la piste, la trouée par où nous pourrions

passer. Nous sommes dans un cul-de-sac, impossible de rebrousser chemin, nous perdriions des heures, peut-être des jours.

— Quelles sont nos chances de sortir d'ici vivants ?

— Vous êtes la trois ou quatrième personne qui me le demande depuis ce matin...

— Vous parlez trop avec les enrôlés, Kinzie, prenez plutôt les conseils de vos officiers.

— Les engagés sont dans le même pétrin, Sir.

— Mais, j'y pense, vous aussi êtes un engagé ? Dans les Mounted-Rifles, je crois ? Ces gens n'ont pas de respect pour leurs supérieurs, fit Nettleton méprisant.

— Je ne suis pas de votre avis. Je me souviens des paroles de notre Major qui disait : « Les officiers des Mounted-Rifles sont tous des gentlemen, braves, généreux, prêts à se sacrifier pour leurs hommes – mais aussi les plus durs, les plus hargneux que je n'ai jamais rencontré. » Il n'y avait pas de place pour un engagé irrespectueux pour ses officiers dans « Mon » régiment, capitaine Nettleton !

Le capitaine fit volte-face et s'éloigna. Hugh alla vers son cheval et décrocha les bidons. Katy Corse s'avança et lui dit en rougissant :

— Vous ne m'avez jamais oubliée, n'est-ce pas, Hugh ?

— Vous avez choisi.

— Vous ne m'aviez pas laissé espérer...

— Je ne voulais pas vous presser comme le fit Herbert Oglesby.

— Il était très agréable.

— Vous auriez été la femme d'un caporal, peut-être serez-vous l'épouse d'un officier, dit Hugh en passant ses bidons en bandoulière, j'attends ma nomination, Katy...

— Encore faudra-t-il sortir d'ici !...

— Nous en sortirons !

— Je vous croyais différent de votre frère, mais à présent je pense que vous vous ressemblez.

— En quoi ?

— Parce qu'il était droit et honnête dans son travail. Est-il vrai qu'il soit passé du côté des sudistes ?

— C'est ce « qu'ils » pensent, n'est-ce pas ?

— Et vous, Hugh ?

— Vous savez bien que je suis et resterai avec l'Union... Katy, avez-vous connu le lieutenant Winston ?

— Oui. J'ai fait le voyage de Fort Buchanan à Fort Ayres pratiquement sous ses ordres... Pourquoi me posez-vous cette question ?

— Simple curiosité.

— Non, Hugh, il y a autre chose... Je parie que c'est à cause de ces bons du gouvernement, je ne me trompe pas ?

— Non.

— Je crois que Winston les avait avec lui. Ces bons étaient sous la responsabilité de votre frère qui les lui confia avant de passer au Sud, toujours exact ?... (Hugh acquiesça.) Je restai à Fort Ayres quand il partit à l'avant avec le troupeau de bétail. Il fut envoyé à la mort !... Le troupeau valait-il la vie de tous ces hommes...

— Et les bons, que sont-ils devenus ?

— Je ne jurerais pas qu'ils étaient en la possession du lieutenant Winston, ce qui me le laisse supposer c'est qu'il avait soin de dormir la tête appuyée sur sa selle où des poches de cuir étaient attachées. Nettleton voulait que Clymer prenne sa place, mais c'est un type autoritaire qui savait influencer le capitaine... jusqu'à votre arrivée. Lorsque nous atteignîmes le lieu où se déroula l'attaque, Mrs Nettleton et moi-même reçûmes l'ordre de rester à l'arrière afin de ne pas voir le carnage. D'après ce que j'ai entendu raconter par les hommes ce fut horrible. Mais je suis presque sûre que les bons ne furent pas retrouvés.

— Qui est allé sur les lieux ?

— Les trois officiers.

— Personne d'autre ?

— Il y avait aussi le caporal Roswell, Pearce, Willis et Stevens. (Elle lui sourit gentiment.) À quoi pensez-vous, Hugh ?

— Que je pars à l'instant même faire mon travail d'éclaireur.

— C'est tout ?

— C'est tout, fit-il d'un ton sec en s'éloignant.

Comme il traversait le camp, il entendit Mrs Nettleton crier :

— Katy ! Katy... apportez-moi de l'eau... bassinez-moi les tempes. Oh, vous êtes une brave fille...

Hugh s'engagea sous les arbres. Mrs Nettleton se comportait comme si tout le monde dans le camp était à son service. Mais il y avait une personne qui n'y était pas – Hugh Kinzie.

CHAPITRE V

Même pour un homme en parfaite condition physique, la longue marche était pénible dans la rocaïlle. Hugh allait en direction du nord. De temps en temps, il trouvait des champs qui avaient été cultivées par les Hohokans.

Il devait être midi quand il découvrit la piste. Bien qu'elle ne fût pas marquée par des ornières, elle était assez nette, bifurquait vers le nord-ouest et se perdait dans l'étroite vallée d'un canyon.

Il repoussa son chapeau sur la nuque et essuya la sueur qui dégoulinait sur son front. Un haut plateau piqué de chênes rabougris et de grands pins se découpait dans le ciel. Kinzie se demandait qui avait tracé cette piste et où elle aboutissait. La suivre entraînerait une longue déviation trop dure pour la petite troupe et les obligerait à marcher durant des miles pour atteindre leur destination. Pourtant il ne voyait que ce chemin pour gagner Rio Grande. Il regarda vers le nord-est : la masse imposante des montagnes semblait infranchissable. Ce chemin conduisait-il à San Francisco ou bien vers le cours supérieur d'une rivière ?

Hugh décrocha son bidon et but à petits coups l'eau devenue tiède, puis il reprit la piste. Par endroits les rocs avaient glissé et la barraient, plus loin les pluies avaient balayé toute trace, mais il la retrouva après l'avoir perdue maintes fois. De chaque côté, les hautes falaises construites par la nature descendaient dans le canyon et formaient un rempart impossible à franchir.

L'ombre des arbres s'allongeait sur les versants lorsqu'il escalada un rocher sur lequel poussaient, dans un enchevêtrement, des plantes épineuses. Au-dessous, le canyon s'élargissait, à droite, la falaise obliquait et Hugh put voir l'immense plateau qu'il avait déjà remarqué. À gauche elle tombait à pic et semblait s'effriter. Hugh avait l'impression que s'il tirait un coup de fusil dans cette pierre friable, la falaise s'écroulerait en une avalanche de poussière. Il scruta le canyon, mais l'ombre d'un roc faisant saillie au-dessus de sa tête lui empêchait de voir le fond. La piste continuait-elle ou bien était-elle bloquée par un chaos de rocs ?

Le soleil se couchait et un vent glacial souffla dans le dos de Kinzie, le faisant frissonner. Un coup de feu résonna, faisant écho dans

la montagne. Hugh se mit à courir et fut bientôt en vue du camp. Les hommes s'étaient réfugiés derrière le mur. Hugh les rejoignit. Stevens leva son fusil qu'il braqua, puis voyant Hugh, le baissa.

— Les Apaches !... lui dit-il simplement.

Les hommes étaient sur le qui-vive et avaient braqué leurs armes Colt en main, Abel Clymer allait et venait, lançant des ordres, comme un capitaine de frégate partant en guerre. Le visage déformé par la peur, Greer arrivait en courant. Hugh l'interpella :

— Avez-vous vu les Apaches ?

— Oui. Je montais la garde... le vent a fait bouger les fourrés, j'ai vu passer quelque chose de noir... et j'ai tiré.

— Mais avez-vous vu un guerrier ? demanda Hugh en le secouant.

— Heu... j'en suis un peu moins sûr à présent... bafouilla-t-il en regardant les autres.

— Et bien, mon gaillard, je devrais vous faire passer en cour martiale, vous museler pour avoir dit une telle insanité ! hurla Clymer menaçant.

— Sellez les chevaux, cria Hugh, chargez les mules !...

— Pourquoi partons-nous ? lui demanda Nettleton en s'humectant les lèvres, puisque c'est une fausse alerte, passons la nuit ici.

— Vous avez eu une journée de repos et les bêtes sont assez fraîches pour reprendre la piste. Si les Apaches nous attaquent nous ne sommes pas en mesure de nous défendre. Ils voleront d'abord nos bêtes et, si nous tentons de fuir, ils nous extermineront. D'autre part, si nous restons sur place, nous serons faits comme des rats !

— Il a raison, dit Phillips, se mêlant à la conversation.

— Vous n'avez rien dans le ventre ! fit Clymer en les fusillant du regard, vous avez peur, tous !... Vous allez mettre la panique dans le camp !

— Assez Clymer ! coupa Nettleton. Qu'avez-vous découvert, Kinzie ?

— Une piste, au nord...

— Dieu merci ! fit le capitaine en regardant sa femme, nous allons enfin rejoindre Rio Grande.

— Non, du moins pas directement. Je suppose que ce chemin nous orientera vers San Francisco, par cette déviation...

— Nous n'emprunterons pas cette piste, trancha Clymer.

— Alors, restez ici, lui répondit Hugh, ceux qui veulent prendre le risque et essayer de sauver leur peau n'ont qu'à me suivre.

— Même s'il n'y a qu'une chance sur mille, nous devons la tenter, fit Nettleton fermement.

Clymer fit tourner son colt autour du doigt, puis le plaça dans

le holster.

— Phillips ! Faites préparer les chevaux !... hurla-t-il.

Le sang monta aux joues de Phillips. Clymer le traitait comme un simple caporal instruisant de jeunes recrues. Sans un mot il alla prévenir Willis, Pearce et Stevens.

Hugh descendit le versant et s'arrêta à l'endroit où Greer croyait avoir vu un Apache. Un rapace s'envola, prit de la hauteur, plana quelques secondes et s'orienta, vers l'est. Hugh examina attentivement le fourré. Même moins nerveux que Greer, un homme s'y serait laissé prendre, le vent faisait balancer les branches des arbustes. Lorsque Kinzie remonta vers le camp Roswell sellait son alezan :

— Alors, t'as rien vu ? demanda-t-il. (Hugh secoua la tête :) Greer s'effraie, même de son ombre !

— Mais non, ce pays où foisonnent les guerriers Apaches qui rampent dans l'obscurité, vous brise les nerfs... peut-être aussi parce qu'on ne voit pas ce qui nous fait peur.

— Ça me fait aussi cet effet.

Hugh prit son cheval par la bride et le conduisit près du mur. Mrs Nettleton avait mis son châle sur les épaules, elle attendait.

— Allez-vous chevaucher toute la nuit sans prendre un peu de repos ? Vous avez fait une dure randonnée aujourd'hui, dit-elle.

— C'est mon travail d'éclaireur, Mrs Nettleton, répondit poliment Hugh en retirant son chapeau.

Elle regardait les larges épaules, la taille mince, le visage viril du bel éclaireur. Hugh eut soudain conscience de son pantalon aux revers effilochés, de sa chemise sentant la sueur.

— Après cette journée de détente, vous sentez-vous mieux ?

— Oui, merci. La nuit qui vient sera rude, n'est-ce pas ?

— Oui, cette région chaotique est terrible pour les voyageurs.

— Êtes-vous sûr que nous atteindrons Rio Grande ?

— Certainement, assura-t-il.

— Je vous en prie, dites-moi la vérité.

— Alors... Nous avons cinquante pour cent de chance d'y arriver indemnes. Peut-être moins.

Marion regarda où était son mari. Il vérifiait les courroies du harnachement des mules.

— Maurice se tourmente toujours pour moi, mais je suis plus forte qu'il ne le pense.

— J'en suis convaincu... Vous êtes la fille de Boss Bennett, n'est-ce pas ? dit-il en souriant.

— Vous avez donc entendu parler de lui ?

— Je suis du Missouri, Mrs Nettleton.

— Cela me fait plaisir et je me sens beaucoup mieux. Restez près de moi durant le voyage, Mr Kinzie, dit-elle en plaçant sa main

fine sur le bras de l'éclaireur, voulez-vous ?

— Comme il vous plaira, madame.

Légère et gracieuse, elle alla près de sa monture dont Clymer tenait les rênes. Il tourna la tête, la haine déformait son large visage en regardant Hugh Kinzie. Ce dernier sauta en selle. Katy Corse poussa son cheval près de lui :

— Vous n'avez rien perdu de votre ancienne fascination, remarqua-t-elle avec dépit.

— Qu'est-ce qui vous tracasse, Katy ?

Elle pointa son joli menton vers Marion Nettleton.

— Elle !... Certaines femmes aiment tous les hommes et s'imaginent qu'ils sont sur terre uniquement pour les servir...

— Ma petite Katy, si c'est cela qui vous tourmente, rassurez-vous. Actuellement, je n'ai qu'une idée en tête : emmener ce détachement en sécurité. Quand Marion Nettleton sera rendue à Rio Grande, je ne me ferai plus de souci pour elle, dit-il en rendant la bride à l'alezan.

— Ça m'étonnerait, fit Katy entre ses dents.

La voyant seule, Darrell Phillips s'approcha :

— Êtes-vous prête à partir ? lui demanda-t-il gentiment.

— Comme toujours, Mr Phillips, je n'aime pas faire attendre.

— Mes amis m'appellent Darrell.

— Alors, Darrell, répéta-t-elle en souriant.

Ils chevauchèrent côte à côte, à l'arrière de la colonne.

CHAPITRE VI

Un Apache n'aurait pas parcouru un mile sans savoir où se trouvait le détachement. Hugh Kinzie poussa son cheval sur le bas-côté et écouta le bruit que faisait la troupe. Les sabots des chevaux claquaient contre la rocaïlle, le braiment des mules s'ajoutaient aux cris des hommes qui juraient et maudissaient le sort – et les officiers – de les avoir acculés dans cette impasse.

Ce soir c'était la pleine lune, ils verraient mieux la piste, mais aussi ils seraient des cibles faciles pour les Mimbrenos.

Hugh coupa une chique, il aurait préféré fumer, mais il craignait de battre le briquet à cause de la lueur. Il laissa passer la colonne, il voulait rester en arrière pour écouter.

Il n'entendit que les bruits de la nuit : le gémissement du vent, le bruissement des fourrés, le cri d'un oiseau nocturne.

Il scruta intensément le canyon. Il était sûr que ce salaud de Jorge Dura avait alerté les Mimbrenos. Hugh posa la main sur la crosse de sa carabine ; s'il accompagnait les Apaches il le tuerait comme un chien enragé.

« Voyons... Si nous avons un coup dur, sur quels hommes pourrais-je compter ? se demandait Kinzie. Nettleton est trop préoccupé de sa femme. Greer ? Au premier coup de feu, il se sauvera comme un lapin qui a pris du plomb dans le râble. L'adjudant Matt Hastings ? Oui... Malgré sa grande gueule, c'est un type qui en a dans le ventre !... Stevens et Roswell, oui... deux hommes sûrs. Pearce et Willis... hum... hum... ils ne pensent qu'à désertir. Isaiah Morton ? Il tombera à genoux en invoquant son Dieu. Darrell Phillips ? Oui... c'est un homme bien, courageux, il a toute mon estime... Et Clymer ? Il ne sait que brailler et commander. Quel sera son comportement en face du danger ? Et si Greer a vu un Apache ? Alors, il n'était pas seul... Ils flairent, comme une meute la place que nous venons de quitter... »

De ses éperons, Hugh toucha légèrement les flancs de l'alezan. Il n'y avait rien... Il s'était trompé. Pourtant son imagination peupla le canyon et la piste de Mimbrenos qui couraient à leur poursuite.

La lune dispensait une lueur blafarde dans le canyon lorsqu'ils arrivèrent à l'embranchement où l'ancienne piste conduisait vers le

nord-est. Hugh proposa une halte. Les hommes mirent pied à terre. Clymer aida Marion à quitter sa selle. Katy Corse les regardait, un sourire aux lèvres. Nettleton lança un coup d'œil hargneux à Clymer et passa un bras autour des épaules de sa femme.

— Comment vous sentez-vous, ma petite Marion ? lui demandait-il.

— Elle va très bien, capitaine, répondit Clymer.

— Je ne vous ai pas consulté, lieutenant, rétorqua Nettleton.

Dépité, Clymer revint vers son cheval. Il prit un bidon, but à la régálade et jeta un coup d'œil sur les Nettleton.

— M'est avis qu'il vient de se faire moucher !... fit une voix derrière Hugh Kinzie qui se retourna, t'aurais pas une chique des fois ?... (C'était Willis. En silence Hugh lui tendit la carotte. Willis en coupa un morceau, le mâchonna un bon moment, puis il cracha :) Es bueno ! dit-il.

— Où est Pearce ?

— Est-ce que je sais ? Il fait un tour dans la nature.

— Trouve-le. Allez vous mettre en faction et, pour l'amour du ciel, restez tranquilles.

— O.K. J'ai déjà fait des patrouilles, je connais les Peaux-Rouges... les Apaches, les Comanches, les Kiowas...

— Tu viens donc du Texas ?

— J'aime pas parler de ça... (Willis mâchonna nerveusement sa chique, la changea de côté puis il mit ses deux mains autour de la bouche, en porte-voix et appela :) Dan Pearce !... Prends ta carabine !... Nous sommes de garde !...

— Encore ? répondit la voix nasillarde de Pearce. Il y en a d'autres... Pourquoi toujours nous ?

— Fais pas ta mauvaise tête, fiston, répondit Willis en riant.

Les deux hommes partirent en traînant les pieds. Pearce jurait en maudissant le monde entier. Hugh se tourna vers Phillips :

— Nous suivrons encore cette piste, mais ce sera dur, dit-il.

— Que trouverons-nous plus loin ? En sortirons-nous ?

— Je n'en sais rien.

— Que dites-vous ? s'écria Clymer en s'approchant.

— Vous m'avez bien entendu, lieutenant Clymer.

— Je ne goûte pas votre impertinence, Kinzie, pas plus que votre idée d'aller nous heurter à des montagnes inconnues à la recherche d'une piste problématique.

— Vous êtes libre de rebrousser chemin.

Clymer bomba le torse, mit ses deux poings sur les hanches :

— Je n'aime pas faire confiance à un homme que je ne connais pas. Au fond, qui êtes-vous ?

— Consultez les registres !... répondit Hugh d'un ton sec.

— Kinzie... ça me rappelle quelque chose... Voyons... n'aviez-vous pas un parent à Fort Buchanan ?

— Mon frère, le capitaine Ronald Kinzie, y resta quelques temps.

— Nous y voilà ! C'est ce renégat qui a tourné sa veste ? Il est passé du côté des rebelles, n'est-ce pas ?

— Je l'ignore.

— Vous ne le savez pas ou bien vous ne voulez pas l'avouer ?

— J'ai dit : Je l'ignore ! fit Hugh en se redressant.

— Un accent sonne faux dans vos paroles, Kinzie !

— Quoi par exemple ? demanda Hugh en portant la main à son colt.

— Vous nous conduisez à l'aveuglette, sans savoir au juste où nous nous rendons... sans doute au cimetière !

— Je suis avec vous tous !

— Oui, ricana Clymer, mais pour quelle raison ?

Isaiah Morton voyant deux hommes se disputer s'interposa :

— Paix, mes frères, que Dieu soit avec vous !

Clymer le repoussa violemment, le pasteur roula à terre ; Roswell le releva. Nettleton voyant la scène accourut :

— Lieutenant Clymer !... Vous en avez encore après Kinzie ! Maîtrisez-vous et arrêtez ces folies. Cet homme fait de son mieux.

— Son mieux n'est pas assez !

— Alors, je vous dis de vous taire. C'est un ordre !

— Vous feriez mieux de retourner auprès de votre femme, capitaine Nettleton... (Clymer ne quittait pas Hugh des yeux. Sous l'outrage, Nettleton sentit le sang lui affluer au visage, le lieutenant continua :) Nous sommes tous à notre propre compte maintenant, et chacun veut sauver sa peau !

Des talons de bottes claquèrent sur la rocaille, Chandler Willis courait :

— Il faut partir... Les Apaches sont dans le ravin...

— Vous faites comme Greer, vous voyez bouger des choses ? fit Clymer moqueur.

— À dire la vérité, je n'ai rien vu, répondit Willis en crachant devant les pieds du lieutenant, mais j'ai entendu un cheval hennir dans le canyon et nous n'avons pas laissé une seule bête s'échapper, alors ?

— Nous devons partir, capitaine, je passerai devant, dit Hugh.

— Vous avez raison, répondit Nettleton, l'adjudant Hastings restera à l'arrière avec Pearce et Willis.

— Bien, Sir.

Hugh toisa Clymer et ramassant sa carabine s'en fut vers l'alezan. Isaiah Morton éleva la voix :

— Soyons bons envers notre prochain, ne sommes-nous pas tous des frères ? déclama-t-il.

— La ferme ! fit Clymer.

Soulevant le lourd harnachement, il alla seller lui-même sa monture.

— Sale vache !... fit Jonas Stevens en le regardant, puis s'adressant à Hugh : T'en fais pas, je l'avais à l'œil, un geste suspect et je le descendais comme un chien qu'il est !...

— Merci, dit Hugh sur un ton sec.

La silhouette du grand plateau se profilait à l'est. Hugh prit la tête de la petite colonne, la conduisit sur la piste dangereuse. Les sabots des chevaux glissaient sur les roches lisses, claquaient contre les rocailles, trébuchaient sur les éboulis, faisant un bruit infernal.

La piste s'enfonçait maintenant dans l'obscurité de l'étroit canyon. Les sens de Hugh Kinzie, aiguisés par les années d'une vie où la mort surgissait de partout, sonnaient l'alarme lorsqu'ils passèrent entre les falaises. Quand on voit l'ennemi en face on peut se défendre, Hugh savait que les guerriers Apaches rampaient dans l'ombre et c'était pire. À pied ou à cheval cette idée le poursuivait malgré les efforts qu'il faisait pour la chasser, obstinée, elle revenait, lancinante. De temps en temps son esprit s'en libérait en regardant Katy Corse, jolie fille de l'Ouest, cavale indomptable, plus forte que les hommes et qui gardait son calme en toute circonstance.

Hugh écoutait. Il leva la tête : la lune argentait la cime des monts, le vent jouant dans les broussailles les agitait, les ombres dansaient.

Drôle de région. On aurait cru pouvoir y vivre en paix, dans le calme... quand on le voyait à distance. Mais lorsqu'on y entrait on avait l'impression d'être étouffé par ces ombres mouvantes, par la montagne elle-même.

« Et la piste que nous suivons, qui l'a tracée ? D'où part-elle et où aboutit-elle ? Quel fardeau pèse sur mes épaules !... » pensait Hugh Kinzie. « Je ne me souviens plus du nom de ce vieil éclaireur qui me disait : « Fiston, quand tu te trouves dans une situation inextricable ou dans un pays inhospitalier, imagine-toi que tu es dans un saloon en train de boire et de tenir sur tes genoux la plus jolie fille que ton cerveau puisse engendrer... »

Le grand plateau était maintenant en face de lui. Il pressa les flancs de son cheval et le conduisit à travers la rude piste. Docile la bête atteignit le sommet. Hugh regarda au-dessous : Clymer aidait Marion Nettleton à franchir la première déclivité. Katy Corse suivait juste derrière. Les hommes juraient pour stimuler les chevaux et les mules qui, pliant sous la charge, glissaient sur les roches. Hastings, Pearce et Willis fermant la marche, apparurent. Ils avaient mis une

heure pour amener les animaux jusqu'à la cime du plateau.

Le capitaine Nettleton repoussa son chapeau, regarda le grand canyon baignant dans un clair de lune sépulcral, puis se retourna vers Hugh :

— Trouverons-nous de l'eau ici ? demanda-t-il.

— Je ne le sais pas, nous avons chacun notre provision.

— Grand Dieu ! grogna Clymer, nous n'irons pas loin avec ça !

En silence, tous les yeux contemplaient le grand canyon sur lequel planait un profond silence. Quelqu'un parla à voix basse, inconsciemment, comme il l'aurait fait dans la nef d'une immense cathédrale.

Hugh tenait fermement les rênes et dirigea l'alezan du côté opposé. Un nouveau problème se posait : il fallait descendre l'autre versant. Le détachement suivit, ils étaient sur le bon chemin.

Hugh Kinzie arrivait dans le bas-fond quand une mule, sous le poids de son fardeau, fit un faux-pas, ne pouvant retrouver son équilibre dévala la pente et vint tomber lourdement à quelques mètres de lui, entraînant des rocaillles dans sa chute.

— Voyou ! hurla Clymer s'adressant à Pearce, tu ne pouvais pas la retenir ?

Dan Pearce se tourna vers l'officier, la face hilare :

— Que diable vouliez-vous que je fasse, Sir, que je tienne ce damné licou ? La bête m'aurait entraîné avec elle !

— Je te materai, je te ferai pendre, je te...

— Oh, arrêtez, Clymer, c'est tout ce que vous savez dire.

L'adjudant Hastings leva sa carabine et frappa Pearce entre les épaules, ce dernier vacilla, ne put se rétablir et, tête première, s'affala sur un roc. Le sang coulait sur son front. Dans ses yeux gris brillait la haine.

Hugh s'approcha de la mule, elle était morte. Il coupa les courroies retenant les paquets, aidé par Roswell qui constata :

— Nous perdons une bonne mule à cause de ce petit vaurien...

— Placez ces paquets sur une autre, Roswell, ordonna Nettleton qui arrivait derrière eux.

— Les deux autres sont surchargées, Sir, répondit le caporal, une étrange expression sur le visage.

— Alors, portez-les sur les chevaux ! fit le capitaine, impatient.

— Lequel ?

Ils étaient maintenant tous dans le bas-fond. Les yeux de Nettleton allaient de l'un à l'autre, puis aux paquets.

— C'est notre argenterie, dit-il tristement, c'est le cadeau de mariage que nous offrit mon beau-père, que dira-t-il si nous l'abandonnons en route ?

— Y a-t-il du ravitaillement dans ces ballots ? demanda Hugh.

— Non, seulement de l'argenterie, mes uniformes et...

— Alors, capitaine, il faut renoncer à les emporter.

Nettleton jeta un coup d'œil à sa femme qui acquiesça. Il revint vers son cheval...

Clymer grommelait en remontant sur sa bête :

— Pas d'eau... pas de piste... et comme éclaireur ? Le frère d'un rebelle ! À quoi pense Nettleton en lui faisant confiance !

Stevens se porta à la hauteur de Hugh.

— Je sais que t'as pas peur du lieutenant Clymer, Kinzie, je ne comprends pas pourquoi tu ne lui fermes pas sa grande gueule ! Ce salopard n'a pas arrêté de t'asticoter depuis que tu t'es joint à nous... casse lui donc la gueule un bon coup !

— Non, Jonas, répondit Hugh doucement, on m'a fait confiance, je dois conduire ce détachement à Rio Grande. Tu comprends ?

— Et alors ?

Mais quand Stevens regarda le visage tendu de l'éclaireur, ce dernier n'eut pas besoin d'ajouter un mot.

— Que Dieu lui vienne en aide, dit-il simplement.

CHAPITRE VII

Un éboulis de roches bloquait presque entièrement la piste. Hugh était intrigué : la haute falaise en face de lui portait les mêmes veinures que celles qu'il avait remarquées hier après-midi sur l'autre versant. Mettant pied à terre, il attacha l'alezan à un arbuste. Il scruta le grand mur avec attention et fit quelques pas ; la bouche bée, il s'arrêta net :

— Qu'y a-t-il ? demanda Stevens.

— Regarde !...

— Non d'un chien !

Darrell Phillips arriva derrière eux, la surprise agrandit ses yeux noirs. Une immense caverne voûtée s'étendant sur des miles était creusée sous le plateau. La cité morte, bâtie en terrasse, descendait jusque dans la grande caverne. La lune éclairait les pierres grossièrement collées au mortier. Les fenêtres et les portes se détachaient dans le pur relief de leur ombre. Ici et là, une tour ronde ou carrée brisait la ligne régulière de la structure principale. On avait l'impression de voir surgir des ténèbres un château médiéval transporté par la baguette d'un magicien dans les montagnes du New Mexico.

Le reste du détachement s'empessa d'avancer.

— Que nous arrive-t-il encore ? demanda Nettleton.

Darrell Phillips étendit un bras vers l'ouverture et dit :

— J'ai déjà entendu parler de ces cavernes habitées par les troglodytes.

— Vous êtes sûr qu'il n'y en a plus ? demanda Willis en braquant son fusil sur l'entrée.

— Il y a longtemps qu'ils sont morts, répondit doucement Phillips, mais qui a édifié cette énorme citadelle ?

— Les Hohokans, expliqua Hugh, j'avais déjà remarqué des choses qui m'intriguaient, hier après-midi : les champs qui avaient été cultivés, ce vestige de piste...

Le braiment d'une mule se répercuta sur la falaise :

— La ferme ! fit Clymer.

— Une bourrique dit à l'autre de se taire, remarqua Willis.

Hugh leva sa carabine, scruta la nuit. Les mules sont les

meilleures sentinelles, elles sentent les guerriers à des miles.

« Est-ce que je vais me laisser impressionner comme Greer ? Non. Quelque chose a bougé près du cadavre... sans doute un coyote en quête de charogne... » pensait Hugh.

— Qu'y a-t-il ? s'enquit Nettleton.

— Je ne sais pas, quelque chose a remué près de la mule.

— Mon argenterie, ils vont me la voler !

— Au diable l'argenterie ! Allons avançons ! reprit Hugh.

Roswell vint près de lui :

— Tu as vu les Apaches ?

— Non.

— Ils sont là ?

— Ça se pourrait, mais ils n'attaquent jamais la nuit.

— Ouais... demain matin alors ?

— Nous verrons bien. Que tout le monde entre dans la caverne, cria Hugh, hommes et bêtes, allons, dépêchons-nous !

Hugh entendit le capitaine dire à Roswell d'une voix irritée :

— Pourquoi veut-il que nous entrions là ?

— Nous ne pouvons pas nous défendre à ciel ouvert, Sir.

— Kinzie suppose-t-il que les Indiens sont ici ?

— S'ils y sont, dit Clymer en éclatant de rire, ça fait quelques centaines d'années que le nez ne fume plus ! Ne craignez rien, capitaine, à moins que vous n'ayez peur des fantômes !...

— Vous usez ma patience, Mr Clymer !

Les difficultés furent grandes pour faire passer les bêtes. Un talus glissant parsemé de fourrés épineux défendait l'entrée. Nettleton entraîna sa femme. Katy Corse se retourna, regarda Hugh.

— Ça va ?

— Oui, répondit-il en essuyant la sueur qui inondait son front.

Dan Pearce attendit Willis qui arrivait :

— Par le diable, Chandler, si un trésor était caché là-dedans !...

De l'or, peut-être...

— Ferme-la, espèce d'andouille, dis pas ça devant les autres !...

Ils progressaient lentement dans l'escalade du versant. Hugh fermait la marche. Il se retourna encore une fois, le canyon semblait désert. Sans doute son imagination créait-elle des fantômes...

Une brèche dans le petit mur, bâti à la pierre sèche, soutenant la première terrasse, permit le passage de la troupe. Ils se retrouvèrent sur un espace assez large pavé de pierres plates. Les interstices avaient été comblés de terre. À intervalles réguliers étaient pratiquées des trappes d'aération, on apercevait les premières marches taillées dans le roc descendant dans les sous-sols.

Les escaliers rudimentaires montant à des étages supérieurs se désagrégeaient. Au moyen d'un tronc d'arbre grossièrement équarri ils

avaient étayé l'entrée d'une deuxième caverne. Les structures présentaient maintenant des signes de ruine. La voûte s'effritait, des éboulis encombraient les passages d'une salle à l'autre. Quelques touffes d'une herbe, longue et tendre, dont les graines avaient été apportées par le vent, poussaient à l'abri du soleil.

Personne ne parlait. Ils contemplaient cet ouvrage antique avec curiosité. Parfois le piaffement des bêtes et les rafales de vent s'engouffrant dans les ouvertures rompaient le silence.

Hugh alla au bout de la terrasse, sonda le canyon baigné par le clair de lune. Sur le plateau un coyote hurla, quelques secondes après un autre lui répondit dans le bas-fond. Hugh hochla la tête, écouta intensément. Les Apaches savaient reproduire le cri des animaux avec une exactitude déconcertante pour une oreille moins expérimentée que la sienne qui, entraînée, détectait une différence. Seraient-ils nombreux ? S'ils arrivaient par le versant, ils bloqueraient la piste de San Francisco. Il fallait prendre une décision. Oui... mais laquelle ? Rester dans les ruines où ils pouvaient se défendre, ou bien tenter de forcer l'unique sortie par le canyon ? En adoptant cette dernière solution, les Apaches les écraseraient comme l'avait été le détachement commandé par le lieutenant Winston. Rester dans les ruines équivaldrait à mourir de faim et de soif...

« Comme ça ou autrement, nous sommes perdus » pensait Kinzie.

Darrell Phillips le rejoignit et s'accouda sur le petit mur :

— C'est stupéfiant ! fit-il les yeux encore pleins d'admiration. Combien de temps resterons-nous ici ?

— Dieu seul le sait !

Sur un mont à l'ouest un coyote hurla. Phillips regarda Hugh :

— Qu'y a-t-il ? Vous me paraissez inquiet tout à coup...

— Écoutez !

Le vent gémit à travers le canyon. Quelques minutes s'écoulèrent. Le hurlement d'un coyote, à l'est cette fois, déchira la nuit. Plus de doute, le filet se refermait sur la petite troupe.

— Pourquoi faites-vous cette tête, Kinzie ? Ce sont des coyotes.

— Non. Des Mimbrenos !

— Êtes-vous sûr ? (Hugh regarda le jeune officier qui acquiesça.) J'aurais mieux fait de ne pas vous poser cette question, dit Phillips en levant la main vers la caverne grandiose et effrayante à la fois. Dites-moi, Kinzie, ne trouvez-vous pas étrange que les hommes de cette tribu, vivant probablement de l'agriculture, aspirant sans doute à la tranquillité, aient choisi de bâtir cette forteresse dans un endroit où il est difficile d'accéder, plutôt qu'au pied du plateau ? La roche y est aussi friable et facile à creuser.

— Allez-y, dites votre pensée.

— Quelque chose les y a forcé. Ils ont agi de la même manière que nos ancêtres du moyen âge quand les bandes de voleurs venaient les assaillir. Les Apaches sont comme les Navajos, des tribus nomades. En supposant que leurs aïeux vivaient comme eux...

— C'est possible. (Phillips ramassa une pierre, la jeta contre le mur, elle fit ricochet et roula sur le versant.) Curieux parallèle !... ajouta-t-il en regardant le canyon. Nous nous sommes réfugiés ici pour nous protéger des brigands nomades, n'est-ce pas ?

— Je partage votre point de vue.

— Une autre chose me tracasse, continua Phillips, qu'advint-il des gens qui vivaient dans ces cavernes ?

— Je vois ce que vous voulez insinuer, fit Hugh en repoussant son chapeau sur la nuque, je ne peux pas encore me prononcer sur ce qu'il y a lieu de faire. J'espère que ces damnés Mimbrenos ne s'installeront pas devant notre abri comme l'araignée tissant sa toile en attendant que nous fassions le faux-pas !

Après un moment de silence Darrell Phillips reprit un sujet qui semblait lui tenir à cœur :

— Connaissez-vous Katy Corse depuis longtemps ?

— Vous me l'avez déjà demandé, pourquoi me parlez-vous d'elle aujourd'hui ?

— Je l'avais oublié, répondit-il gêné.

— Ne me racontez pas d'histoires, Mr Phillips, je vous avais dit qu'elle serait l'épouse idéale pour un engagé, mais qu'elle ne serait déplacée dans le foyer d'aucun homme, me suis-je bien fait comprendre ? J'ajouterai aussi que Katy Corse est une lady, comme vous n'en avez sans doute jamais rencontrée... Une autre femme que Marion Nettleton, affirma-t-il en s'éloignant. Le capitaine l'interpella :

— Les Apaches approchent-ils ? Quand partons-nous ?

— Nous resterons ici jusqu'à ce qu'ils se retirent.

— Cela peut-il durer longtemps ?

— Qui le sait ?

— Je n'aime pas cette réponse, Kinzie, nous avons peu de nourriture et très peu d'eau.

— Que contiennent donc les ballots transportés par les mules ? Si ce sont des conserves, nous tiendrons assez longtemps.

— Bien sûr, mais ce n'en est pas ! ricana Clymer qui se mêlait de tout. Mais peut-on revenir sur ce qui est fait ?

— Nous allons y remédier en faisant une répartition impartiale des réserves. Commençons par tout mettre en commun ; le capitaine désignera un homme qui en aura la charge. Nous aurons peut-être la chance de tuer un ours ou un daim. Jusque-là, nous aurons droit à une petite ration journalière.

— Hastings, veuillez prendre le ravitaillement sous votre

responsabilité, dit Nettleton.

— Bien mon capitaine, répondit l'adjudant. (Il appela Stevens et Greer :) Venez avec moi. Fouillez les selles du troussequin au pommeau, assemblez toute la nourriture et l'eau que vous trouverez. Portez le tout dans l'une des petites salles et montez la garde. Que personne n'y touche sans mes ordres. Entendu ? Rompez !

Willis s'appuya contre le mur, regarda avec envie les ballots :

— J'espère qu'ils trouveront les liqueurs, marmonna-t-il. J'en boirais bien une rasade ou deux !

Abel Clymer alla près de son cheval, enleva la selle :

— Greer !... appela-t-il, viens vérifier mon équipement.

— Mais... Je suis sûr que vous ne cachez rien, Sir.

— Contrôle, rétorqua Hugh.

Les grosses joues de Clymer s'empourprèrent. Il n'avait pas compté avec Kinzie. Greer dégagea l'ardillon des boucles, ouvrit un sac, plongea la main, la retira, passa à un autre. Soudain il leva les yeux sur Clymer qui le fusilla du regard. Une expression bizarre se lisait sur la face du petit soldat. Le lieutenant le fixa durement. Greer reboucla les sacoches :

— Il n'y a rien, dit-il, vous aviez raison, mon lieutenant.

Clymer cracha sur le mur, souleva le harnachement et s'éloigna.

— Willis !... appela-t-il, nettoie une des salles, Mrs Nettleton a besoin de se reposer.

Willis obtempéra. Hastings avait fait empiler les vivres contre le mur : une douzaine de boîtes de conserves, quelques tranches de bacon et quatre boîtes de biscuits secs. Ce qu'ajouta Hugh n'augmenta pas beaucoup le tas.

— Ça fait pas lourd, lui dit Willis.

— Si c'est bien réparti, nous tiendrons deux jours.

— Dieu y pourvoira, mes frères, prophétisa Morton.

— Il ferait mieux de nous indiquer la sortie ! fit Pearce.

Clymer revint sur la terrasse, s'approcha d'une trappe, posa le pied sur la première marche :

— Trop fragile pour moi, dit-il, qui est plus léger ?... Toi, Greer !... Va voir ce qu'il y a en bas.

Tremblant de tous ses membres, Greer s'avança :

— Mais... Je n'ai pas de lumière !

Clymer sortit de sa poche une grosse boîte d'allumettes-bougies, en frotta une qu'il tint au-dessus de l'ouverture :

— Allons, vas-y descend ! ordonna-t-il en le poussant.

Voyant la scène, Hugh arriva à la rescousse en apportant deux longues qu'il boucla ensemble et attacha solidement Greer sous les bras.

— Qu'est-ce que je vais trouver, Kinzie ? demanda-t-il, hébété.

— Pas une mine d'or ! T'en fais pas, je te tiens.

— Qu'est-ce que tu attends, poltron !... hurla Clymer.

Le petit soldat regarda les deux hommes, puis, prudemment, posa le pied sur la première marche et commença à descendre. Quelques secondes passèrent, puis soudain un cri, la chute d'un corps... d'après le bruit Greer ne devait pas être tombé de haut. Hugh tira sur la longe.

— Donnez-moi un coup de main, ordonna-t-il à Clymer.

Ils remontèrent l'ordonnance qui s'affaissa, passa une main sur le front. De petits cris incohérents s'échappaient de sa gorge.

— C'est terrible... c'est effrayant !...

— Qu'est-ce que tu as vu ? demanda Hugh.

— Rien... Oh, rien, j'avais seulement l'impression d'étouffer !

Défaisant la longe, Hugh la passa autour de sa taille.

— Stevens !... cria-t-il viens un peu. (Lorsque Jonas arriva, il poursuivit :) Tiens le bout et, si j'appelle, remonte-moi.

Hugh s'enfonça dans l'obscurité, tâtant chaque marche du bout du pied. Il en compta dix. Quand il toucha le terre-plein, il craqua une allumette. À la lueur de cette minuscule bougie il découvrit une pièce circulaire. Des pilastres soutenaient le plafond bas. Une étagère était ingénieusement soutenue par une charpente faite de rondins soudés entre eux par de la terre glaise. Hugh craqua encore une allumette. Un sentiment de superstition, quelque chose de mystérieux envahit l'esprit de Hugh qui remonta. Les autres l'attendaient.

— Je n'ai rien vu, dit Hugh.

— Non ? fit Greer en s'essuyant le visage.

Tous avaient les nerfs tendus, les pensées les plus stupides s'ancraient dans leurs esprits. Dans cette caverne mystérieuse ils eurent le sentiment d'être épiés par des yeux qu'ils n'apercevaient pas...

— Désignez des sentinelles, lieutenant Clymer, ordonna Nettleton.

Clymer s'adressa sèchement à Pearce et Stevens :

— Prenez la garde, leur dit-il.

Plus tard, Hugh charriait sa couverture et sa carabine dans l'une des salles et s'étendit près de Harry Roswell qui se souleva :

— Tu penses que les Apaches vont nous attaquer ?

— Pas cette nuit... à moins que nous tentions de quitter la place. Ils ont tout leur temps !...

— Qu'est-il arrivé à Greer quand il est descendu dans le trou ?

— Rien, il a les nerfs fatigués.

— Et toi, qu'est-ce que tu as vu ?

— Rien. Écoute, Harry, fit Hugh en se soulevant sur un coude, je n'aime pas cet endroit, je n'aime pas certaines personnes de ce groupe et je voudrais dormir, je ne veux pas parler de fantômes, si c'est ce que

tu veux dire !

— Excuse-moi, Hugh, fit Roswell en se couvrant les yeux avec la main.

Le vent gémissait en s'engouffrant par les fenêtres et sortait en hurlant lorsqu'il s'enfuyait par l'entrée principale de l'immense caverne.

À son tour quelque part dans le canyon, un coyote hurla...

CHAPITRE VIII

Hugh se leva au petit jour, sortit sur la terrasse et frissonna sous la morsure du vent froid. Roswell et Greer étaient de faction. Hugh roula une cigarette et tendit la blague au caporal :

— Ça va, Harry ? lui demanda-t-il.

— Aussi calme qu'un cimetière de province.

— Tu pourrais trouver une autre comparaison !

— Dis-donc, t'a pas remarqué Greer ? J'ai l'impression qu'il est bizarre, on dirait qu'il a un grain...

— Qu'est-ce que tu veux insinuer ?

— Que quelque chose a craqué là... fit-il en montrant sa tempe de la main.

Hugh passa derrière le petit soldat qui ne le remarqua même pas. Debout, les deux coudes appuyés sur le mur, le regard perdu dans le lointain il marmonnait quelque chose comme pour lui-même.

Il continua son chemin, escalada un amas de débris et aboutit dans un passage entre deux salles. De grandes traînées sombres marquaient la voûte par intervalles réguliers. Il en déduisit que la fumée provenant des feux allumés ici avaient, en chauffant, fait prendre au roc une teinte d'un rouge-brun.

Un espace triangulaire avait été pratiqué derrière les murs d'une rangée de petites salles dégageant un long passage entre les murs et la pente de la voûte malmenée par les ans. Hugh ramassa un vase finement décoré en noir et blanc.

Il continua son excursion qui se termina en cul-de-sac sur un mur blanc, lui aussi marqué de traînée de fumée.

Kinzie revint sur ses pas, puis bifurqua dans un autre passage vers l'est. Il trouva des nattes de yucca tressées, de jolies poteries et des silex taillés en tête de lance. Un peu plus loin dans une autre caverne, des tiges de maïs étaient entassées. Il dut passer de biais pour entrer dans la suivante, l'ouverture, très étroite, donnait accès à une tour de trois étages. Il monta au deuxième. Examinant attentivement les murs, il remarqua une fissure en forme de « V » qui avait été soigneusement rebouchée au mortier. Il n'y avait pas de marches pour atteindre le troisième, il grimpa sur des débris et, en s'agrippant au bord de la trappe, il s'éleva à la force des poignets. La voûte, écroulée

sur un côté, laissait entrer la lumière.

Il s'approcha de la minuscule ouverture tenant lieu de fenêtre et balaya du regard tout le canyon. Pas un signe de vie. Il scruta la falaise qui bordait l'autre côté de la vallée. Il aurait pu jurer qu'il avait vu bouger les fourrés à contre-vent.

Il roula une cigarette, son cerveau fonctionnait à toute allure. Du haut de la tour, un bon tireur pouvait défendre, à lui seul, tout le versant contre cinquante Mimbrenos. Tribu superstitieuse, oserait-elle attaquer la cité morte ? Elle choisirait sans doute de laisser les blancs épuiser leur provision d'eau et de vivres. Les Apaches ne sont pas pressés...

Sur la terrasse, Willis disposait trois grosses pierres, y plaça des brindilles qu'il alluma. Stevens portait une bouilloire qu'il posa dessus. Visiblement, ils préparaient du café. Accroupi contre le mur, Greer fermait les yeux. À côté de lui, Morton lisait la Bible.

Katy Corse sortit de la caverne, ses longs cheveux noirs ondulaient sur ses épaules. Elle marcha vers le petit mur, s'y appuya en respirant à pleins poumons l'air frais du matin.

Darrell Phillips s'avança vers elle, il lui dit quelque chose qui la fit rire aux éclats. Ils regardèrent le canyon comme s'ils se trouvaient là en touristes.

Dan Pearce sortit d'un passage, jeta un coup d'œil furtif, puis de nouveau, s'engouffra dans la caverne. Avec un hochement de tête consterné, l'adjudant Hastings contrôlait les vivres. Harry Roswell pensait les chevaux attachés le long de la terrasse. Sortant de la pièce où il avait passé la nuit, le capitaine Nettleton demanda :

— Est-ce que le café est prêt, Stevens ?

— Pas encore, Sir.

— Dépêchez-vous, voyons !... fit-il avec humeur.

— Le vent souffle et déporte la flamme, Sir, ce n'est pas ma faute si nous sommes mal installés.

Nettleton se retourna et parla à sa femme :

— Ce ne sera pas long, chérie, attendez encore un peu.

Hugh pensa à l'eau. Ils en avaient si peu ! Peut-être aurait-il dû leur interdire d'y toucher ? Pourtant, à la réflexion, il leur laissa le plaisir de déguster leur café du matin.

Kinzie redescendit au deuxième étage. Une exclamation étouffée, un raclement de bottes lui firent dresser l'oreille. Il regarda par le trou de la trappe : personne, mais, sur le mur... « Qu'est-ce que je vois ? » se demanda-t-il intrigué.

Il alla examiner la roche : entouré de moisissure blanchâtre, un mince filet d'eau suintait et tombait dans une espèce de bassin creusé dans le roc, le trop-plein s'infiltrait dans le sol.

Il revint par le passage triangulaire qui débouchait sur la

terrasse. Clymer lui lança un coup d'œil soupçonneux, puis il alla près du feu. L'adjudant Hastings distribuait du bœuf fumé et un biscuit par personne.

— Willis ! appela-t-il, prends ta part. Toi et Pearce prendrez la garde ce matin.

La bouche déjà pleine, Willis s'insurgea :

— Comment !... J'ai fait quatre heures cette nuit...

— Je ne suis pas équipé pour faire un tableau de service.

Willis regarda Clymer, Phillips, puis se tourna vers Hugh :

— J'en connais quelques-uns qui ont dormi toute la nuit !...

— Un homme suffira, dit Hugh en s'appuyant contre le mur, mais il faut l'envoyer en haut de la tour. De là, il dominera la terrasse, le versant et une bonne partie du canyon.

Clymer ne quittait pas Hugh des yeux, il s'adressa au capitaine.

— Capitaine Nettleton, combien de temps comptez-vous rester ici ?

— Jusqu'à ce que nous soyons sûrs que les Apaches seront partis.

— En avez-vous vu un seul ? Moi, je n'y crois pas ! s'exclama-t-il en ricanant.

— Allez faire un tour dans la vallée, dit Hugh, si nous ne vous voyons pas revenir, alors nous serons sûrs qu'ils sont là.

— Impertinent !... (Clymer s'adressa à Hastings :) Envoyez un homme dans le canyon ! Je veux savoir à quoi m'en tenir !

— Un homme, Sir ?

— À moins que vous vouliez y envoyer un escadron ? répondit Clymer sarcastique.

— Demande un volontaire, Hastings, suggéra Hugh.

Les yeux fixés dans le vague, les hommes ne répondirent pas. Hastings passa la langue sur ses lèvres craquelées. Hugh se tourna vers Nettleton et lui dit :

— Un bon officier n'envoie jamais un homme vérifier un détail sans avoir, au préalable, pris lui-même connaissance du danger.

Clymer fronça les sourcils, Phillips pâlit sous le hâle.

— Vous avez raison, Kinzie, approuva Nettleton. Mr Clymer et vous, Mr Phillips, décidez qui de vous deux ira en reconnaissance.

— Allez-y, Phillips, rétorqua Clymer, vous êtes le plus jeune.

— Non, nous jouerons à pile ou face, répondit Darrell en sortant de sa poche une pièce de monnaie.

Clymer essuya la sueur sur son front. Il cracha.

— Oubliez ce que j'ai dit. Si on ne peut plus plaisanter... fit-il en tournant les talons.

Willis riait doucement en ramassant sa carabine. Il prit le passage et monta dans la tour pour prendre son poste.

La chaleur de l'après-midi semblait suspendue sur le canyon. Le ciel, impitoyablement bleu, ne laissait pas présager un nuage qui aurait préservé du soleil. Pas un souffle de vent, pas la moindre brise n'apportait un peu de fraîcheur.

Hugh était monté dans la tour. De sa lunette d'approche, il scrutait la falaise d'en face bordant le canyon. La sueur coulait sur son front. Avec sa bandana, il essuya les lentilles embuées. De temps en temps le hennissement des chevaux, le braiment des mules, brisaient le silence. Hugh se retourna : il venait d'entendre le même bruit que ce matin. Il revint vers la trappe :

— Qu'est-ce que tu fait là, Pearce ? s'enquit-il.

— Je cherche de l'eau. Willis affirme qu'il doit y en avoir...

— Exact, il y en a.

— Et puis... je regardais... il y a peut-être un trésor caché...

— Quoi, par exemple ?

— De l'or !...

— Ces gens s'occupaient d'agriculture, Pearce.

— Et vous, Kinzie, avez-vous découvert quelque chose ?

— Oui, des poteries, des flèches, des nattes tissées...

— Ils devaient bien avoir quelque chose ayant de la valeur !

Abel Clymer s'encadra dans le passage, il toisa Pearce :

— Où vas-tu ?

— Relever Willis, Sir.

— Alors grimpe dans la tour, je ne veux pas te voir rôder par là, occupe-toi de ce qui te regarde !

Pearce le toisa à son tour, monta les escaliers et vint à côté de Kinzie.

— Si tu savais, mon vieux, quel froussard il peut être ! Il me débecte, il fouille les ruines pour essayer de découvrir quelque chose à emporter. À Fort Ayres il avait aussi les doigts crochus !

— Qu'est-ce que tu veux insinuer ? A-t-il volé quelque chose ?

— J' te crois ! Tout lui était bon : argent, alcool et les femmes !... Enfin, je le comprends, qu'y a-t-il d'autre sur terre !...

Pearce cracha. Il visa la trappe et la rata... de très peu. Hugh s'apprêta à descendre. Clymer était encore dans le passage, il regarda Hugh :

— Vous qui avez de l'influence sur le capitaine, dit-il, demandez-lui qu'il donne l'ordre de partir.

— Nous en avons déjà parlé, je crois... répondit Hugh qui se trouvait maintenant en face du lieutenant.

— Mrs Nettleton ne supporte pas une telle chaleur.

— Qui ? demanda Hugh moqueur.

— Assez, Kinzie ! (Clymer l'empoigna par le devant de la chemise, le tirant vers lui, il lui parla sous le nez :) Tu m'exaspères à la

fin !

Hugh laissa tomber sa carabine, crosse vers le bas, sur les orteils du gros officier qui grommela de douleur.

— Ôte-toi de mon chemin, fit Hugh braquant son arme sur le ventre du lieutenant.

Claudicant, Clymer s'effaça. Les yeux pleins de haine, il regarda passer Hugh qui se rendit sur la terrasse. Un rire étouffé se fit entendre au-dessus de sa tête : c'était Dan Pearce.

— Vaurien ! Un jour je t'aurai, menaça le lieutenant.

Pearce détacha une petite pierre du mur et la laissa tomber sur la tête de Clymer qui porta la main à son colt, mais Pearce s'était prudemment reculé derrière un pilier. Il arma son fusil, revint près de la fenêtre et le plaça en position de tir. Ses yeux accrochèrent ceux de son supérieur qui comprit qu'aujourd'hui il ne serait pas obéi. Pearce toucha la blessure qui lui marquait la joue lui rappelant un amer souvenir lorsqu'il dévala le versant plus vite qu'il ne l'aurait voulu.

Il cracha dans le passage.

CHAPITRE IX

Myron Greer s'adossa au mur, il y avait un peu d'ombre, mais il faisait encore si chaud ! Il passa la langue sur ses lèvres sèches. Mais ce n'était pas de l'eau qu'il voulait, non, quelque chose de plus fort...

Des pensées étranges traversèrent son cerveau en délire. S'il montait sur le petit mur, se laissait glisser sur le versant, il arriverait dans le vaste canyon, peut-être trouverait-il un alcool quelconque ?... Kinzie devait en avoir... les éclaireurs en emportent toujours, mais ils ne boivent pas quand ils sont en action. Trop dangereux, disent-ils. Pourtant il faut une réserve.

Les gens qui bâtirent cette caverne savaient-ils distiller le blé ?... Ils sont tous morts... des générations sont passées. Et s'ils avaient enterré des récipients, bien scellés dans les ruines ! Greer leva la tête. Un marteau lui frappait les tempes à coups redoublés, une barre de fer lui ceignait le crâne.

Abel Clymer cherchait un peu de fraîcheur dans le passage triangulaire. Il clopinait, son orteil blessé par la carabine de Kinzie lui faisait mal. Il marmonnait :

« Mon salaud, je t'aurai un jour... tu ne perdras rien pour attendre ! » « Si je peux sortir Marion Nettleton de cet enfer, l'emmener à Rio Grande, puis à Santa Fe... Je serai le héros... J'obtiendrai un grade, je serai cité à l'ordre du jour... avec Bennett pour m'appuyer je pourrai commander une brigade... Général Clymer !... Ça sonne drôlement bien !... »

Clymer s'arrêta, essuya la sueur qui coulait sur son front :

« Maurice Nettleton m'a barré la route avec tout son argent, voilà pourquoi je suis resté dans l'ombre, moi... Voyons... voyons. La première chose à faire : obtenir de cet incapable l'autorisation de sortir de cette caverne. Kinzie nous guidera, ça c'est le hic... Pas facile à manœuvrer celui-là, mais de gré ou de force il en viendra où je voudrai !... Nous arrivons à Santa Fe sous les applaudissements, puis départ pour Saint-Louis, première poignée de main de Boss Bennett... Capitaine Clymer ?... Major ?... Non ! Général Clymer !... » dit-il tout haut.

Avec sa lunette d'approche, Hugh étudiait le canyon. Dans son champ de vision apparut Dan Pearce. Qu'allait-il faire près du cadavre de la mule ? Oh ! Problème facile à résoudre. À Fort Ayres il avait vu l'argenterie des Nettleton. Il comptait la remonter dans les ruines où il la cacherait et reviendrait la prendre plus tard. Si Willis marchait, ils pourraient s'enfuir par la rivière. Dans ce cas il est plus facile de s'en sortir à deux... À trois tout se passerait sans difficulté – si ce troisième était Kinzie !...

Darrell Phillips se pencha sur le petit mur, ferma les yeux. Il sortait de la petite pièce qu'il partageait avec Clymer. Il inspira et expira profondément pour s'enlever du nez cette affreuse odeur de fauve que dégageait son compagnon même lorsqu'il venait de se laver. Ils avaient été promus officiers le même jour. La différence entre eux ? A. Clymer avait atteint le miraculeux état de gentleman en devenant officier, alors que D. Phillips l'était de naissance.

Darrell Phillips pensa à Katy Corse. Non, bien sûr, elle ne trouverait pas grâce auprès de sa mère. Pourtant c'était une jolie fille saine, malgré ses allures libres, il découvrirait en elle l'idéal qu'il se faisait d'une épouse.

Katy devait être dans la salle où elle avait dormi. Il allait lui parler...

De faction en haut de la tour, Chandler Willis pensait...

« Je dois être damné, pas possible, toujours à fixer ce canyon... et pas un Apache ! Pourtant ce grand diable d'éclaireur a raison, moi aussi, je sais qu'ils sont là. D'où vont-ils sortir ces ordures ? D'en bas... d'en haut ? Dommage que je n'ai pas pu m'enfuir quand Winston et sa troupe ont été tués... Oui, mais, Clymer et l'adjudant ne me quittaient pas des yeux... Ils m'auraient descendu comme un lapin si j'avais commis l'imprudence de désertier. Mais aussi, c'est bien ma faute... si je n'avais pas fait l'andouille en butant un type un soir où j'étais saoul, je n'aurais pas été obligé de m'engager... Oh ! Je me sens devenir dingue !... Et Pearce, qu'est-ce qu'il veut ? Tirer profit de quelque chose... pour lui tout seul... Je me demande si Kinzie est aussi fidèle au parti qu'on le croit... Après tout, son frère a bien tourné sa veste... et lui, que compte-t-il faire ? S'il voulait venir avec moi, ben... à nous deux, on rejoindrait la compagnie Baylor dans la Mesilla. Je quitterai volontiers cet imbécile de capitaine qui se laisse mener par le bout du nez... »

Willis mâchonna sa chique avec fureur et cracha.

Attendri, Maurice Nettleton regardait sa femme dormir et

écoutait la respiration régulière qui soulevait le corsage. Il avait peur de la perdre. C'est par elle et pour elle qu'il avait acquis son grade. Lorsqu'ils se rencontrèrent à Jefferson-Barracks, il n'était qu'un obscur lieutenant de dragons sans ambition. Ce fut le coup de foudre. Il ne répondait pas à l'idéal que Boss Bennett s'était fait de son futur gendre. Marion fléchit son père et enleva son consentement. Elle épousa M. Nettleton parce qu'il correspondait au type d'homme qu'elle pourrait mouler aisément comme elle le voudrait. Son jugement s'avéra erroné.

La première année de leur mariage fut merveilleuse. Ils vivaient dans la somptueuse résidence des Nettleton à Saint. Louis, sa promotion arriva peu de temps après. Il fut affecté à l'état-major au Grand Quartier Général. Ils étaient heureux. C'est alors que son beau-père eut des difficultés avec quelqu'un au ministère de la Guerre et ce fut assez pour que Maurice se vit transféré en Arizona. Son désappointement fut légèrement amorti par ses galons de capitaine, quant à Marion elle applaudit prenant l'affaire comme une joyeuse aventure. Mais Maurice se tourmentait, la zone était dangereuse. De plus il n'avait pas assez d'expérience pour commander à de rudes soldats de carrière. Abel Clymer avait la charge du Fort Ayres avant son arrivée. Il l'écouta avec respect, mais il continua de tenir les rênes. C'est alors que Nettleton réalisa : Abel Clymer aimait Marion, l'entourait de prévenances et usait de chaque occasion pour lui faire remarquer l'incompétence de son mari.

Maintenant, M. Nettleton entendait la grosse voix de Clymer. Il discutait dans la salle voisine avec D. Phillips. Le capitaine baissa les yeux sur son colt, présent de son beau-père, dont la crosse était finement gravée à ses initiales. Sa main trembla. Il haïssait la violence, les effusions de sang, le carnage. Actuellement son désir le plus cher était la sécurité de Marion, la ramener chez eux et lui offrir tout ce qu'elle aimait. Mais si Abel Clymer se mettait en travers de son chemin, il verrait que la main du capitaine Nettleton ne tremblerait pas pour défendre son amour.

L'adjudant Matt Hastings enleva sa chemise mouillée de transpiration et s'épongea les pectoraux.

« Nom d'un chien, jura-t-il, vingt ans de service et être traité comme un troufion ? Oui, je sais, la guerre a changé mes ambitions, d'accord, mais quand même !... Obéir à des officiers qui ne connaissent rien au métier des armes, non, ça me dépasse ! Je vaudrais mieux que ça... Le capitaine Nettleton est un brave type, on peut rien dire, mais je pourrais lui en remontrer, aussi bien qu'à Clymer avec sa grande gueule, ou qu'à Phillips, cet officier efféminé. Avec sa jolie figure, il serait mieux placé dans un salon à danser le rondeau... »

Matt Hastings vérifia sa carabine et ses pistolets...

Le soleil se retirait, là-bas, à l'ouest, dans une profusion de couleurs. Le vent commença à souffler.

Jonas Stevens surveillait les chevaux. Il avait réussi à camoufler deux bidons d'eau, mais que cela représentait-il pour tant de bêtes !... Il n'y avait que très peu de ce précieux liquide dans ces régions. Oh ! Pas pour lui, un homme ça comprend, mais ces pauvres bêtes qui enduraient le martyre de la soif ? Il ne pouvait rien pour elles. Jonas caressa la bouche de son cheval en regardant le canyon. Il devait bien y avoir une source dans la vallée... Eh bien il irait, lui, Jonas Stevens, pour ne plus les voir souffrir.

Harry Roswell, de faction dans la tour, posa les yeux sur ses galons de caporal. Il les avait obtenus parce qu'il avait toujours obéi sans poser de questions, même à de plus jeunes caporaux que lui. Il exécutait volontiers les ordres de l'adjudant Hastings qui était un type autrement capable que ces officiers qui se montaient le cou et ne savaient pas commander leurs hommes.

Il enfonça son chapeau sur sa tête, jeta sa carabine sur l'épaule et se hâta vers la trappe.

La nuit recouvrait maintenant les ruines. Un coyote hurla. Le vent sifflait dans la vallée, secouait furieusement les arbustes et hantait la caverne avec des gémissements de fantômes.

Quelqu'un s'approcha du mur bordant la terrasse, l'escalada, se laissa glisser sur le versant. La silhouette resta immobile, écouta les bruits de la nuit, puis se relevant elle courut jusque dans le bas-fond, se cacha un moment dans les broussailles et fila à l'est dans le canyon.

Isaiah Morton avait choisi pour se recueillir la salle la plus délabrée. Assis contre le mur, la Bible sur ses genoux un doigt marquant la page, il méditait. L'obscurité l'empêchait de lire, mais qu'importe ! Ne la savait-il pas par cœur ? Il était sûr que Dieu l'avait placé au milieu de ces hommes rudes pour quelque obscure mission. Les secrets de L'Éternel sont impénétrables !... Ces impies rongés par leurs passions et leurs vices ne connaissaient pas la paix et se moquaient de lui. Il acceptait les affronts sans protester. N'était-ce pas une part du martyre que Dieu lui envoya dans une vision ? Il s'imaginait que le Tout-Puissant lui ordonnait d'évangéliser les Apaches, notamment Mangus Colorado. Hugh Kinzie disait que les Mimbrenos les attaqueraient. Quand donc aurait-il sa chance de les voir ? Isaiah se leva, répéta le sermon qu'il avait préparé durant les longues nuits sans sommeil :

« Au commencement était la Parole, et la Parole était avec Dieu.

Il envoya un homme pour rendre témoignage à la Lumière. Celui-ci était la Lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Ceux qui l'ont reçue ont le pouvoir de devenir enfants de Dieu... » Quelqu'un appela sur la terrasse, faisant écho dans la caverne. Le moment était-il venu pour Isaiah de proclamer la Parole ? Une sueur froide baigna le corps émacié du ministre de Dieu. Dans la salle à côté un homme s'écria :

— La ferme ! Si les Apaches ne vous entendent pas c'est qu'ils sont sourds !...

Isaiah Morton inclina la tête et se perdit en prières.

Marion Nettleton se sentait morte de fatigue. Elle avait pourtant été dispensée de toute corvée. Étendue dans le noir, elle essaya de se figurer être couchée dans son grand lit capitonné dans le château de son père sur les bords du Missouri. Bien qu'elle ne manquât pas d'imagination elle n'arrivait pas à chasser le mystère de ces ruines qui l'oppressait.

Maurice était sur la terrasse avec les engagés. Il avait toujours été très gentil et elle avait cru découvrir le grand amour mais elle s'était trompée. Il comprenait maintenant qu'il la perdait un peu plus chaque jour et la cajolait, prévenait ses désirs, ne savait que faire pour la contenter. Elle espérait trouver dans un époux le caractère de son père : un homme... un vrai, rudoyant les femmes, brisant sur son passage tout ce qui le gênait, une volonté de fer.

Marion accompagna Maurice à Fort Ayres dans l'espoir de le voir changer au contact de rudes soldats ; mais il n'y avait pas un mois qu'ils étaient installés quand elle commença à entendre les hommes rire derrière le dos de leur chef. « Mère-Poule », le surnommaient-ils. Elle méprisa son mari le jour où il décida de faire partir en avant une partie du détachement avec le troupeau. Pourquoi avait-il choisi cette alternative ? Pour le confort de sa femme. S'ils étaient partis tous ensemble, ils seraient déjà rendus à Rio Grande... Il aurait pu éviter la mort de tous ces gens... Et maintenant qu'est-ce qui le préoccupait ?... Lui verser du café quand elle s'éveillait, de l'eau fraîche quand il faisait chaud... Mais ces attentions empêcheraient-elles la horde des Apaches assoiffés de sang de venir enlever Marion... lui arracher ses vêtements... violer la citadelle de ce corps d'ivoire ?...

Marion s'assit et releva ses cheveux défaits. Elle avait pensé que ce serait Abel Clymer qui la sauverait, mais encore une fois elle savait qu'elle se trompait. Tout d'abord, elle avait haï Hugh Kinzie, ses manières rudes, sa bouche amère quand il donnait des ordres. Pourtant si quelqu'un pouvait la sauver ce ne pouvait être que lui. Marion se leva. Il avait promis de la protéger quand elle le lui avait demandé, là-bas, sur la piste. Cette nuit elle lui donnerait sa chance...

Oh, attention ! Tout juste assez pour lui donner quelque espoir...

Dan Pearce se retourna : personne ne le suivait. Il avait échappé à la surveillance de ces trois galonnés et ce brutal d'adjudant ne courait pas après lui.

« À moi cette argenterie du capitaine, je la cacherai quelque part... Je la reprendrai quand le coin sera calme et je retrouverai mon vieux New York, les poches pleines... »

Il leva la tête sur les hautes falaises. Le clair de lune aidant, il se crut dans une rue de New York, bordée de buildings. Les mains dans les poches, il sifflota joyeusement en se dirigeant vers le cadavre de la mule. La chance était avec lui et il se sentait plein de courage.

Katy Corse agrafa son corsage ; la température, étouffante le jour, descendait incroyablement dès que le soleil se cachait. Elle aurait voulu se laver, changer ses vêtements sentant la sueur, mais elle repoussa cette idée. L'eau manquait, il avait fallu la rationner. Marion Nettleton possédait un assortiment de robes, mais elle ne lui en avait pas offert une. Katy alla sur la terrasse. Elle savait que les hommes étaient là, scrutant le canyon, écoutant le moindre bruit. Katy s'était déjà trouvée dans une situation analogue à Tubac, elle avait quinze ans. Sa mère fut tuée à Buchanan lorsque les Apaches attaquèrent le Fort. Son père étant cantinier, Katy l'aidait dans sa tâche, à son tour il subit le même sort en 1858 en transportant le ravitaillement pour la troupe. Cass Wilkerson lui succéda et Katy garda sa place au Fort. C'est là qu'elle fit la connaissance de Hugh Kinzie... Tout de suite elle l'aima, sans doute parce qu'il ne lui prêtait aucune attention. Hugh était un bel homme, il ressemblait à son frère Ronald. Katy eut d'abord un penchant pour le capitaine, mais celui-ci regardait plutôt son cheval que la jolie fille. Bien que Hugh gardât une froide réserve vis-à-vis de Katy, il paraissait plus humain.

Herbert Oglesby s'était mis sur les rangs des nombreux prétendants. Elle répondit à ses avances dans l'intention d'aiguiser la jalousie de Hugh, mais il préféra s'éloigner comme un animal blessé. Quand Herbert la demanda en mariage elle accepta, espérant qu'au dernier moment Hugh se déclarerait. C'est alors qu'il demanda à être muté. Un mois plus tard, Herbert mourut blessé par une flèche empoisonnée.

Katy marcha sur la terrasse. Chaque fois qu'il lui était possible de faire plaisir à Hugh, elle n'hésitait pas, mais il repoussait ses avances.

Un homme la suivait..., elle se retourna espérant voir Hugh : mais non, c'était Darrell Phillips qui, sans l'ombre d'une hésitation,

l'étreignit et l'embrassa longuement. Surprise, elle le fut, au point de n'avoir pas la réaction de réagir.

— Si vous avez l'intention de flirter, fit une voix cassante derrière eux, vous feriez mieux d'aller dans un rayon de lune... c'est plus poétique !...

Phillips repoussa Katy et vit le visage amusé de Hugh.

— Vous n'avez pas le droit, Kinzie, d'intervenir !

— Si. Placés où vous êtes un Mimbreno peut vous lancer un couteau dans le dos avant même que vous n'ayez le temps de sentir son odeur, répondit Hugh en scrutant le canyon.

Phillips leva une main menaçante, puis il recula de quelques pas. Hugh entraîna la jeune fille. Il sourit :

— Ne commettez pas un acte que vous regretteriez plus tard, Mr Phillips... (Phillips baissa le bras. En face de Katy Corse, il voulait désespérément prouver qu'il était un homme, mais il ne voulait pas que ce fût en combattant avec Hugh Kinzie.) Prenez la garde cette nuit, Mr Phillips, poursuivit Hugh, dorénavant nous la prendrons chacun à notre tour. Les engagés sont fatigués de faire tout le travail... Nous sommes tous dans la même situation, officiers ou simples soldats... Nous devons oublier à quelle classe nous appartenons, jusqu'à ce que nous sortions de cette impasse.

— Excusez-moi, Kinzie, vous avez raison.

Hugh regarda Katy :

— N'allez pas trop loin avec les hommes, Katy... dit-il en s'éloignant dans l'obscurité comme un grand félin.

— Qu'a-t-il voulu insinuer ? s'enquit Phillips.

Elle fixait un point à l'infini et cognait le mur de ses poings.

— Oh, vous ! Allez au diable !... cria-t-elle violemment.

Phillips aurait voulu la prendre dans ses bras, il hésita, puis, tournant les talons il s'en alla.

Le silence s'était installé sur le canyon, même le vent s'était apaisé.

CHAPITRE X

Maurice Nettleton venait de réunir les officiers afin de former un conseil de guerre. Clymer et Marion avaient fait pression sur lui, Marion surtout, qui avait hâte de quitter son mari qu'elle méprisait.

Nettleton semblait passer en revue un escadron. Hugh Kinzie, appuyé contre le mur, Clymer, les mains dans les poches, seul, Darrell tenait le buste droit, le petit doigt sur la couture du pantalon. Nettleton mordilla sa lèvre inférieure :

— Gentlemen... dit-il après une hésitation, nous devons dresser un plan. Nous n'avons plus de vivres et, si les hommes n'ont pas manqué d'eau, grâce à la découverte de Kinzie, ce n'est pas suffisant pour les bêtes. Encore une journée comme celle-ci et le voyage sera terminé pour elles.

— Kinzie avait certifié que les Apaches n'attaquent pas la nuit, dit Abel Clymer, qu'est-ce qui nous empêche d'abandonner l'excès de nos équipements et d'essayer de sortir de ce trou ?

— Si nous envoyions une demi-douzaine d'hommes, quand la lune éclairera l'autre versant, surprendre les Mimbrenos dans leur camp ?

Quand les yeux du capitaine se levèrent sur Hugh, ils étaient suppliants. Kinzie mâchonna sa chique, cracha, et ne répondit rien.

— Toutes les suggestions sont admises, poursuivit le capitaine, peut-être qu'en les combinant nous découvrirons la bonne solution.

— Proposez la vôtre, capitaine, demanda calmement Kinzie.

— Eh bien voilà... (Il fit une pause, puis se lança :) Nous pourrions alléger les bêtes de leurs ballots. Quelques-uns d'entre nous resteraient ici avec les femmes... les autres, les plus courageux, attaqueront les Mimbrenos, les détourneront de notre route et nous pourrions ainsi passer et mettre les femmes en sûreté. Vous tiendrez jusqu'à ce que nous soyons hors de danger, ensuite, ceux qui auront tenu les Mimbrenos en échec pourront nous rejoindre quand nous aurons passé le canyon.

Willis était de garde dans la tour. Hugh l'entendit marcher, aller vers la fenêtre, mais il ne savait pas ce qu'il voyait.

Nettleton développa son projet qu'il matérialisait.

— Nous nous diviserons en deux fractions, les attaquants

voudront, naturellement, être commandés par l'un de nous. Un autre prendra la charge de ceux qui restent... un homme de jugement, qui saura donner le signal du départ au moment précis.

Nettleton hésita. C'était l'instant crucial. Sur le papier, lorsqu'il était assis dans son bureau, les manœuvres s'exécutaient facilement, on n'avait pas à compter avec les hommes, ces créatures aux impulsions diverses. Il bomba le torse. Après tout, n'était-il pas le capitaine ?

— Je prendrai le commandement de ceux qui restent, Mr Phillips me secondera. Naturellement, nous emmènerons les femmes. L'adjudant Hastings, le caporal Roswell, Stevens et Mr Morton, et quelques engagés fermeront la marche et nous couvriront. (Abel Clymer leva la main et dévisagea Nettleton qui regarda ailleurs :) Mr Clymer dirigera la troupe d'attaque et Mr Kinzie fera son métier d'éclaireur. Willis, Pearce et Greer vous suivront avec le reste du détachement.

— Je suis plus âgé que Phillips, capitaine, dit Clymer, à ce titre, je dois faire partie de votre suite.

— Le capitaine a donné des ordres, rétorqua Phillips.

— Je présume que vous lui en avez donné l'idée. Non ? Je me trompe ? Il y a longtemps que j'ai envie de vous casser la figure, Phillips ! (D. Phillips porta la main à son colt, Clymer empoigna le jeune officier au collet.) T'as les foies trouillard !... Admets que tu as influencé Nettleton pour prendre ma place... et je te lâcherai !

— Clymer !... C'est moi qui commande !... s'exclama Nettleton.

— Vous êtes le Grand Homme, Mr Clymer, le seul capable de protéger Mrs Marion Nettleton et le reste de la colonne, rétorqua Phillips.

Clymer s'élança sur Phillips, le frappa au visage.

— Bien sûr, je la protégerai, hurla-t-il, pendant que tu feras reculer ces damnés Apaches.

Hugh cracha sa chique. Sortant son colt, il le braqua dans les reins de Clymer :

— Allons, ne jouez pas les héros, Clymer, le projet sent mauvais, nous ne l'adopterons pas.

— Tu n'aurais pas osé tirer, Kinzie, fit-il en se retournant.

Les deux antagonistes se séparèrent. Hugh se recula, replaça le colt dans son holster. Clymer avait de l'estomac !

— Que reprochez-vous à mon plan, Mr Kinzie ? demanda le capitaine.

— Les chevaux et les mules ne tiendront pas dix miles, répondit Hugh en regardant le canyon, nous ne savons même pas s'il y a une piste, et pas un yard qui ne soit sous le contrôle des Mimbrenos. Même si tout le détachement part à l'assaut de leur camp, comme disait Mr

Phillips, pas un homme ne reviendra. Les Apaches n'ont pas de toiles de tente et des feux de bivouac. Ils sont cachés dans les fourrés, à l'affût du moindre bruit, ce n'est que lorsqu'un couteau se plante dans votre dos ou dans vos tripes que vous savez que le danger est là... et encore, vous ne savez pas d'où c'est parti ! Si nous adoptons votre projet, nous nous ferons tuer avant de les avoir vus sans faire une brèche dans leurs rangs et ils se mettront immédiatement à votre poursuite et vous gagneront de vitesse.

— Alors, Môssieu Kinzie, que suggérez-vous ? demanda Clymer.

— Je suis sans doute le seul à ne pas trouver une idée.

— Peut-être un homme pourrait-il tenter d'aller à Rio Grande et ramener du renfort ? dit Phillips en essuyant le sang qui coulait de sa bouche.

— Formidable, Mr Phillips ! fit Nettleton.

— Et c'est « lui » qui ira, je suppose, fit Clymer.

— Êtes-vous volontaire ? lui demanda Hugh sèchement.

— Non, si quelqu'un y va, ce sera Mr Kinzie, trancha le capitaine.

— Effectivement, je pourrais y aller, quant à ramener du secours c'est une autre histoire. Il n'y a plus assez d'hommes pour défendre la vallée de Rio Grande. Le général Canby n'enverra pas un détachement pour le perdre dans ces montagnes.

Clymer jeta un coup d'œil vers la caverne où se reposait Marion.

— Je peux tenter de faire une brèche et de sauver l'une des femmes, proposa Clymer.

— Je suis capable d'en faire autant ! rétorqua Phillips.

M. Nettleton, comme toujours, hésita. Il regarda Hugh en face :

— Je suis persuadé que ma femme ne voudra pas partir sans moi, pourtant je puis l'y obliger. Qu'en pensez-vous, Kinzie ?

— C'est à vous de décider, Mr Clymer est volontaire.

Nettleton tiraillait les poils de ses favoris.

— Ce n'est pas à lui que je pensais. Vous êtes le plus désigné de nous tous pour accomplir cette mission. Nous vous couvrirons jusqu'à ce que vous soyez hors de danger. Marion est fragile, mais elle est courageuse. Voulez-vous tenter cet exploit ?

— Vous vous sacrifieriez pour votre femme ?

— C'est normal.

— Vous semblez avoir oublié quelqu'un, capitaine... Katy Corse !

Soudain un coup de feu fit écho et sembla remplir le canyon.

— Ils attaquent ! hurla Nettleton. Alerte !...

Les talons des bottes raclèrent les pierres usées de la terrasse. L'adjudant Hastings boucla son ceinturon.

— Contrôlez vos carabines !... À vos postes !... Chargez !...

hurlait-il. Caporal Roswell !

— Présent.

— Pearce !

Il n'obtint pas de réponse. Hastings le rappela :

— Pearce ! cria-t-il en colère.

— Stevens !

— Ouais.

— Willis !

— J'arrive, j'étais de garde !

— Où est Pearce ? reprit Hastings en repoussant son chapeau.

Quelqu'un de vous l'aurait-il vu ? (Pas de réponse.) Ce salopard se serait-il enfui dans la montagne ?

Immobiles, ils attendaient. Un homme toussa.

— Tu penses que c'est Pearce qu'ils ont descendu ? demanda Hastings à Kinzie.

— Le coup venait du côté du cadavre de la mule et elle portait l'argenterie abandonnée. Crois-tu que Pearce avait le cran de risquer sa vie pour ça ?

— Il est voleur dans l'âme.

— Alors, il a payé pour tous ses vols.

— Peut-être n'est-il que blessé ?

Les yeux de l'éclaireur balayèrent la falaise.

— C'est sans doute de la folie, mais je vais aller voir, dit-il sur un ton calme. De là-haut, je verrai le fond du canyon.

— Il n'en vaut pas la peine, dit une voix sèche derrière lui.

— La ferme, Willis ! fit Hastings.

— Alors, j'irai avec lui, répondit Willis en souriant.

Hugh sauta par-dessus le petit mur et tendit sa carabine à Hastings.

— D'ici, vous pourrez voir si les Apaches nous attaquent. Quand nous atteindrons l'autre versant, nous serons hors de danger en évitant les fourrés. S'ils s'élancent faites feu entre eux et nous.

— Tirez sur tout ce qui ne porte pas un chapeau ! dit Willis en sautant à son tour.

Le silence le plus absolu régnait sur le canyon. Les deux hommes avaient parcouru une centaine de yards, Hugh se retourna : le visage de Willis lui parut étrange. Chandler était un bon soldat, ni plus ni moins, mais il semblait toujours attendre quelque chose. Hugh s'arrêta. Un rocher surplombant la piste dispensait une ombre protectrice. Hugh scruta le bas-fond. Willis se racla la gorge :

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda-t-il, tu crois qu'on ne ferait pas mieux de s'en retourner ?

— Je croyais que tu avais envie de désertir, c'est le moment !

Hugh essayait de localiser l'endroit où se trouvait le cadavre de

la mule.

— Tu ne parles pas sérieusement ? insista Willis.

— Non. Dis-moi, Chandler, pourquoi es-tu venu avec moi ?

— Je ne voudrais pas qu'il t'arrivât quelque chose.

— Alors, reste ici. Couvre-moi jusqu'à ce que j'ai atteint le fourré près du grand rocher.

— Bonne chance, Kinzie ! Prends garde à toi. Sois prudent.

— Ton inquiétude me touche profondément, fit Hugh ironique.

Il se glissa furtivement le long de la piste jusqu'au fourré où il se coucha à plat ventre. Il sortit son couteau de la gaine, vérifia si le colt jouait bien dans le holster. Avec des mouvements d'une panthère à la chasse il gagna un enchevêtrement de mesquites et escalada le premier versant. Il s'arrêta quelques instants pour souffler un peu.

Tous ses sens étaient en éveil, l'odeur de la végétation et du sable chaud lui montait aux narines, mais il s'étonna de ne pas sentir le cadavre en putréfaction de la mule.

En s'aidant des genoux et des mains, Hugh atteignit la crête du rocher. Il avait une vue plongeante sur l'endroit où était tombée la bête... et il comprit. Il comprit pourquoi l'odeur écœurante ne montait pas jusqu'à lui : il ne restait qu'une carcasse blanche. Un squelette parfaitement nettoyé par les busards. Les Apaches avaient une préférence pour la viande fraîche... La lune éclairait quelque chose de brillant... Hugh se souvint de l'argenterie.

Mais où diable était Pearce ? À moins que le costaud new-yorkais ne soit pas venu ici ? Le coup de feu pouvait être parti d'ailleurs ? Peut-être... Le cerveau de Kinzie fonctionnait à toute allure. Il se rappela les paroles qu'un Mescalero lui avait dites un jour : « Quand les hommes blancs entendent un coup de feu, ils se précipitent pour savoir d'où il vient, qui l'a tiré. Ne cours jamais, reste caché et ne bouge pas. Attends... attends... jusqu'à ce que tu sois sûr qu'il n'y a pas d'embuscade... »

Hugh se traîna sur le ventre, descendit lentement la pente et se mit à l'abri derrière un rocher. C'est alors qu'il vit le corps. Couché sur le dos, les cheveux noirs collés sur le front contrastaient avec la peau qui, sous les rayons de la lune, paraissait blafarde. Le crâne fracassé, le sang coagulé faisait un masque noir sur lequel se détachait les yeux grands ouverts qui regardaient le ciel.

Hugh recula... Il remarqua autre chose : crispée sur une pièce de la lourde argenterie, la main de Dan Pearce ne s'était pas détendue.

Bien que la peur le saisisse, Hugh Kinzie ne se hâta pas pour rejoindre Willis. Lorsqu'il arriva près de lui, il n'eut pas besoin de prononcer un mot. Willis avait compris. Ils revinrent lentement à la caverne. Avant de sauter le petit mur, Willis remarqua :

— Un homme descend dans le canyon... deux partent à sa

recherche. À qui le tour, Kinzie ?...

CHAPITRE XI

L'adjudant Matt Hastings sortit son calepin et nota : « Pearce Dan. Décédé en accomplissant son devoir. » Il inscrivit aussi le jour et la date.

Isaiah Morton s'avança lentement près du petit mur, joignit les mains et porta les yeux en direction du corps du défunt :

— « C'est pourquoi le Dieu de l'hostie, Dieu d'Israël disait : Je nourrirai ce peuple avec du fiel et il boira de l'eau... »

— Il aurait mieux fait de leur donner du pinard ! fit Willis.

— « Je disséminerai mes disciples parmi les païens qui leur feront connaître le Père Éternel. Ils porteront le glaive... »

Les hommes se regardèrent. Hastings ferma brusquement son carnet de route et interrompit le pasteur visionnaire :

— Morton, cette compagnie n'a jamais eu d'aumônier, si elle en avait eu un, je lui aurais demandé d'extraire de sa Bible un passage approprié à la circonstance, mais pas ces foutaises que vous déclamez à longueur de journée... Croyez-vous convaincre les Apaches, ces païens que vous n'avez jamais vus avec des balivernes de ce genre ?

Les yeux de Morton brillaient dans l'obscurité ; il marcha dignement sur la terrasse :

— « Ils ont des yeux et ils ne voient pas, psalmodia-t-il, ils ont des oreilles et ils n'entendent pas !... »

— Il me donne la chair de poule, fit l'adjudant, c'est un oiseau de malheur !

Les chevaux et les mules se plaignaient doucement. Stevens détourna la tête et se boucha les oreilles avec les mains :

— Par Dieu ! s'écria-t-il d'une voix rauque, je ne peux plus entendre ces pauvres bêtes !

L'adjudant ouvrit la bouche dans l'intention de le réprimander, mais il la referma : étant dans la cavalerie, ils avaient appris à aimer les chevaux et ils souffraient de la peine de leurs bêtes. Hastings leva les yeux sur Hugh. Celui-ci passa l'index sur sa gorge. L'adjudant inclina la tête en signe d'approbation :

— Je vais en parler au capitaine, dit-il.

— Lui parler de quoi ? s'enquit Stevens... (Il marcha sur l'adjudant et le menaça de sa carabine :) Te ne veux pas dire que tu

veux faire tuer les chevaux, j'espère ?

Hastings porta la main à la crosse de son colt :

— Non, pas tous. Pourtant nous avons trois bêtes en supplément : le cheval de Pearce et deux mules. L'eau manque et tu le sais. Si nous en avons un peu pour nous, ce n'est pas assez pour elles. De toute façon, ça nous fera de la viande fraîche pour plusieurs jours.

— Je ne vous laisserai pas commettre ce crime ! dit Stevens en mettant sa carabine en joue. Rendons-leur la liberté, ils trouveront eux-mêmes leur nourriture et de l'eau !

— Fais pas l'andouille, Stevens, nous n'avons plus de vivres. Dieu sait que j'aime nos chevaux autant que toi, pourtant, plutôt que de crever de faim, nous en sacrifierons quelques-uns... et maintenant baisse cette arme avant que je te montre le dur chemin que suit un soldat quand il se rebelle devant les ordres de ses chefs.

Stevens obtempéra, jeta la carabine sur son épaule et alla lentement à l'autre bout de la terrasse.

— Cet enfant de salaud pense plus à ces damnés animaux qu'à ce que nous pouvons bouffer, remarqua Hastings sur un ton dur.

— Qui se chargera de l'abattage ? demanda Hugh.

— Pas moi ! répondit l'adjudant.

— Alors qui ?

— Toi !...

— N'y comptes pas ! répondit Hugh. J'ai tué mon meilleur cheval, il y a deux ans. Ayant été coupé de la colonne par les Comanches, j'ai dû l'abattre pour me faire un rempart de sa carcasse pour me défendre d'un troupeau de buffles. Je me souviens encore de son regard quand je plaçai le colt entre ses yeux avant qu'il reçut la balle...

Hugh, Hastings, Roswell, Willis et Greer retenaient leur souffle. Qui allait se charger de la triste besogne ? Hastings se racla la gorge :

— Il n'y a plus qu'à tirer à la courte paille !

— Inutile, je vais le faire, fit Roswell, je ne vous dirai pas que ce soit avec plaisir, mais j'ai par principe d'obéir aux ordres.

Les quatre autres le regardèrent. Greer essuya la sueur qui lui inondait le front et s'appuya contre le mur. Willis haussa les épaules et déambula à l'autre bout de la terrasse.

— Bon, c'est pas tout, reprit Roswell, vous avez dit les deux mules et un cheval... Lequel ?

L'adjudant leva les bras au ciel, puis les laissa retomber :

— Est-ce que je sais, moi ? le plus mauvais. (Il regarda la ligne sombre où les bêtes étaient parquées :) Prends donc celui de Stevens, ajouta-t-il.

Roswell se pencha sur son fusil, fit manœuvrer le chien. Hugh lui posa la main sur le poignet :

— Saigne-les, dit-il, nous ne pouvons pas gaspiller les munitions et d'autre part, nous risquons d'alerter les Apaches.

Hugh retira de sa gaine le grand couteau qu'il portait suspendu à côté de son colt, comme tous les éclaireurs, et le tendit à Roswell qui se dirigea vers les animaux.

— Ne les tue pas sur place, dit Hastings, si les autres sentent l'odeur du sang, ça va les exciter.

Le caporal Roswell s'en fut en dodelinant de la tête, mais ne se retourna pas.

— Il me serait impossible de faire cela ! souffla Greer de son coin.

— Veux-tu me dire de quoi tu es capable ? maugréa Kinzie.

— Les officiers vont peut-être faire des objections, s'inquiéta la petite ordonnance.

— Je m'en fous ! rétorqua Hastings après avoir craché, il y a un tas de choses qu'ils n'aimeront pas avant que nous soyons sortis de ce maudit trou !

Roswell détacha le cheval et le tenait par la bride. De l'autre main il tenait le coutelas. Quelqu'un lui parlait.

— À qui est la bête qui va être sacrifiée ? demanda Hugh.

— Je crois bien que c'est le bai de Stevens.

— Cet imbécile de caporal aurait pu prendre celui de Pearce, fit Hugh en courant le rejoindre.

Roswell tirait sur la bride du beau cheval bai. Soudain, Stevens poussa un hurlement, se rua sur le caporal et le frappa de la crosse de son fusil. Roswell chancela, puis alla s'écrouler près des chevaux ; sa main se détendit, lâcha le couteau.

Stevens était déjà sur le grand bai et, poussant des cris perçants comme les Comanches, lança la bête excitée par ses hurlements sur les autres. Pris de panique, ruant et tirant sur les longes qui se rompirent, les animaux, un à un, s'enfuirent en hennissant et faisant claquer leurs sabots sur les dalles de la terrasse.

Stevens poussait des « Hourra ! You !... » retentissants. De son chapeau il frappait les flancs des plus près. Un cheval sauta le petit mur, mais, butant sur l'obstacle, se fracassa la tête et roula sur le versant.

Roswell hurla quand les animaux rendus furieux surgirent au coin du mur. Les pierres roulaient sous leurs sabots dans un vacarme assourdissant qui fit écho dans le canyon. Le troupeau s'enfuit dans un nuage de poussière et de sable. Stevens le suivait en gesticulant, il faisait virevolter son chapeau et poussait des cris stridents. Ils atteignaient maintenant la vallée.

Hugh se précipita auprès de Roswell. Nettleton accourait derrière lui et s'enquit :

— Qu'est-il arrivé ? Qu'est-ce qui fait un tel tapage ?

Hugh Kinzie ne répondit pas. Il s'accroupit près du caporal. Le sang coulait de la bouche et des narines du blessé ; quand il respirait des bulles rouges se formaient aux commissures des lèvres.

L'odeur âcre de la poussière flottant dans l'air les prit à la gorge. Le vacarme du troupeau martelant le sol arrivait assourdi, ce qui leur permit d'entendre un coup de feu, là-bas dans le fond du canyon.

— Je me demande à quoi pensait Stevens en lâchant les chevaux, dit Katy Corse.

— Il est complètement sonné ! répondit Chandler Willis.

Hugh essuyait le sang qui coulait sur le visage de Roswell :

— Il est en mauvais état, fit-il en hochant la tête, que quelqu'un me donne un coup de main, transportons-le dans l'une des petites salles. Attention il a un bras cassé !

Willis et Hastings l'aidèrent. Katy Corse étira une couverture en roula une autre en guise d'oreiller.

— Trouvez-moi quelque chose pour faire des bandes et de la charpie, lui demanda Hugh.

Katy se retourna, souleva sa robe et regarda son jupon sale et troué :

— Je ne peux pas vous proposer mon jupon, dit-elle consternée, il n'est pas assez propre pour mettre sur une blessure.

— Voyez Mrs Nettleton, elle doit avoir ce qu'il nous faut.

Katy quitta la pièce. Hastings regardait le blessé :

— Qu'est-ce que tu en penses, Kinzie ? demanda-t-il doucement.

— Mal en point ! fit Hugh en se relevant.

— Je ne croyais pas qu'il aurait pris cet ordre au sérieux.

— Tu sais bien qu'il a toujours exécuté à la lettre tous les ordres qu'il a reçus, fit Willis en s'appuyant contre le mur.

— Oui... évidemment, dit Hastings en levant les yeux sur la voûte.

Abel Clymer se précipita :

— Hastings, dit-il d'une voix cassante, il faut rassembler les chevaux... et tout de suite ! Vous entendez ?

Au loin, dans le canyon, un deuxième coup de feu claqua.

— Si le lieutenant veut bien me dire comment je dois m'y prendre, répondit froidement Hastings en se campant devant son supérieur, je me ferai un plaisir d'obéir à ses ordres !

Clymer scrutait le visage des hommes :

— Qui de vous est responsable de cette débandade ?

— Si nous vous le disons que ferez-vous, Clymer ? lui demanda Hugh, enverrez-vous le coupable devant la cour martiale ?

— Et comment ! Allons... dénoncez-vous, vous êtes pris au piège !

— Vous y avez jeté tout le détachement, Clymer, depuis que vous avez quitté Fort McLane et emprunté cette piste de montagne, répliqua Kinzie.

Le doute se lisait maintenant dans les yeux du lieutenant. Il regarda Roswell et demanda :

— Est-il touché sérieusement ?

— Il a perdu beaucoup de sang, Mr Clymer, répondit Hastings.

— Croyez-vous qu'il s'en sortira ?

— Je l'espère, Sir.

— Où est Greer ?

— Je ne le sais pas, Sir, il doit être dehors.

Le lieutenant sortit ; Hastings essuya la bouche du blessé.

— Le ton de Clymer laisse supposer qu'il serait content que Roswell y laisse la peau... Je me demande pourquoi ?

— Peut-être pense-t-il que ce pauvre diable ne sera plus qu'un estropié ?

Katy Corse franchit l'entrée, sur son bras, elle portait un jupon blanc.

— Allez chercher de l'eau, Willis, lui demanda-t-elle.

Willis regarda Hugh qui acquiesça. Hastings prit dans sa poche un bout de chandelle, l'alluma et le plaça dans une niche taillée dans le roc. La lueur vacillante accentuait la couleur étrange qu'avait pris le visage du caporal. Katy tendit le jupon à Hugh :

— Faites des bandes de la largeur qu'il faut, dit-elle.

— Grand Dieu !... (Hugh déploya le fin tissu, puis il émit un petit sifflement :) Mais, dites-moi, Katy, notre Lady doit regretter de sacrifier une aussi jolie pièce de son trousseau... pour un troupier !

— Je ne lui ai rien demandé, je me suis servie, comme cela pas de refus, dit-elle en souriant.

Hugh donna des soins à Roswell et sortit. Derrière le mur de la terrasse, Abel Clymer regardait vers l'Ouest et concentrait ses réflexions sur le moyen à adopter pour débloquer la piste qui suivait certainement le canyon.

Darrell Phillips rejoignit Hugh et lui dit :

— Je ne vois pas Clymer, aurait-il l'imprudence d'aller faire un tour dans la vallée ?

— J'espère que non, répondit Hugh, l'effectif s'amenuise un peu plus chaque jour... et si lui aussi y reste... d'abord Pearce, puis Stevens et Roswell...

— Tout de même... j'espère que Dieu le fera tomber dans le filet des Apaches !

— Ne dites pas de bêtises, Mr Phillips. Qui est de garde ?

— Je l'ignore.

Hugh quitta son interlocuteur et se rendit dans la tour. En

courant il entra dans l'étroit tunnel. Soudain un raclement de bottes, une odeur d'alcool flottant dans l'air lui firent supposer qu'une personne surprise par son arrivée avait cogné une bouteille contre le mur.

Hugh Kinzie revint sur la terrasse. Hastings et Willis veillaient le blessé avec Katy. Nettleton était avec sa femme. Phillips rêvassait sur le terre-plein. Abel Clymer sondait la nuit, cherchant à voir si les chevaux étaient définitivement perdus. Hugh reprit le chemin l'amenant dans les souterrains et emprunta le passage triangulaire. Un mouvement furtif dans l'obscurité... l'homme s'accroupit contre le roc, mais la main puissante de Kinzie l'empoigna par le col de la chemise et le secoua rudement.

— Vous avez tort de me traiter comme cela, Mr Kinzie, dit Greer en découvrant ses dents jaunes.

— Tu es saoul comme une bourrique ! rétorqua Hugh en resserrant l'étreinte, où as-tu pris cette bouteille, petit vaurien ?

— En bas... sous la terrasse.

— Il fut un temps où Satan lui-même aurait pu te piquer le derrière avec sa fourche tu aurais refusé d'y descendre, tu n'as donc plus peur ?

— Je vous en prie, Mr Kinzie, ne le dites pas au capitaine, plaïda-t-il.

— As-tu pris d'autres bouteilles ?

— Oh, non !

Hugh avait plaqué le petit soldat contre le mur, il brandit son gros doigt sous le nez de Greer comme s'il admonestait un garçonnet.

— Si je retrouve une bouteille de cette saleté sur toi, Greer, je te casse la tête. T'as compris ?

— Dans la situation où nous nous trouvons, un homme a besoin de quelque chose pour lui remonter le moral... et le courage !

— Tu n'en as jamais eu !

— Allez au diable, Kinzie !

— Et toi, prends ta carabine, monte sur la terrasse et tiens-toi sur tes gardes !

Greer fixa le large dos de Kinzie lorsqu'il s'éloigna puis revint sur ses pas. Ses mains tremblantes agrippèrent une bouteille qu'il avait cachée et fit sauter le bouchon. Il la porta à ses lèvres et laissa couler la liqueur dans sa gorge, il suçait au goulot comme s'il tétait à la mamelle de sa mère, puis il la reboucha et la remit dans sa cachette.

— Et va donc au diable, Kinzie !... dit-il doucement.

Hugh remonta sur la terrasse, alla vers l'une des trappes et descendit dans la petite pièce circulaire où les paquets de Nettleton avaient été déposés. Il alluma un bout de chandelle et la plaça sur une étagère qui encerclait l'intérieur de la salle. De la pointe du pied il

toucha les ballots : c'étaient des vêtements, du linge de maison ; où diable Greer avait-il trouvé les liqueurs ?

Quelque chose bougea sur la terrasse. Hugh éteignit la chandelle et remonta. Greer était seul, accoudé sur le mur, il regardait le canyon. Hugh entendit les gémissements de Harry Roswell. Il décida de visiter une autre salle et s'engouffra dans la trappe, là aussi la salle était circulaire. Il ralluma la chandelle. Emballées dans des paillons, des bouteilles d'alcool étaient soigneusement rangées dans des paniers.

Dans l'escalier un caillou roula, Hugh se retourna : il aperçut deux grosses bottes sur les marches, puis les larges épaules de Clymer s'encadrèrent dans l'ouverture. Sur le visage du nouveau venu se lisait la suspicion.

— Qu'est-ce que vous foutez-là ? demanda-t-il.

Hugh se releva et jeta un coup d'œil sur les paniers :

— Roswell a besoin d'un cordial, dit-il simplement.

— Je vous défends d'y toucher... c'est la propriété des Nettleton, fit Clymer dont les yeux lançaient des éclairs.

— Si ça pouvait calmer sa douleur, je lui donnerais toutes ces bouteilles...

— Et moi, j'ai dit : ça appartient aux Nettleton !

Hugh s'appuya contre un pilastre, croisant les bras, il fit face au lieutenant :

— Comment se fait-il que tout à coup vous preniez les intérêts du capitaine ? Expliquez-moi ça, Clymer.

— Je n'aime pas votre ton... Qu'insinuez-vous ?

— Rien... fit Hugh d'un petit air détaché en levant les yeux au plafond.

Clymer savait maintenant que Kinzie avait deviné ses intentions. Il ne respectait plus ses galons et lui faisait sentir clairement qu'il ne le craignait pas.

— Vous voulez parler de Marion Nettleton ? lança-t-il hargneux.

— Je n'ai rien dit... C'est vous... Abel, qui prononcez son nom !

— Mrs Nettleton est une Lady. En tant qu'officier et gentleman il est de mon devoir de veiller sur sa sécurité et je dois la conduire jusqu'à Santa Fe.

— Bravo ! répliqua Hugh sur un ton sec.

Clymer leva son gros poing qu'il approcha du visage de Kinzie.

— Vous n'êtes rien ! Rien qu'un éclaireur civil ! Je n'aime pas votre attitude et je vous déteste. Dorénavant, occupez-vous de ce qui vous regarde !

Hugh se baissa, prit une bouteille et s'engagea dans l'escalier.

— Je reviendrai en chercher si nous en avons besoin, vous entendez ? Moi non plus je n'aime pas votre attitude et je vous déteste aussi. Qu'est-ce que vous êtes ? Un officier de l'armée, incapable de

vous faire respecter par vos hommes. Comment sortirez-vous de cette impasse sans moi ? Voulez-vous me le dire ?

Kinzie atteignit la terrasse et alla dans la pièce où agonisait Roswell. Il tendit la bouteille à Katy, Hastings la regarda, Willis passa la langue sur ses lèvres craquelées.

— Croyez-vous qu'on puisse lui en donner un peu ? dit Katy.

— On va essayer, ça le calmera peut-être.

— Penses-tu qu'il tiendra longtemps ? demanda doucement Hastings.

— Qui sait ?

Le caporal Roswell ouvrit les yeux, tenta de se soulever :

— J'ai fait mon devoir de soldat ! murmura-t-il en retombant.

— Bien sûr, bien sûr, repose-toi, fit Hastings en essuyant les grosses gouttes de sueur qui inondait le front de l'agonisant.

— J'ai toujours fait mon devoir, poursuivit le caporal, Stevens n'aurait pas dû me frapper... j'exécutais vos ordres... Il risque la cour martiale !...

— Oui, mais ne t'agites pas. Comment te sens-tu Harry ?

— Mal, mon adjudant, très mal...

Roswell ferma les yeux. Katy tendit la bouteille à Hastings qui brisa la cire et la déboucha. Il versa de la liqueur dans un gobelet en fer. Avec des précautions de mère, Willis soutint la tête du blessé et lui souleva les épaules. Hastings approcha le gobelet des lèvres bleuies, le moribond but jusqu'à la dernière goutte.

Quand Willis se fut relevé, Hugh lui tapa sur l'épaule.

— Maintenant, mon vieux, va relever Greer, je n'ai pas confiance en lui, dit-il.

— Ce qui signifie que tu me fais confiance... à moi ? fit-il brusquement en empoignant sa carabine. Il sortit.

— J'ai l'impression que quelque chose le tracasse, pas toi ? demanda Hastings.

— Peut-être pense-t-il encore à désertir ? répondit Kinzie, peux-tu l'en blâmer ? Qui n'en a pas envie !

— Je lui casserais la tête s'il essayait !

— Si tu l'attrapes, il ne t'avertira pas. Je ne crois pas qu'il tente seul de désertir.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Qu'il a peut-être essayé avec Pearce, il me l'a bien proposé à moi...

— Nous avons déjà perdu trois hommes, Kinzie, le seul moyen de sortir d'ici vivants c'est de nous tenir la main et de nous enfuir ensemble. Toi, oui, tu réussirais seul... mais tu ne le feras pas !

— Qu'est-ce qu'il te le fait croire ?

— Ton sens de l'honneur !

— C'est tout ?

Les yeux durs de l'adjudant se vrillèrent dans ceux de l'éclaireur :

— Je tuerai sans l'ombre d'une hésitation tout homme qui abandonnerait son poste : qu'il soit officier, simple soldat ou civil.

Hugh sourit en haussant les épaules. Il marcha vers la porte.

— Katy, dit-il, je verrai Mrs Nettleton, elle vous relèvera pour quelques heures, vous avez besoin de repos.

La jolie fille releva une boucle rebelle :

— Hugh, ce n'est pas le jour de plaisanter, tout au moins ayez conscience de votre humour ridicule.

— Elle viendra ! affirma-t-il en allant sur la terrasse.

— Ça alors ! S'il réussit, j'aurai tout vu dans ma chienne de vie !... dit Hastings en s'accroupissant près du blessé.

CHAPITRE XII

Marion Nettleton sourit à Hugh lorsqu'il entra dans la salle qu'elle partageait avec son mari. Maurice Nettleton leva les yeux.

— Comment va Roswell ? demanda-t-il.

— Mal, répondit Hugh.

— Nous ne pouvons pas perdre un autre homme, Kinzie, il faut le soigner énergiquement !...

— Avec quoi ? D'ailleurs il est trop touché. J'ai pris la liberté de m'approprier une de vos bouteilles d'alcool pour lui... afin de calmer sa douleur.

— Vous avez bien fait, Kinzie. Pauvre bougre ! Peut-on faire autre chose ?

— Oui. Miss Corse lui donne des soins et le veille, mais elle doit se reposer... J'aimerais que Mrs Nettleton la relève cette nuit.

— Je m'y oppose formellement ! s'écria Nettleton en se levant. Ma femme est de constitution trop délicate pour assumer une telle corvée.

— Mais voyons, Maurice, je serai heureuse si je puis rendre le moindre service auprès de ce malheureux. Je suis la femme d'un soldat et je dois apprendre à soigner un blessé.

M. Nettleton dévisagea cette Marion qu'il comprenait un peu moins chaque jour. Elle n'avait pas voulu lui donner les enfants qu'il désirait parce que, disait-elle, une trop lourde tâche lui incomberait et, malgré sa déception, il s'en était souvenu. Et voilà qu'aujourd'hui, volontairement, elle s'offrait à soigner un homme qui sentait la sueur, dont les blessures saignaient. Cela dépassait l'entendement de Maurice Nettleton.

— Dans combien de temps dois-je prendre la relève ? demanda-t-elle à Hugh.

— Dans une heure, Katy prendra un peu de repos. Vous pourriez la voir et vous arranger avec elle.

— C'est entendu, Mr Kinzie, dit-elle en souriant, comptez sur moi.

Hugh quitta la salle. Lorsqu'il fut sur le seuil, il se retourna. Il s'attendait à une autre réaction de la part de Marion.

« Pas étonnant qu'elle mène par le bout du nez son corniaud de

mari !... » pensait-il.

La lune baignait le canyon de sa lumière argentée.

Myron Greer souriait en se penchant à la petite fenêtre de la tour. La liqueur chauffait délicieusement son maigre corps. Ce diable de Kinzie n'était pas si méchant qu'il voulait le laisser croire. Justement il le voyait en grande discussion avec le beau Phillips. Un chic type aussi, celui-là !

Greer descendit au premier étage, écouta dans l'obscurité comme un coyote à l'affût. Il était bien trop malin pour que Kinzie déjoue ses menées. N'entendant pas de bruits suspects il s'engagea dans l'étroit passage et posa sa carabine contre le mur près de l'endroit où suintait l'eau. Mais il n'en avait pas besoin quand il avait de l'alcool à sa disposition.

À tâtons il chercha dans la niche où son trésor était caché, porta la bouteille à ses lèvres, but modérément, la remplaça et revint sur ses pas.

« Bon Dieu ! Que c'est bon !... » dit Myron doucement. « J'aurais mieux fait de boire un autre coup, quand j'aurai rejoint mon poste, peut-être ne pourrai-je plus le quitter... Oh ! Et puis qu'ils aillent tous au diable ! J'y vais !... »

Il se hâta, atteignit la bouteille qu'il déboucha. Il était sur le point de la porter à la bouche quand il entendit un bruit. Quelqu'un marchait dans le passage... il écouta : l'homme bifurquait à l'est. Il le voyait maintenant : c'était Abel Clymer. Celui-ci ne se retourna pas, il escaladait une pile de débris tombés de la voûte. Myron but à satiété et reboucha la bouteille. Méfiant, il décida de la changer de place et la couvrit de poussière.

Lorsqu'il arriva à la bifurcation, il s'arrêta. Clymer semblait concentré dans l'observation de quelque chose, mais Greer ne voyait rien. En montant l'escalier effrité sa tête tournait, sa vue se brouillait. En titubant il parvint près de la fenêtre, mais il dut s'appuyer contre le mur ; il regarda le canyon :

« Pas possible, je suis sur la mer... mais oui, le bateau tangué... là-bas, des récifs... à bâbord, capitaine !... »

La lune était haut maintenant. Face contre terre, les doigts enterrés jusqu'à la deuxième phalange, le corps étrangement aplati, Jonas Stevens gisait. Le sable avait bu tout son sang. Il vit l'Apache avant même que ce dernier ne tirât. Jonas éperonna furieusement le grand bai afin de gagner la tête du troupeau, mais la balle l'atteignit au ventre, il glissa de la selle et tomba ; les chevaux firent le reste. Ces chevaux, Jonas voulait leur sauver la vie... ils lui prirent la sienne !...

Harry Roswell regarda Marion qui se pencha sur lui :

— C'est l'heure de l'appel ? demanda-t-il.

— Non, détendez-vous... dormez.

— J'ai cru entendre le Trompette, dit-il en refermant les yeux.

Elle remonta la couverture. L'odeur des vêtements mouillés de sueur aigre l'écoeura. Comment Katy Corse avait-elle pu rester à côté du moribond ? Refoulant sa nausée, Marion essuya le visage de l'agonisant. Le sang suintait des blessures. L'haleine fétide, mêlée aux vapeurs de l'alcool, incommodait vraiment la délicate Marion. La respiration devenait de plus en plus sifflante et la transpiration inondait le front cireux.

Mrs Nettleton alluma le reste de la chandelle. La peur la saisit, un long frisson lui parcourut l'épine dorsale comme si la Mort était entrée dans la pièce et l'avait frôlée afin qu'elle n'oublie pas que la Camarde les guettait... à tous !...

Appuyé au rebord de la fenêtre, Darrell Phillips montait la garde. La mort avait frappé durement ces dernières heures. Dan Pearce : tué près d'un fourré. Jonas Stevens massacré par les Apaches quelque part dans le canyon. Harry Roswell luttait avec la Mort, livrant sa dernière bataille ; Phillips savait qu'il la perdrait. Un sentiment d'abandon lui serra le cœur. Probablement qu'elle les faucherait tous... sans merci, mais il ne voulait pas lui faire face seul... Près de Katy Corse qui lui tendrait la main et son courage l'aiderait à faire le grand saut dans l'inconnu...

Abel Clymer pensait à Kinzie : « Ce damné éclaireur fourre son nez partout, je me demande ce qu'il faisait dans les sous-sols, cherchait-il vraiment de la liqueur pour Roswell ?... Pas sûr ! Il est toujours à rôder comme un chat maigre... Comment a-t-il fait pour deviner mes plans... Il est trop sûr de lui, ce salaud !... Un jour je le moucherai... Et pourtant, qui mieux que lui peut sortir Marion et moi de cet enfer ? Bon Dieu de sueur qui me coule dans les yeux !... Avec Marion et ce que j'ai – disons trouvé – je serai le grand héros du Mississippi !... »

Du revers de la main, Clymer s'essuya le front :

« Alors, je pensais... oui, il y avait quatre hommes quand nous avons découvert le corps de Winston : Roswell, Pearce, Willis et Stevens... Roswell va bien y rester – je l'espère ! Pearce est mort, ça, j'en suis sûr, Stevens a dû subir le même sort. Il ne reste que ce salopard de Willis... celui-là on ne sait jamais ce qu'il pense. Mais au fond... que sait-il ?... »

Abel Clymer s'éclipsa dans l'obscurité ne tenant pas à rencontrer

Kinzie qui arrivait sur la terrasse. Ce dernier s'accouda sur le mur cherchant à percer le mystère du canyon. Là-bas, à l'est dans le lointain, un coyote hurla à la lune...

Isaiah Morton pressa ses mains osseuses sur ses yeux brûlants. Un feu consumait son âme et semblait s'intensifier chaque jour davantage. Il ne sentait plus ni la faim, ni la soif, il était seulement dévoré par le désir de porter la Parole de Dieu parmi ces païens qui encerclaient le détachement.

« Oh, mon Dieu, pourquoi me persécutez-vous ? murmura-t-il. Je veux leur apporter la Vérité et cette Vérité les libérera. Je les prendrai par la main comme des enfants et je les amènerai dans Votre Lumière... »

Hugh Kinzie traversa la terrasse en portant un panier de bouteilles. Il ne vit pas les yeux qui le guettaient, là-haut, à la fenêtre de la tour. Il entra dans la salle où se mourait Roswell.

— Comment est-il ? demanda-t-il à Marion.

— Il s'est endormi.

— Très bien... dit Hugh en posant le panier.

— Croyez-vous qu'il les boira toutes ?

— Malheureusement non, mais ces bouteilles seront plus en sécurité ici que dans les sous-sols. (Hugh roula une cigarette). Nous avons perdu deux hommes et celui-ci n'en a plus pour longtemps. Je crains que les nerfs de ceux qui restent craquent, dans ces moments-là un peu d'alcool donne du courage.

— Un courage factice qui les abat ensuite, comme une drogue ?

— Oui... Me permettez-vous de fumer ?

— Bien sûr... à condition que vous m'en offriez une. (Elle le dévisageait pendant que, de ses gros doigts, il tournait le tabac avec adresse, elle poursuivit :) N'êtes-vous pas surpris de me voir fumer ?

— Oh ! J'ai passé trop de temps à rouler ma bosse sur les frontières pour me faire une opinion sur les femmes qui fument !

Il plaça la cigarette entre les lèvres de Marion, craqua une allumette, évita les yeux de la jeune femme et souffla la flamme. Fixant un point sur le mur elle lui dit :

— N'avez-vous pas pensé à prendre l'une d'elles pour épouse ? (Elle le regardait préparer la deuxième cigarette :) Ce petit cylindre est parfait... Comme tout ce que vous faites...

— Tout ? fit-il en allumant sa cigarette.

— Tout ce que je vous ai vu faire !

Plongés dans leurs pensées, ils fumèrent en silence.

Hugh regarda Roswell :

— Croyez-vous qu'il y ait une chance ? demanda-t-elle.

— Non.

— Je croyais que vous ne renonceriez pas aussi facilement !

— Renoncer à quoi ? Je pensais que vous parliez de Harry. (Il s'adossa contre le mur :) Si vous faites allusion à notre départ, alors c'est autre chose. Certains d'entre nous peuvent atteindre Rio Grande. (Elle frémit de dépit en découvrant dans cet homme un fatalisme qui la déroutait. Hugh tira une bouffée sur sa cigarette et expira la fumée :) Mon job consiste à vous conduire en sécurité, Mrs Nettleton. (Elle se sentit décontenancée. Ce diable d'éclaireur devinait donc ses pensées ?) Nous avons encore un peu d'eau et de vivres...

— Mais pas de chevaux. Une poignée d'hommes... dont la moitié n'est que nullité, un poids mort, devrais-je dire !... (Elle se leva, s'avança vers Hugh et posa sa main fine sur le bras viril.) Vous m'avez laissé entendre, le premier jour de notre rencontre, que nous avions cinquante pour cent de chances d'être sauvés... peut-être un peu moins. Vous m'avez alors promis de rester près de moi quand nous étions sur la piste... cette promesse tient-elle toujours ?

Essayant d'accrocher le regard de son interlocuteur, elle lui posa les mains sur les épaules. Dans ses jolis yeux il put lire la promesse de sa récompense. La fille savait se servir de ses armes. Hugh glissa sa main sur sa poitrine. Un frisson la parcourut quand il se pencha. Elle s'offrait :

— Ne croyez-vous pas que ce n'est ni l'endroit, ni le moment pour flirter ? demanda-t-il doucement. Un mourant à nos pieds... et votre mari dans la salle à côté...

Lorsqu'il lui fit comprendre qu'elle commettait une folie, elle rougit et se recula. Comme une chatte irritée elle leva la main, toutes griffes dehors, prête à labourer le visage de cet homme trop clairvoyant. Mais il était trop tard pour elle. Il l'embrassa si fort qu'il lui meurtrit les lèvres, sa barbe dure froissa la peau délicate. À bout de souffle, il la repoussa et sans un mot marcha vers la porte, il se retourna :

— Prenez bien soin de Harry, dit-il.

— Salaud... vaurien !...

— Laissez ce langage pour les troupiers, n'oubliez pas que vous êtes une Lady ! dit-il avec un accent moqueur dans la voix.

Elle lui lança le gobelet mais le manqua, il était déjà sorti...

Quand Hugh franchit le seuil, A. Clymer se colla contre le mur. Il avait entendu tout ce qu'ils avaient dit. Il porta la main à son colt et visa le large dos de l'éclaireur.

« Non... dit-il entre ses dents, ce n'est pas le moment... mais je sais atteindre... Un jour viendra... »

Un coyote hurla, un oiseau nocturne s'envola d'un fourré. Harry Roswell ouvrit les yeux et regarda intensément Marion :

— Je voudrais... je voudrais libérer ma conscience... vous dire

que...le lieutenant Cly...

Sa voix s'éteignit dans un râle. Les yeux restèrent ouverts.

Figée, Marion Nettleton scrutait le visage sans vie. Elle comprit que la mort avait accompli son œuvre. Ses nerfs craquèrent. Elle hurla... hurla, éveillant les échos dans le canyon.

CHAPITRE XIII

Ils enterrèrent Harry Roswell derrière un mur et recouvrirent le corps de débris et de rocailles. Hugh pensait que jamais personne ne viendrait prier sur la tombe du caporal perdue dans cette caverne dans le désert du New Mexico.

Lorsqu'ils eurent terminé la corvée macabre, Hastings regarda Hugh :

— Où est Greer ?

— Il est de garde.

— Je ne l'ai pas vu quand je suis passé.

— Il a dû s'endormir dans un coin.

Hastings haussa les épaules, sortit son carnet de route et y inscrivit : caporal Harry Roswell : mort en accomplissant son devoir. Isaiah Morton joignit les mains et s'avança près de la tombe nue :

— « Il a quitté cette terre pour recevoir sa récompense dans les cieux. Oh ! Éternel, prête l'oreille à ses gémissements, écoute sa prière... » psalmodia-t-il en levant vers le ciel des yeux emplis d'une flamme mystique.

— Ce salaud de Stevens est responsable de la mort de Roswell, dit Hastings en refermant son calepin.

— Tu as inscrit Stevens aussi ?

— Oui, je l'ai porté disparu.

— Notre troupeau de brebis s'égare et diminue un peu plus chaque jour, poursuivait Morton, Dieu est notre Berger...

— Il me donne le cafard, fit Willis.

La chaleur de l'après-midi était étouffante.

— Tu as l'air déçu, Kinzie, reprit Willis, tu croyais que les officiers seraient venus à l'enterrement de Roswell ?

— Je l'espérais, mais le moment est venu où chacun ne pense qu'à soi-même.

— Puisqu'ils agissent de la sorte, un homme doit pouvoir désertier sans...

— Ouais... mais il faudra qu'il compte avec deux choses ! fit Hastings en portant la main à son colt.

— Et tu veux me dire ce qui peut l'arrêter ?

— Volontiers, fit l'adjudant en levant deux doigts : primo : les

Apaches. Secondo : Moi !

Willis déboutonna sa chemise, gratta sa poitrine velue et bâilla. L'adjudant essuya la sueur qui ruisselait sur son visage. Hugh se tourna vers le pasteur en prière :

— Vous ne pourriez pas demander à Dieu un peu de cette Manne qu'il répandit dans le désert pour ceux qui mouraient de faim ?... (Morton ne daigna pas répondre, Hugh poursuivit :) Ou bien encore renouveler le miracle des miches de pain et du poisson ?

Le lendemain, vers midi, les chevaux errants descendirent la vallée. D. Phillips les vit le premier, il en compta cinq, les mules n'étaient pas avec eux.

— Venez voir !

Les autres accoururent et se groupèrent sur la terrasse :

— Ils ont trouvé de l'eau et de l'herbe, remarqua Hastings.

— Cinquante dollars à qui attrapera un de ces chevaux ! fit Clymer sûr de lui.

Un silence suivit, bientôt rompu par le rire sonore de Willis. Hugh sondait le canyon. Celui qui dirigeait ce jeu cruel était un génie... ou bien un démon ! Qui avait lancé les bêtes dans cette direction ?

La morale et l'unité des assiégés laissait apercevoir une large faille...

— Cent dollars ! cria Clymer.

— La ferme ! répliqua Hugh.

Les chevaux avançaient dans la vallée, si près et pourtant si loin. Cent dollars ? Cela valait-il la vie d'un homme ?

Au milieu de l'après-midi la chaleur intense empêcha les hommes de sortir, rien ne bougeait, pas même les chevaux qui s'étaient réfugiés à l'ombre du grand rocher. Pourtant Matt Hastings et Hugh allèrent sur la terrasse :

— Qu'est-ce que tu en penses ? demanda Hastings en montrant les chevaux.

— C'est pure folie d'essayer, Matt.

— Peut-être quand il fera nuit...

— Les Apaches flairent l'approche du blanc comme un chien le gibier.

Soudain Hastings éclata de rire. Étonné, Hugh le regarda :

— Qu'est-ce qu'il t'arrive ?

— Je pensais au vieux Dode-Guandi, le chef Apache dans la Montagne Blanche. Personne ne pouvait l'approcher. Finalement un de ses guerriers le vendit pour un sac de cartouches, un couteau et une

bouteille de whisky. Nous l'avons encerclé près de Esudilla Mountain, il nous fit courir, le salaud ! Pas d'eau, plus de ravitaillement, exactement comme ici... Oh, nous l'avons eu, mais il a fallu déployer tout le tremblement ! Même le canon... il ne voulait pas se rendre, ce vieux diable !...

— Explique.

— Quand il fut encerclé on aurait dit un rat pris dans une nasse. Le commandant Ballard – un bon soldat et un formidable stratège – étudia le terrain. Les Apaches se réfugièrent dans une caverne, comme la nôtre, ils ne pouvaient plus nous échapper, nous les tenions... tous !

— Continue, Matt, ça tue le temps et la monotonie.

— Il examina minutieusement la conformation du versant au-dessus de la caverne et fit des figures géométriques. Te parler des angles d'incidences et des lignes droites, j'en suis incapable, mais je ne tardai pas à comprendre. Ballard nous fit pointer sur le versant qui servait de toit à la caverne. Nous avons tiré des salves jusqu'à ce que les canons rougissent. D'abord nous avons entendu des cris, des hurlements, puis des gémissements... puis plus rien. Alors, Ballard monta lui-même sur le versant et parla dans l'ouverture de ce satané souterrain... personne ne répondit... Ces cossards s'étaient rués dans une autre caverne derrière la première et avaient poussé devant l'ouverture d'énormes rocs. Pas un de ces pauvres bougres n'en réchappa... C'était horrible ! Il y avait des crânes avec des touffes de cheveux collés dessus, des bras et des jambes partout... des corps disloqués. Tiens ! C'était comme si on leur avait fait avaler à chacun une boîte de mitraille... frelatés, ils étaient... ! Mais nous n'avions pas perdu un seul homme !

Kinzie émit un hoquet de dégoût. Hastings ferma les yeux :

— Ballard eut sa récompense, il obtint sa promotion. Plus tard il fut muté à l'état-major de West Point où il enseigna la stratégie.

— En conclusion, qu'est-ce qui t'a fait penser à cette histoire ?

— L'endroit dont je te parle était juste comme celui-ci ! dit Hastings en levant la main vers la ligne rougeâtre dans le roc.

— Je me demande ce qu'aurait fait Dode-Guandi à notre place ?

— C'est ce qui m'a fait penser à lui. Nous sommes faits comme des rats dans une nasse !

— Arrête, Matt, tu me casses les pieds !... Parlons d'autre chose. As-tu vu Greer ?

— J'espère qu'il est crevé ! Ce vaurien n'a jamais été un soldat, ce n'est qu'un fardeau pour l'armée, comme Morton, d'ailleurs.

— Nous ne sommes pas sortis d'ici. Ils peuvent nous aider...

— Quoi ? Et de quelle façon ?

« Na-tse-kes. »

— Depuis longtemps je me doutais que tu parles Indien ! Qu'est-

ce que ça veut dire ?

— Comment sortir d'ici... vivants !

Pensif, Hugh Kinzie regardait le haut mur au-dessus de la caverne. Treize personnes avaient trouvé refuge dans ce souterrain. Trois avaient déjà été emportées par la mort. Le sanctuaire était devenu une prison et la sentence pour ceux qui restaient était : la mort.

CHAPITRE XIV

Myron Greer s'étendit dans le réduit qu'il avait découvert. Là, il se sentait en sécurité, loin des yeux qui l'épiaient. Il y avait apporté une provision d'alcool, tout ce qu'il pouvait prendre sans se faire repérer. Affaissée dans un coin, la voûte laissait entrer un peu d'air et de lumière et formait une poche entre le sol et le mur. Greer avait dû s'aider des mains et des genoux pour y entrer. Il poussa des débris et tout ce qu'il trouva pour boucher l'ouverture. Diable, oui ! Ils pourraient le chercher. Il se trouvait bien... n'eût été cette chaleur étouffante. Ses vêtements raidis par la sueur lui irritaient la peau. À l'instant il s'éveillait. Un maillet cognait la base de son crâne, des vers rongeaient ses entrailles et malgré la demi-obscurité la lumière blessa ses yeux comme si on les fouillait avec des aiguilles.

Oh, il n'avait jamais eu la vie belle, même dans son enfance. Son père, un homme fort et rude, dépité d'avoir pour fils un avorton, le détestait. Sa mère dut intervenir souvent et le poussa dans ses études. Plus tard il trouva dans la bouteille la compagne idéale pour un être jamais sûr de soi. Un soir, plus saoul que d'ordinaire, il s'enrôla dans l'armée pour prouver à des copains et aux filles qu'il était vraiment un homme.

Myron se souleva sur un coude. Hugh Kinzie avait emporté les paniers contenant cette merveilleuse liqueur. Où diable les avait-il entreposés ? Soudain il se souvint avoir vu Clymer cacher quelque chose sous des débris : sans nul doute des bouteilles ! Cela valait la peine d'être contrôlé, mais il fallait attendre la nuit.

Myron entendit des pas, des appels : on le cherchait. Ils pouvaient toujours courir pour qu'il leur réponde !... Cela lui rappela sa jeunesse quand son père montait le soir s'assurer qu'il ne lisait pas dans son lit. Mais il l'avait eu... comme les autres ! Il remontait ses genoux et se couvrait la tête jusqu'au moment où il entendait décroître les pas, ensuite il s'allongeait et reprenait sa lecture.

Remontant ses jambes, il les entoura de ses bras et posa la tête sur ses genoux. Si seulement le sommeil pouvait venir...

Le soleil mourait à l'ouest dans une fantasmagorie de rose, de pourpre et d'or. Le canyon s'emplissait d'ombre. La chaleur attendait

d'être dispersée par le vent de la nuit. Les cinq chevaux remontaient le versant où ils s'étaient enfuis à la recherche de la « tinaja » toujours pleine d'eau fraîche.

C'était l'heure où les chauves-souris sortaient de la caverne. Des renards des sables chassaient les lézards ou quelques rongeurs sur les roches basses. C'était le carrousel nocturne : les petits animaux tuent de plus petits qu'eux pour être ensuite les victimes de grands rapaces. Cruelle loi de la nature !...

Hugh Kinzie s'essuya le front, Willis changea sa chique et dit :

— Je n'ai pas vu ce petit salopard de Greer depuis qu'il m'a relevé et que je suis venu vous aider pour enterrer Roswell.

— Crois-tu qu'il aurait joué rip ?

— Lui ? Il n'a rien dans le ventre et je te parie que tous les tord-boyaux du monde ne le feraient pas sortir d'ici, il est trop froussard !... Il doit être dans un coin à cuver sa gnôle et il n'en ressortira que quand il aura épuisé sa réserve... Sale petite ordure, il ne m'a même pas offert un coup !...

Matt Hastings les aperçut et les interrogea.

— Vous l'avez trouvé ?

— Non, répondit Hugh.

De son poing l'adjudant frappait la paume de l'autre main :

— Attends qu'on te retrouve, sale avorton, tu recevras mon pied où je pense !...

Ils entreprirent d'autres recherches. Dans une salle qu'il n'avait pas encore visitée Hugh découvrit des tiges séchées de maïs, il en emporta pour faire des torches. Il entendait les autres appeler l'ordonnance. Hugh arriva au passage triangulaire.

— Que faites-vous, Kinzie ? demanda Clymer en se détachant de l'obscurité.

— Je cherche des trèfles à quatre feuilles !

— Un jour je t'aurai, Kinzie, je te ferai avaler toutes tes insolences... Je te ferai...

— En attendant, sortez de mon chemin.

— Où est Greer ?

— Si je le savais on n'aurait pas besoin de le chercher !

— Quand on l'aura retrouvé je me charge de lui... de lui rompre le cou, je lui...

Hugh hocha la tête en continuant son exploration. Tous s'inquiétaient de la disparition du soldat et tous le menaçaient de mort quand on le retrouverait. Hugh souhaitait presque que le petit Myron soit allé mourir tranquillement dans le canyon.

A. Clymer plaça ses mains en porte-voix autour de sa bouche :

— Greer !... Greer !... appela-t-il, viens ici que je t'écorche.
(Dans le réduit au-dessous de Clymer, Greer se souleva en entendant

la voix tonnante du lieutenant. Comme un linceul de glace, la peur l'enveloppa.) Je te tuerai vaurien... psalmodiait Clymer, je te tuerai...

Clymer escalada le mur qui séparait le passage du réduit ; les pierres roulèrent, il se recula. Un étai de cèdre s'effondra entraînant le pan de mur qu'il soutenait. Touché au cœur, Greer n'eut même pas le temps de crier avant d'être enseveli sous les décombres.

Maurice Nettleton écoutait impatiemment Hastings lui faire le récit de la mystérieuse disparition de Greer :

— Il n'a sûrement pas eu le courage de quitter la caverne !

— Si c'était ainsi, Sir, nous l'aurions trouvé ! répliqua l'adjudant Hastings.

— Inscrivez-le sur la liste des disparus, fit le capitaine sur un ton indifférent. À présent, Hastings, parlons sérieusement. Quelqu'un doit tenter de se frayer un passage et aller chercher du renfort. Le volontaire qui réussira cet exploit aura une récompense à la mesure du danger couru, sans compter la reconnaissance que ma femme et moi-même lui accorderons.

— Je comprends, Sir.

— Je n'ai pas à vous décrire la situation désespérée dans laquelle nous nous trouvons, Hastings... Il faut que quelqu'un se sacrifie !

Hastings salua et tourna les talons. Lorsqu'il fut dehors, il se retourna et leva le poing :

— Salope !... Dégueulasse ! grogna-t-il entre ses dents.

Il s'encadra dans l'ouverture de la salle où l'attendaient Kinzie et Chandler Willis. Il retira sa chemise et s'en essuya :

— Qui est de garde ? demanda-t-il.

— Morton, fit Willis.

— Lui ? Mais vous êtes fous !...

— Même s'il est à moitié sonné, ça ne l'empêche ni de voir, ni d'entendre. Parle-nous de Nettleton. Qu'est-ce qu'il voulait ?

— Me faire inscrire Greer sur la liste des disparus...

Willis se curait les ongles avec la pointe de son couteau. Hugh regarda l'adjudant écrire son rapport. Lorsque ce dernier eut terminé il leva les yeux sur l'éclaireur :

— Le capitaine demande un volontaire pour aller chercher du secours, dit-il.

— Nous avons déjà parlé de ce problème insoluble.

— Je n'ai pas besoin de vous dire, Kinzie, que nous sommes dans une situation désespérée... Il faut que quelqu'un se sacrifie !... (Surpris par ce vouvoiement inusité, Hugh leva la tête, l'adjudant lui sourit :) Ce sont les dernières paroles du capitaine.

— Et quels ont été tes derniers mots... à toi ?

— Salope !... Dégueulasse !... mais il ne les a pas entendus.

— Dommage !... (Kinzie se baissa, prit une bouteille dans un panier, brisa la capsule et fit sauter le bouchon :) Buons un coup à son compte, décida-t-il.

En silence la bouteille passa de main en main. Hugh la replaçait dans le panier lorsque Phillips entra :

— Peut-être devrions-nous lui offrir une goulée de cette bonne gnôle pour la réalisation des projets de notre capitaine ? fit Hastings.

— Moi, j'y vois pas d'inconvénient, fit Willis, mais il a autre chose en tête !

— Quoi ? demanda Phillips.

— Katy Corse ! ricana Willis.

— Qu'est-ce que tu insinues ? Explique-toi ! ordonna Hugh.

— Je l'ai vue tortiller du croupion devant lui, elle le provoque. Tiens ! Je te parie qu'elle l'attend pour une petite promenade sentimentale au clair de de...

Comme un fauve en colère Hugh se rua sur lui. Il empoigna Willis par le col de la chemise et lui balança une série de coups de poing. Le soldat roula à terre. Kinzie cognait sa tête sur le sol, il le lâcha quand l'autre ne résista plus. Hugh contempla la masse sanguinolente vautrée à terre. D'une chiquenaude il fit tomber le sang resté sur son poing.

— Nom d'un chien ! s'écria Hastings, t'aurais pas dû faire ça !

Kinzie se disait que l'alcool avait mis son cerveau en ébullition. Avait-il été assez fou pour boire avec l'estomac vide... Saisissant son fusil il escalada l'escalier montant à la tour. Morton fixa sur lui des yeux hagards, comme s'il voyait un fantôme :

— Êtes-vous mort, Mr Kinzie ? demanda-t-il calmement.

— Non, je ne crois pas !

Les premières lueurs pointaient à l'est, Morton sonda le canyon.

— La main du Seigneur était sur moi cette nuit, bafouilla-t-il ; il m'a conduit dans la brume de la vallée pleine d'ossements... et il m'a dit : « Fils de l'homme, peux-tu rendre la vie à ces os ? » et je répondis : « Vous savez bien que non, Seigneur !... Prophétise sur ces squelettes, dit-il en prenant ma main, fais leur entendre la voix de Dieu, insuffle leur ta foi et ils vivront !... »

Hugh se pencha sur le rebord de l'ouverture et vit Katy avec Darrell Phillips. Morton leva un doigt en psalmodiant :

— « Et Anne répondit : non, mon Seigneur, je suis une femme qui souffre en son cœur, ne prends pas ta servante pour une femme perverse, c'est l'excès de ma douleur qui m'a fait... »

— Foutez le camp !... Allez remplir ces bidons avec le récipient qui est prêt à déborder... et gardez-vous de déclamer vos prophéties devant moi.

Hugh prit le pasteur par le bras et l'accompagna jusqu'à l'escalier, puis revint à son poste de garde. Katy et Phillips bavardaient. Hugh agrippa le rebord de la fenêtre sentant toute sa force lui échapper.

Chandler Willis essuya le sang qui lui barbouillait la figure. Il se leva et chercha la bouteille que Hugh avait rangée. Lorsqu'il l'eut découverte, sa première impulsion fut de la briser contre le mur, mais il changea d'idée et la remplaça. Il souffla la chandelle, ramassa sa carabine et sortit sur la terrasse. Tous les autres étaient groupés près du petit mur et regardaient briller des flammes au loin dans le canyon. Le vent apporta les riches effluves d'un rôti aiguisant l'appétit des affamés comme une invitation à aller déguster la viande fraîche.

Après avoir remarqué que Hugh n'était pas dans le groupe, Willis se dirigea vers la tour et monta jusqu'au deuxième étage et écouta : les talons de bottes raclaient le sol de la voûte au-dessus de lui et la goutte tombait régulièrement du rocher dans le bassin creusé dans le roc par la nature. Willis monta au troisième. Les larges épaules de Kinzie s'encadraient dans l'ouverture de la fenêtre, il regardait en bas. Willis s'approcha :

— Entre, Willis, dit Hugh sans détourner la tête ; je suis navré de m'être emballé, j'ai perdu tout contrôle.

Willis posa son arme contre le mur, une sueur froide imprégna sa chemise déjà raide, ce diable d'éclaireur avait-il des yeux dans le dos ou bien avait-il le flair d'un chien ?

— Tu sais, Kinzie, je n'avais pas l'intention d'insulter Katy Corse, c'est une chic fille ! fit Willis en manière d'excuse.

— Oublie que je t'ai frappé.

— Parfois on dit des choses qu'on ne pense pas.

— Ça nous arrive à tous.

— Tu as raison. Ça sent la viande rôtie ?

Ils restaient là, debout, comme deux enfants n'ayant pas en leur possession les quelques centimes pour acheter le sucre d'orge qu'ils convoitaient à la vitrine d'une confiserie. Willis regarda Hugh et lui demanda :

— Tu parles Apache, je crois ?

— Un peu.

— T'as été ami avec eux ?

— J'en ai connu quelques-uns. Pourquoi me demande-tu ça ?

— Pour savoir. (Willis se racla la gorge :) Ils parlent tous le même dialecte ?

— Non, il y a une différence, mais pas au point de ne pas se comprendre entre eux.

— ... heu... heu... en supposant que tu en rencontres un et que

tu veuilles lui faire comprendre que tu voudrais être son ami, comment lui dirais-tu ?

— « Nejeunee. » Ce qui signifie : bons amis ; ou bien : « Schicho. » Ça veut dire : vieux amis. Ou encore : « Schichobe » égale à : mon vieil ami, me voilà !...

— C'est tout ?

— « Sikisn », qui veut dire : « frère », ils sont très sensibles à ce mot. (Hugh se retourna et dévisagea Willis :) Je peux t'apprendre d'autres mots, mais j'ajouterai que tout Apache, même s'il se laisse approcher est un ennemi. Pourquoi me demandes-tu ça ?

— Pour rien, simple curiosité. Gracias, amigo !

Willis s'en alla. Pensif, Hugh frotta sa joue rugueuse : Willis devenait bizarre, comme tous les autres. Morton remplissait les bidons en psalmodiant des incantations :

« L'Éternel parla à Moïse et dit : Prends la verge, et convoque l'assemblée, toi et ton frère Aaron, vous parlerez en leur présence au rocher, et il donnera des eaux ; et tu abreuveras l'assemblée et son bétail. Moïse et Aaron convoquèrent l'assemblée en face du rocher et Moïse leur dit : Écoutez donc, rebelles ! Je frappe deux fois sur le rocher et vous aurez de l'eau en abondance... »

CHAPITRE XV

Chandler Willis attendit longtemps dans l'obscurité. « Oui, c'est risqué, pensait-il, mais il doit bien y avoir un moyen pour sortir de ce traquenard où nous sommes tombés. Notre détachement est en déroute, plus d'organisation... chacun pour soi et tant pis pour ceux qui restent derrière... J'espère qu'ils ne vont pas me coller au train !... Ces Apaches ne sont pas tous des ogres assoiffés de sang, que diable ! Qu'est-ce qu'ils font ? Ils attendent tranquillement que les hommes blancs sortent de leur trou... quand ils crèveront de faim, alors ils viendront détrousser les cadavres... sans perdre un guerrier... ce sera du tout cuit !... Et ils ont toujours les chevaux et les mules... voilà le hic !... »

Willis passa la main sur son visage recouvert d'ecchymoses. Il ne s'attendait pas à la brusque attaque de Kinzie, de toute manière qu'aurait-il fait ? Willis n'avait jamais réellement espéré la collaboration de Kinzie pour désertre. Maintenant, il était sûr d'avoir à se débrouiller seul. Une crampe lui tordit l'estomac. Bientôt on distribuerait la maigre pitance.

« Tant pis, je m'en fous, j'essayerai de m'en sortir. Si les Mimbrenos me voient, j'irai leur parler avec les quelques mots que Kinzie m'a appris. Je leur offrirai de la gnôle que je vais emporter et avec ça... ils viendront me manger dans la main !... »

Willis se colla au mur, écouta : personne. Il pénétra dans la petite pièce où Roswell était mort pour avoir aveuglément obéi aux ordres reçus. Il savait que l'alcool y était entreposé, il préleva deux bouteilles qu'il glissa dans sa chemise, accrocha son bidon d'eau à l'agrafe de son ceinturon et sortit. Katy Corse et D. Phillips bavardaient encore sur la terrasse.

« Drôle d'endroit pour flirter » pensa-t-il. « Bien heureux que Kinzie ne puisse pas savoir ce que je pense, sinon je me ferais étriller de nouveau. Bon... personne ?... C'est le moment de se tirer !... »

Willis marcha lentement jusqu'à l'est de la terrasse. Hugh Kinzie parlait avec Morton dans la tour, il fallait éviter leur regard et passer par la brèche qu'avaient agrandie les chevaux en s'enfuyant. Il se tapit et écouta. Le silence le plus complet : c'était le moment d'agir. Willis décrocha son fusil, l'arma et le posa au creux du coude, canon en

avant. Il évita les endroits éclairés par la lune et atteignit sans encombre une jungle où s'entremêlaient les mesquites. Se retournant, il fit un pied-de-nez en pensant à ceux qu'il laissait, là-haut, dans la caverne.

La brise tiède fit voler les cheveux de Katy Corse, la chaleur, plus que la faim, l'incommodait, mais c'est Darrell Phillips qui l'inquiétait par-dessus tout.

La tête baissée, il détachait distraitemment des morceaux de mortier qu'il jetait par terre et les écrasait d'un coup de talon rageur. Sur son visage aux traits réguliers se lisait une profonde tristesse, presque du désespoir. Être tombé dans le piège de ces primitifs avides de sang attendant dans l'ombre le moment propice pour les torturer et les tuer ensuite... cette pensée le rendait malade.

Katy et Darrell étaient là depuis près d'une heure. Elle lui posa une main sur l'épaule :

— Vous avez très peur, n'est-ce pas Darrell ?

— ... Heu... j'avoue que oui, pas vous ?

— Si, cependant la peur semble vous miner, plus que moi.

— Vous devinez ce que je pense, Katy, jamais personne ne m'a compris comme vous !

Elle hocha la tête et regarda le canyon. Cela avait toujours été ainsi. Quand elle était au Fort, les officiers lui répétaient souvent ces mêmes sornettes... et puis ils partaient en mission, certains revenaient, d'autres y trouvaient la mort, elle les oubliait. Tous lui disaient qu'elle seule les comprenait et si elle réchappait de cette terrible aventure, on lui débiterait encore les mêmes fadaises. Phillips tourna le dos au canyon et lui fit face :

— Peut-être est-ce mon imagination qui peuple la vallée ?

— Oui. Cela me fait penser à « Nuit de Walpurgis ! »

— Les Baltanes allumaient des feux sur la colline...

— Votre cerveau fabrique trop d'images et vous broyez du noir !

— Comment détourner le flot de pensées qui l'envahissent ?

— Vous n'auriez jamais dû embrasser la carrière de soldat.

— Pourtant, Katy, c'était la seule possible...

— Pourquoi ? Est-ce pour prouver aux autres que vous n'avez pas peur ?

Cela lui fit l'effet d'un coup de baïonnette planté dans sa chair ; il lui prit le bras, la fixa de ses yeux profonds :

— Non, Katy, non !... Mais voyez-vous, bien que j'exècre la guerre, c'est différent lorsqu'on se trouve en face d'hommes blancs et civilisés. C'est vrai, ces tigres humains m'épouvantent. J'ai entendu raconter des histoires sur leurs captifs et j'en frémis. Oui, je n'ai pas honte de vous l'avouer, cela m'empêche de voir avec objectivité. Mais

je vous prie de me croire, Katy, je ne suis pas un poltron.

— Je vous crois, répondit-elle simplement.

— J'ai conduit mes hommes à l'assaut, je sais diriger un feu d'artillerie ou de mousqueterie. Je n'ai pas peur dans un corps-à-corps à l'arme ou dans un combat au pistolet... Mais ici, je suis démoralisé par cette attente, ce silence... La mort de Pearce, de Stevens, Roswell et la disparition de Greer m'ont profondément touché. La mort rôde sur le plateau, dans le canyon, partout... et posera son doigt osseux sur l'épaule du suivant, qui sera-t-il ? Vous ?... Moi ?...

— Ressaisissez-vous, Darrell, dit-elle en lui caressant la joue.

— Katy, poursuivit-il en l'attirant contre lui, ce n'est pas la pensée de la mort qui m'épouvante, mais la façon...

De grosses larmes mouillèrent ses yeux, son corps tremblait. Elle le prit par la main et l'emmena dans une petite salle. S'asseyant à même le sol, elle l'invita à prendre place près d'elle, il posa la tête sur les genoux de Katy. Par intervalles réguliers des sanglots le faisaient hoqueter.

Hugh Kinzie les avait vus entrer dans la caverne. Du vitriol versé sur une plaie ne l'aurait pas fait souffrir davantage. Un instant la pensée de tuer Darrell Phillips lui effleura l'esprit et puis il parvint à se contenir.

Il alla près de la porte. Tout semblait tranquille... trop tranquille. Bien qu'il n'entendit rien il sentait que quelque chose pouvait se passer !...

Chandler Willis poursuivit son chemin, restant dans l'ombre projetée par un rocher surplombant l'entrée du canyon. Pas un signe de vie ne venait troubler le silence de la nuit, si ce n'était le cri ou l'envol d'un oiseau nocturne. Les mains moites, le souffle court, les yeux aux aguets, un pressentiment lui conseilla de rebrousser chemin, mais non, il avait décidé de désertier, il fallait aller jusqu'au bout. D'ailleurs, il ne désertait pas, il tentait seulement de sauver sa vie...

Marion Nettleton s'étira, émit un soupir. Son mari, étendu près d'elle, se souleva sur un coude et la regarda dormir. Elle avait déperici ces derniers jours. Sous ses grands yeux se formaient des cernes mauves qui s'agrandissaient au fur et à mesure que les privations augmentaient. Maurice Nettleton porta la main à la crosse de son colt : une balle et se serait fini... Il espérait que Dieu lui laisserait le temps de la tuer avant que les Apaches n'aient la possibilité de la lui enlever et la dernière balle serait pour lui avant qu'il ait pu penser à l'horrible chose qu'il aurait faite.

Accroupi dans le passage triangulaire, Abel Clymer mangeait. Il avait caché trois grosses boîtes de bœuf fumé, il venait d'en ouvrir une. Il fallait conserver ses forces pour le jour où il pourrait emmener Marion chez son père. Il jeta un coup d'œil sur les débris empilés à sa gauche... là-dessous il y avait autre chose...

Lorsque Isaiah Morton eut rempli les bidons il les transporta dans une salle où on les gardait au frais. Sa tête tournait, il avait faim, grand faim... mais il voulait chasser les pensées ayant trait à son corps, afin de garder l'esprit libre et se consacrer à son Dieu. Il s'agenouilla dans l'obscurité et se concentra dans sa prière.

Matt Hastings vérifia ses armes, un fusil et deux colts, et les posa sur sa couverture. Il enleva le coutelas de sa gaine et commença à l'aiguiser en insistant sur la pointe. Le rap-et-rap de l'acier contre la pierre n'empêchait pas ses pensées de vagabonder. Ces damnés Mimbrenos n'auraient pas Matt Hastings sans avoir, au préalable, subi de sérieux dommages. Il agirait en connaissance de cause et celui qui porterait son cordon de poêle le porterait aussi pour ses frères...

Chandler Willis avançait prudemment en retenant sa respiration, espérant que le canyon ne finissait pas en cul-de-sac.

L'Apache caché dans les broussailles se matérialisa comme tiré par les ficelles d'un montreur de marionnettes. Il était à deux pas de Willis, ne fit pas un mouvement, regarda l'homme blanc de ses yeux limpides. Figé, Willis s'arrêta. Posant à terre son fusil, il leva les mains, paumes ouvertes :

— « Nejeunee ! » dit-il. (Le guerrier semblait sculpté dans le rocher derrière lui. Même ses paupières ne bougeaient pas. C. Willis avala difficilement sa salive avant de dire :) Schicho !... (Le vent souffla dans les fourrés apportant l'odeur des genévriers. L'Apache ressemblait à une statue :) Schichobe !... ajouta Willis.

Le mousquet claqua derrière le déserteur. Le crâne éclaté, Willis s'effondra. Le sang et la matière cervicale souillèrent le sable chaud. Chandler Willis mourut sans avoir vu son agresseur.

Le coup de feu retentit dans la vallée. L'Apache baissa son arme fumante, décocha un brutal coup de pied au corps sans vie dont les mains se détendirent.

— « Nejeunee ! Schicho ! Schichobe ! » psalmodia le tueur.

Les deux Mimbrenos éclatèrent de rire.

Le tireur rajusta la peau de daim qui lui ceignait les hanches et cracha sur le cadavre :

— « Yah-tats-an ! » lança-t-il d'un air joyeux.

Lorsqu'il entendit la détonation, Hugh Kinzie se précipita sur la terrasse essayant de la localiser. Matt Hastings et le capitaine Nettleton le suivaient de près.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda l'adjudant.

— Qui sait ?

Hugh se retourna et compta les personnes alignées sur la terrasse : Marion était appuyée contre le mur à l'entrée de la caverne, Morton se tenait près d'elle. Darrell Phillips tenait Katy Corse par la taille. Abel Clymer sortait du souterrain et s'arrêta à côté de Kinzie : l'haleine de l'officier sentait la nourriture.

— Où est Willis ? demanda soudain Hastings.

— Tu peux l'inscrire sur ton carnet, Matt, dit-il en étendant le bras vers le canyon.

— Tu es sûr ?

— Oui. Il voulait apprendre quelques mots d'indien, des paroles amicales...

— Et il a reçu une dure récompense ! fit Hastings en humectant ses lèvres sèches. Alors, je le marque disparu comme les autres.

L'adjudant se dirigea vers la caverne. Le dos arrondi, Nettleton rejoignit sa femme, la prit par le bras et, sans un mot, la conduisit dans la salle qui leur tenait lieu de chambre. D. Phillips marcha vers l'autre bout de la terrasse, Katy Corse le regarda partir puis elle s'approcha de Hugh :

— Est-ce bien Willis qui a été tué ? lui demanda-t-elle.

— À n'en pas douter, répondit-il froidement.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Hugh ? poursuivit-elle en plaçant une main sur le bras de son interlocuteur.

— Laissez-le tomber, fit-il en désignant Phillips du menton.

— Qu'insinuez-vous, Hugh ?

Un sourire moqueur se dessina sur les lèvres de l'éclaireur :

— Vous n'avez pas eu le temps de faire grand-chose avec lui, dans la petite salle, dit-il la voix empreinte de sarcasme.

La main de Katy s'abattit sur la joue du jeune homme dans une gifflée retentissante. En courant elle disparut dans la caverne.

Dans le canyon un coyote hurla à la mort, d'autres au loin lui répondirent.

CHAPITRE XVI

La lune décroissait. La caverne semblait aussi déserte qu'avant l'arrivée du détachement. Hugh se trouvait à présent dans le passage triangulaire et cheminait lentement. Soudain son pied glissa sur un morceau de métal. Intrigué, il s'accroupit et le ramassa : c'était un couvercle graisseux provenant d'une boîte de conserve. Il se souvint que Clymer s'était approché de lui sur la terrasse et que son haleine sentait le bœuf fumé. Le lieutenant avait sans doute caché de la nourriture, lui seul en était capable. Hugh porta les yeux sur un entassement de débris provenant de la voûte qui, visiblement, avait été explorée depuis leur arrivée dans ses lieux. Il grimpa sur le tas et se mit en devoir de déplacer quelques rocaillies. Il entendit marcher. Au moment même où il se retourna un coup de poing dans la mâchoire lui fit perdre l'équilibre, il vacilla et alla se cogner, tête première, contre le rocher. Lorsqu'il tenta de se relever le pied de Clymer l'atteignit à l'aine. Sous la douleur il poussa un grognement. Son agresseur chargea : avec la régularité du marteau-pilon, les coups allaient alternativement de la figure au ventre, jusqu'à ce qu'il l'eût acculé contre le mur.

— Salaud !... bâtard !... vaurien !... scandait-il.

Hugh parait les coups de son avant-bras replié sur le visage. Bientôt le gros Clymer s'essouffla et perdit de la vitesse. Pendant que son adversaire était baissé, Hugh le cueillit d'une droite au menton. Surpris, Clymer chancela, ne put se rétablir et roula au sol. Kinzie sauta sur ses pieds et lui enfonça le talon dans le ventre. Il se recula, récupéra, mais l'autre se relevait et, de nouveau, se rua sur lui. Kinzie l'atteignit d'un sévère uppercut au menton. Les lèvres de Clymer saignaient. Un direct au cœur le plia en deux, ses bras battirent l'air cherchant un appui, puis il s'affaissa dans un rugissement de douleur.

— Tu es bien avancé, espèce de fou !... grinça Hugh.

Lorsque Clymer passa la main sur sa bouche d'où s'écoulait un mince filet de sang il avait un aspect hideux. Il secoua la tête, se remit debout et d'un geste vif porta la main à son colt. Hugh lui saisit le poignet qu'il maintint dans une torsion. Empoignant son arme il enfonça le canon dans l'abdomen de son ennemi. Dans les yeux du gros officier on lisait l'épouvante.

— Saloperie !... disait Hugh, j'aimerais te couper en...
L'arrivée de Hastings et de Nettleton interrompit ses menaces :

— Qu'y a-t-il, Mr Clymer ? demanda Nettleton.

— Cet homme m'a attaqué... il est fou... fou à lier !...

— Qu'avez-vous à répondre pour votre défense, Mr Kinzie ?

— Je passais dans le souterrain, Mr Clymer m'a sauté dessus.

— Est-ce vrai, Mr Clymer ?

— Non.

— Il sait bien ce que je cherchais, répliqua Hugh.

— Alors, Mr Clymer ?

Le lieutenant passa la langue sur ses lèvres blessées, évita de lever les yeux sur son supérieur.

— Eh bien, oui, j'avais caché une boîte de conserve, avoua-t-il.

— Est-ce possible ? Vous, un officier ? Vous avez désobéi à mes ordres...

— Je suis un homme de forte corpulence, fit Clymer en bombant le torse, le plus costaud de tous ! J'ai donc besoin de plus de nourriture que les autres... et je dois conserver ma forme pour notre départ... sachant que c'est sur moi que repose la charge d'emmener Mrs Nettleton en sûreté, j'ai pensé...

— Seigneur ! Qu'il est lâche ! s'exclama Hastings.

— Vous êtes aux arrêts, Mr Clymer ! dit le capitaine.

Clymer le dévisagea, puis éclata de rire :

— Vraiment, c'est trop drôle ! Aux arrêts ! Où donc m'enfermerez-vous, Sir ? Nous sommes tous prisonniers de ce maudit souterrain... capitaine prétentieux ou simple soldat... tous au même titre... des douzaines de garde-chiourmes épient nos moindres gestes. Soyez maudit capitaine Nettleton !... C'est vous qui nous avez mis dans ce guêpier... Alors, laissez maintenant la place à un homme capable de nous en sortir ! jeta-t-il sur un ton de défi en tournant les talons.

Perplexe, Hugh passa la main sur son menton rugueux. Un doute traversa son esprit : Clymer n'était pas homme à en tuer un autre pour une boîte de conserve. Non, il cachait autre chose !...

Nettleton donnait l'impression d'avoir reçu un coup au plexus.

— Oublions cette histoire, voulez-vous ? dit-il en regardant Hugh et Hastings. (Après une courte hésitation Nettleton poursuivit :) Avez-vous découvert d'autres boîtes ? Oh, pas pour moi, mais pour ma femme qui s'affaiblit...

— Pas plus pour elle que pour Miss Corse, rétorqua Hugh.

— Oui, évidemment. Dites-moi franchement, Kinzie, n'y a-t-il pas un moyen de sortir de cette caverne ? Je vous en prie, tentez de porter un message.

— En admettant que je vienne à bout des difficultés, Sir, cela

demandera des jours pour atteindre Rio Grande et je doute fort de ramener du secours... Alors que ferez-vous ?

Le capitaine sortit en courbant les épaules. Hastings fixa Hugh :

— Maintenant que nous sommes seuls, dis-moi la vérité, Kinzie.

— Du diable si je sais quelque chose de tangible ! Oui, je savais que Clymer avait mangé, je l'ai senti quand il m'a soufflé sous le nez alors que nous étions sur la terrasse. Je cherchais sa cachette quand il m'est tombé dessus, et si moi je l'ai esquiné... il ne m'a pas fait de cadeau !

— Si seulement tu l'avais buté !

— Oui, mais c'est moi qui ai failli y passer !

Hastings marcha dans le passage et s'assura qu'ils étaient seuls.

— Un conseil, Kinzie, attention à ton dos... Clymer est un salaud.

— Dis-moi, Matt, tu ne vois pas ce qu'on pourrait combiner ?

— Je n'ai aucune idée et pourtant je ne voudrais pas qu'on se fasse prendre comme des rats !

— Alors ? fit Hugh en regardant le vétéran. Pas de bêtise, Matt, j'ai besoin de toi pour sortir de ce trou. Je n'ai plus confiance qu'en toi, mon vieux.

Hastings sortit sans répondre. Il avait beaucoup changé lui aussi. Kinzie se dirigea lentement vers la tour. Lorsqu'il fut au deuxième étage il s'arrêta devant la lézarde soigneusement rebouchée au mortier. Il leva la tête. Une épaisse croûte de terre devait séparer la voûte du plateau. Il passa la main sur le roc, que pouvait-il y avoir derrière ?

Empruntant la pierre plate qu'ils avaient disposée pour atteindre facilement l'eau qui suintait, il s'appuya contre le rocher. La fraîcheur calma sa douleur, sa tête le faisait horriblement souffrir, impossible de réfléchir. Il aurait fumé une cigarette, mais il n'en avait plus. Hugh suivit des yeux la ligne blanchâtre en remontant vers la voûte. L'eau semblait sortir des pores du roc, il pressa avec la main essayant de comprendre d'où elle venait.

Il dut s'arc-bouter pour ne pas défaillir. La lutte avait épuisé ses forces et le manque de nourriture se faisait durement sentir. Il but, se baigna le front et repartit. Dans l'étroit passage il se heurta à Marion Nettleton qui lui jeta les bras autour du cou :

— Hugh !... Vous êtes blessé ! Oh, mon Dieu ! Je suis accourue dès que Maurice m'a raconté ce qu'il était arrivé... (Il scruta le joli visage. L'odeur d'un riche parfum monta jusqu'à ses narines. Elle poursuivit :) Hugh, murmura-t-elle, n'y a-t-il donc pas une issue pour nous ?

— Pour l'instant je n'en vois qu'une... c'est que le capitaine nous tombe sur le dos !...

— Nous ne risquons rien, il s'est étendu, il a le cafard de ne pouvoir me sauver de la mort certaine qui nous attend...

— Et vous êtes persuadée que « moi » je suis capable de vous sauver ?

Elle se pressa contre le grand corps de l'éclaireur, se dressa sur la pointe des pieds, s'offrit. L'odeur du parfum mêlée à celle de la sueur fit grimacer Kinzie. Marion Nettleton ne voulait pas sentir mauvais comme ceux qui ne pouvaient pas se laver. Pourtant ce qui se cachait au tréfonds de ses sentiments puait la charogne. Détachant les bras de la jeune femme, il la repoussa :

— Quand le moment sera venu, Marion, nous saurons qui sera sauvé... Ce sera comme le jour de la Résurrection des morts devant le Tribunal de Dieu.

Malgré l'offense, elle se serra plus fort contre lui.

— Ne me repoussez pas ! dit-elle doucement.

Hugh Kinzie fut tenté. Dans les tribulations de la guerre, il n'avait pas souvent l'occasion d'avoir des femmes et si cela lui arrivait, elles n'étaient pas de la classe de Marion Nettleton.

— Vous feriez mieux de retourner auprès de votre mari.

Un instant elle hésita. Son esprit plein de lui se refusait à subir un échec, mais elle sortit. En haussant les épaules il la suivit. Katy Corse sortit de l'ombre et lui barra le passage.

— Je vous retourne le compliment, Hugh, vous n'avez pas eu le temps de faire grand-chose avec elle !

Il sourit, puis éclata de rire. Il la prit dans ses bras et l'embrassa sur la bouche :

— Darrell Phillips embrasse-t-il aussi bien que moi ? Dites-moi la vérité !...

— Allez au diable ! dit-elle en s'enfuyant.

Phillips s'approcha alors de Kinzie :

— Laissez Katy en paix, voulez-vous ? lui dit-il doucement, je ne vous frapperai pas comme l'a fait Clymer, mais je peux vous demander réparation, comme à un gentleman.

— Mais, par Dieu ! Elle est à vous, Phillips, prenez-la ! Ma parole, qu'est-ce qu'ils ont tous ce soir !

Abel Clymer sortit de la caverne et s'approcha de Phillips ; ensemble ils regardèrent Kinzie s'éloigner :

— Un jour je l'aurai, ce salaud, fit Clymer, d'une balle dans le dos...

— S'il ne vous a pas cassé la figure avant, Clymer, mais lui ne vous visera pas dans le dos comme un lâche !

— Impertinent ! Attention que je ne démolisse pas aussi ta jolie binette !

— Vous aurez une balle dans le ventre avant, Clymer, s'écria

Phillips en sortant vivement son colt.

Clymer jeta un coup d'œil sur le trou noir de l'arme braquée sur lui. Phillips n'avait pas l'air de plaisanter.

— Faites pas l'imbécile, Phillips, je disais ça pour rire, fit-il en montrant le canyon. Nous allons avoir le ramdam avant longtemps. Alors tous ces petits problèmes ne compteront plus. Par le Diable, Phillips ! J'aimerais voir votre comportement quand les femmes Apaches vous marqueront la face au couteau rougi et s'amuseront à découper votre peau pour s'en faire des rubans !

Phillips pâlit. Il se mordit la lèvre et s'éloigna. Un flux aigre lui monta à la gorge, le submergea. Derrière lui Abel Clymer riait... riait...

CHAPITRE XVII

Étant de garde, D. Phillips avait passé une partie de la nuit dans la tour. L'aube pointait à l'horizon. Un vent froid balaya le canyon, il frissonna et jeta sa couverture sur les épaules. La faim le torturait. Il était content de voir arriver le jour. Dans l'obscurité il voyait des fantômes effrayant se détacher de chaque fourré, de chaque rocher, monter à l'assaut du versant.

Il remonta frileusement la couverture sur ses épaules et pensa à Katy Corse : c'est elle qui la lui apporta lorsqu'elle le vit prendre son tour de garde. Elle avait bon cœur et elle seule le comprenait. Il possédait une imagination trop féconde, ce qui avait toujours été la source de beaucoup de troubles dans son esprit. L'expectative du danger l'effrayait plus que lorsqu'il était en face de lui et Katy avait percé son secret. Elle savait pourquoi il avait choisi cette carrière, elle n'ignorait plus qu'il voulait démontrer son courage à la face du monde. Et pourtant il n'était pas plus lâche qu'un autre. L'uniforme lui donnait de l'assurance. Les incursions des Apaches, à Fort Ayres, s'étaient inscrites en lettres de feu dans son esprit, son âme était cuirassée.

Le jour était levé maintenant. Il regarda intensément le versant. Que voyait-il ? Quel était cet amas étrange près de ce fourré ?... Les yeux lui sortaient des orbites, un hurlement inhumain s'échappa de sa gorge lui donnant l'impression que quelqu'un d'autre l'avait poussé...

Le fusil à la main, Kinzie se précipita, leva les yeux sur le visage décomposé du jeune officier qui lui fit signe de regarder en face, puis il se retourna ; un haut-le-cœur le fit hoqueter.

Hugh se pencha sur le petit mur : le spectacle était horrible. Nu comme un ver, un homme blanc étendu sur le dos gisait, son crâne avait une forme bizarre... C'était – ou plus exactement cela avait été – Chandler Willis.

D. Phillips descendit de la tour, Hugh l'empoigna par un bras :
— Empêchez les femmes de sortir, lui dit-il rudement.

Il amena Phillips devant l'entrée de la caverne, ce dernier avait la démarche d'un somnambule vivant un cauchemar. Matt Hastings sortit à son tour et vint près de Kinzie qui lui montra l'endroit où Willis gisait.

— On s'en doutait, fit-il sur un ton fataliste.

— Nous avons la consolation de savoir qu'il n'a pas été torturé répondit Hugh.

— Je voudrais que tu me fasses une promesse, Hugh, et, pour l'amour de Dieu, jure-moi que tu la tiendras. Si ces damnés sauvages ne me tuent pas du premier coup je te prie de m'achever. T'en souviendras-tu ?

— C'est juré.

— Et je ferai la même chose pour toi ?

— Gracias, hombre ! s'exclama sèchement Hugh, tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir !

— À ton aise... Bon, je vais y descendre, je vais aller chercher une corde qui servait à piquer les chevaux, je passerai un nœud coulant autour du corps, je le remonterai et nous le tirerons. On l'entertera à côté du caporal Roswell.

Nettleton vint se joindre à eux et regarda le cadavre :

— Quand l'ont-ils apporté là ? demanda-t-il.

— Comment le saurais-je ? répondit Hugh. Le pire c'est que les Apaches ont traîné le corps à travers le canyon et l'ont déposé à cinquante mètres de l'homme de garde sans qu'il les ait vus.

Nettleton porta la main à sa bouche, visiblement il avait envie de vomir. Il parvint à se ressaisir pour dire :

— Si j'avais ordonné de forcer le passage nous serions sur la route de Rio Grande...

— Impossible ! répliqua Hugh.

— ... et nous serions maintenant à Santa Fe, poursuivit Nettleton.

— Trop tard pour y penser, rétorqua Hugh.

Hastings revenait en portant un rouleau de corde. Il sauta par-dessus le petit mur et se laissa glisser sur le versant. Posant un genou en terre, le canon du fusil en direction du canyon, Hugh le couvrait. Ils remontèrent le corps mutilé de Willis.

Le soleil était déjà haut lorsqu'ils déposèrent la dernière pierre sur la tombe. Abel Clymer les regardait finir cette triste corvée :

— Le caporal Roswell s'ennuiera moins, ricana-t-il, au moins il ne sera pas seul.

Hugh haussa les épaules. Hastings le fusilla du regard :

— Il n'aura surtout pas le souci de se demander comment nous ferons pour sortir d'ici, dit Hastings. Les Apaches ne tarderont plus à attaquer, j'en ai le pressentiment. Qu'est-ce que t'en penses Kinzie ?

Ce dernier s'essuya le front du revers de la main. Hastings dut s'appuyer, sa tête tournait. De larges cercles agrandissaient ses yeux et son uniforme partait en lambeaux.

— Si ce n'étaient les femmes, dit-il, nous tenterions de faire la trouée. Nous avons tous nos baïonnettes, sauf Morton... Tu vois

comment je suis... je préférerais me faire trouer la peau en essayant de la sauver, plutôt que de crever dans cette caverne !

— Nous ne pouvons pas abandonner les femmes, Matt !

— Naturellement ! Bon Dieu de bon Dieu, que pouvons-nous faire ?

— Attendre !... Le moment n'est pas encore venu, Matt. Regarde ceux qui y sont déjà restés. D'ailleurs qui tenterait une trouée ? Roswell l'aurait fait, il a toujours obéi aux ordres. Ça l'a mené où ? Dans la tombe et juste à côté de lui on enterre qui ? Celui qui meurt pour avoir désobéi !...

— Nous pourrions tirer à la courte paille ?

— J'ai dit : Non. Inutile d'insister.

— Écoute, laisse-moi finir. Six hommes ouvrent une brèche pendant que les autres passent... Je suis beau joueur. Je prendrai le risque de faire partie des premiers. Tu sais, plutôt que de pourrir dans ce sale trou !... Plus nous attendrons et plus nos chances de réussite s'amenuiseront. Pense que nous perdons nos forces par manque de nourriture et que bientôt il nous sera impossible de couvrir un mile à pied...

— Ce gros porc le pourra, lui ! coupa Hugh en montrant Clymer.

— J'ai pensé à le buter à la première occasion, fit Hastings.

— « Et vous y perdriez votre part de paradis, mon frère ! » Voilà ce que te répondrait Isaiah Morton s'il se trouvait près de nous. Laisse courir, Matt, la punition viendra de plus haut. Maintenant, allons voir les autres.

Le soleil inondait le canyon lorsqu'il se rassemblèrent devant la tour. En dépit de la chaleur la main de Nettleton tremblait en boutonnant le col de sa chemise. Clymer s'accroupit et s'appuya contre le mur, sa figure exprimait le mécontentement. Phillips était pâle sous sa peau hâlée ; parfois il s'humectait les lèvres quand, malgré lui, il regardait le canyon vide. Debout l'adjudant reposait les mains sur le canon de son fusil. Isaiah Morton avait croisé les siennes et levait vers le ciel des yeux implorants.

— Ma femme est malade... par manque de nourriture, nous devons tenter quelque chose, dit Nettleton en évitant de les regarder.

— Nous n'avons plus de chevaux, répliqua Clymer. Si vous m'aviez écouté quand j'ai proposé d'envoyer un homme chercher du secours...

— Trop tard pour retourner en arrière, Mr Clymer.

— Je veux bien essayer d'aller chercher du renfort, dit Phillips.

— Ouais... ricana Clymer, et vous emmènerez le capitaine qui vous servira d'aide... Ne comptez pas sur moi, fiston !...

— Notre effectif est trop faible pour attaquer, fit tristement le

capitaine.

Ils se regardaient en silence, personne n'avait une idée valable. À cet instant ils réalisèrent qu'à moins d'un miracle, la mort les prendrait. Isaiah Morton ouvrit les yeux pour dire :

— Peut-être pourrions-nous raisonner nos frères rouges ? Ils doivent bien avoir un peu de pitié, ne sont-ils pas des enfants de Dieu, tout comme nous ?

— Personne ne vous empêche d'y aller, fit Clymer.

— Il ne parle pas leur langue, rétorqua Hastings.

— Mais Kinzie se fait comprendre de ces sauvages, reprit Clymer.

Tous les yeux se braquèrent sur Hugh. Il hocha la tête :

— Je ne connais pas cette tribu qui est sur le pied de guerre en attendant notre sang, dit-il simplement.

— Avant que la lune ne soit levée, nous pourrions escalader ce côté du plateau, remonter les femmes à l'aide de cordes, exposa Phillips en avançant d'un pas et en montrant le rocher.

— Peut-être... répondit le capitaine en tirillant ses favoris, mais après...

— Pas mal, répliqua Hastings, et si les Apaches sont là-haut ?

— Oui, dit Nettleton, mais nous devons essayer. Oui, nous devons sortir de cette caverne.

— C'est notre dernière chance, fit Hugh en hochant la tête.

— Allons-y, répondit Clymer.

— Comptez sur moi, ajouta l'adjudant Hastings.

Isaiah Morton se redressa : des voix lui parlaient, il les entendait distinctement. Oui, il irait voir ces enfants de Dieu, ses frères et leur enseignerait la Parole de l'Éternel.

CHAPITRE XVIII

Rapides, ils marchaient en silence dans la demi-obscurité. Il n'existait plus de dissension entre eux. Les pointes en fer des piquets servant à attacher les chevaux avaient été arrachées pour en faire des pitons. Clymer s'en était chargé. Phillips portait les cordes, Hastings avait vérifié sa carabine qu'il portait sur le bras et s'assurait que ses deux colts glissaient bien dans leurs holsters. Le capitaine gardait les femmes sous sa « protection » et Morton s'était retiré dans les ruines pour communiquer tranquillement avec son Dieu.

Hugh ôta ses bottes. Il savait qu'il blesserait ses pieds, mais pouvait-il escalader le rocher avec de lourdes chaussures ? Il leva la tête. Autant s'attaquer à cette falaise qu'à une autre. Phillips et Clymer le suivaient. Hastings était resté en arrière et s'était allongé près d'un fourré d'où il pouvait couvrir l'approche de la caverne et les hommes.

Avec l'une des pointes de fer, Hugh frappait de petits coups, sondant le rocher. À première vue il paraissait solide, pourtant par endroit il s'effritait et les pluies avaient hâté la désagrégation de la pierre. Kinzie escalada le versant le moins abrupt et Phillips lui lança la corde qu'il attacha à sa taille et commença l'ascension.

Hugh enfonçait les pitons improvisés dans les interstices, mais il tremblait à l'idée que l'un d'eux ne supporte son poids, il était difficile de les assujettir.

Kinzie poussa un juron qu'il ne put réprimer lorsqu'en assurant une prise il se piqua à une plante touffue aux épines acérées poussée sur une saillie. Sa main le brûlait. Il assura sa position et planta un autre piton, s'y suspendit pour en contrôler la résistance. Celui qui supportait son pied semblait lâcher.

Un vent léger se levait, apportant l'odeur d'un corps en décomposition, le cadavre de Pearce, sans doute ?

Hugh atteignit une étroite corniche où il se reposa quelques instants avant de continuer. Quand il eut repris son souffle il chercha une autre faille et avança la main pour s'y cramponner, mais un faible tintement lui conseilla de la retirer. Il sentit l'odeur répugnante du crocodile. Vivement il baissa la tête, essayant de repérer le serpent qui, dans un rapide mouvement agita ses sonnettes.

La sueur coulait dans les yeux de Kinzie, l'aveuglant.

D'en bas on tira quelques petits coups sur la corde. Hugh faillit perdre l'équilibre, il oscilla et se cramponna à la saillie. Ses doigts se refermèrent sur quelque chose de froid, écaillé. Il tenait la bête juste au-dessous des sonnettes. Dans une brusque secousse il lui balançait la tête contre le roc lui rompant les vertèbres. Le serpent s'enroula autour de son bras, puis, par saccades, il détendit ses anneaux. Hugh le tenait à bout de bras lorsqu'il entendit un juron assourdi. Des cailloux roulaient.

Il sentait son pied glisser sur le piton. Il voulait jeter le serpent, mais il craignait que ces hommes aux nerfs tendus ne poussent des cris de terreur et il redescendit sur la corniche et le glissa sous sa chemise. Il se demandait ce qui lui arriverait encore avant de sortir de cette terrible impasse, à moins que la mort ne le cueille avant...

Il se trouvait bien à soixante pieds du sol et calcula mentalement que la voûte du plus haut plateau devait atteindre environ quatre-vingt pieds. Non, ce travail était au-dessus de leurs forces, ils ne pourraient jamais mettre cette idée à exécution. Il essuya le sang qui suintait de sa main blessée sur la toile rêche de son pantalon.

Un étrange sentiment de faiblesse l'envahit suivi de vertiges, et se sentit attiré par le vide. Il s'agrippa au roc, incapable de faire le moindre mouvement.

De nouveau Phillips tira sur la corde... Que se passait-il donc ? Le fer d'un piton lui coupait la main et la sueur cuisait ses paumes blessées. Le jeune lieutenant jeta un caillou qui rebondit sur la corniche... comme un signal...

Hugh ne bougea pas, il écoutait...

Isaiah Morton se promenait dans l'obscurité de la terrasse, il étendit une main osseuse vers le canyon :

— « Bannis l'inquiétude, car tu n'as rien à craindre, et la frayeur car elle n'approchera pas de toi... Quiconque se liguera contre toi tombera sous ton pouvoir... Et toute langue qui s'élèvera en justice contre toi, tu la condamneras. Tel est l'héritage des serviteurs de l'Éternel. Tel est le salut qui leur viendra de moi, dit l'Éternel... »

Assise, les jambes remontées, les mains en coupe servant de support à son joli menton, ses yeux vagues fixes plus loin que les parois de la caverne, Katy Corse semblait ignorer la présence de Marion Nettleton. Parfois un sanglot sortait de la gorge de cette dernière, puis elle se mit à crier son désespoir :

— Vous n'avez pas bientôt fini ? dit Katy excédée.

— J'ai peur !... Oh, j'ai terriblement peur !...

— Nous sommes tous dans le même cas.

— Mais moi... cela m'affecte plus que vous, Katy !

— Peut-être parce que mon esprit est près de ces hommes qui risquent leur vie pour nous.

— C'est leur devoir !

— Le croyez-vous vraiment ? Si vous essayiez de penser aux autres plutôt qu'à votre précieuse personne !

— Je vous prie de modérer vos expressions, vous parlez à une Lady, Katy Corse !... (Cette dernière la dévisagea, puis rejetant la tête en arrière, elle éclata de rire. Marion se leva et ramassa une pierre ; ce serait facile de clore la bouche de cette idiote qui ne respectait même pas la fille de Boss Bennett. D'une voix empreinte de haine, elle poursuivit :) Si ce n'était pas vous, je serais déjà sortie d'ici !... Oui ! Hugh Kinzie m'aurait sauvée !...

— Au péril de sa vie ! Et cela ne vous touche pas !... Pour ma part, je préfère mourir seule dans cette caverne et le savoir vivant !

— Pourquoi n'avez-vous pas demandé à Darrell Phillips de vous emmener hors du danger ? Parce que c'est vous qui vous êtes jetée à sa tête !... Je rirais bien si ces moments n'étaient pas si tragiques !... Vous, une petite grue, une fille à soldats, oser lever les yeux sur un gentleman comme Mr Phillips !...

Se levant d'un bond, Katy serra les poings. Quelques instants elle eut envie de bondir sur Marion, de la traîner par les cheveux, de l'obliger à s'excuser, mais elle parvint à se contenir :

— Je me suis souvent demandée quel genre d'éducation était le vôtre, maintenant je suis fixée, une mince couche de vernis l'enveloppe, et gare lorsqu'il craque, votre vraie nature se montre et je me permets de vous dire qu'elle n'est pas belle !...

— Je vous en prie, mesdames, est-ce le moment de se disputer ? dit doucement le capitaine.

Marion lança un coup d'œil furieux à son mari, puis à Katy :

— Nous reprendrons cet entretien une autre fois, promit-elle.

— Il n'y aura sans doute pas : « d'autre fois ! » répliqua Katy.

Maurice Nettleton alla sur la terrasse. Quand il entendit Morton entonner un cantique, il tenta de le faire taire :

— N'attirez pas nos ennemis en faisant du bruit, des hommes sont en danger pour sauver nos vies !

Isaiah leva sa main décharnée :

— « Protège-moi, ô Dieu ! À l'ombre de tes ailes, contre les méchants qui me persécutent, contre mes ennemis acharnés qui m'enveloppent... Ils sont sur nos pas, déjà ils nous entourent, ils nous épient pour nous terrasser. On dirait un lion avide de déchirer, un lionceau aux aguets dans son repaire... »

Nettleton sortit son colt, enleva le cran de sûreté :

— Allez au diable avec vos satanées prières ! Prenez la garde pendant que je vais voir ce que font les hommes, et surtout ne continuez pas d'égrener vos litanies tout haut ! dit le capitaine en s'en allant.

Morton pointa sur lui un doigt accusateur :

— « Lève-toi, Éternel, marche à sa rencontre, renverse-le ! Délivre-moi du méchant par ton glaive ! Délivre-moi des hommes par ta main ! Leur part est dans la vie, et tu remplis leur ventre de tes biens... »

Hugh Kinzie s'était ressaisi. Ses mains fébriles cherchaient des interstices pour planter de nouveaux pitons. Il s'obligea à rester calme. Il était maintenant à quarante pieds du sommet. Lorsqu'il eut assuré sa prise, il s'aperçut qu'il y voyait mieux. Il regarda par-dessus son épaule : l'obscurité emplissait encore le canyon.

Hugh enfonça un autre piton. Seul, il s'en sortirait, il échapperait aux Mimbrenos. La tentation fut grande, d'autant plus qu'il n'espérait pas vraiment sauver le reste du détachement. Hugh ferma les yeux et s'aplatit contre la roche.

Dans une demi-heure il serait en haut du plateau. Partir ? Non, il ne pouvait pas faire une chose pareille ! Il n'oserait plus regarder quelqu'un en face, il ne pourrait plus dormir !

La lune devenait trop lumineuse pour continuer à bâtir la périlleuse échelle de la liberté.

Kinzie leva la tête, encore un effort et il atteindrait une plateforme. Il se sentit mieux lorsqu'il put poser ses deux pieds sur le roc, l'espace étant assez large, il se retourna. Le serpent le gênait, il l'attacha derrière lui en le glissant dans le nœud coulant de la corde qui serrait sa taille. La lune éclairait maintenant le canyon, déjà il voyait le versant devant la caverne... Un homme s'y engageait...

La voix claire montait jusqu'à lui :

— « Écoute ma prière, ô Dieu ! Écoute mon cri ! Qu'il parvienne jusqu'à toi, ô Éternel ! Je soupire après ton salut et ta loi fait mes délices. Que mon âme vive et qu'elle te loue ! Et que tes jugements me soutiennent. Je suis errant comme une brebis perdue ; cherche ton serviteur, car je n'oublie point tes commandements ! »

Une exclamation étouffée, des cailloux roulant sur le versant... Hugh se retourna : c'était Isaiah Morton qui, les bras en croix avançant lentement.

Soudain des flammes illuminèrent la vallée, se courbèrent gracieusement, mangèrent un fourré dans un scintillement d'étincelles, puis des langues de feu léchèrent l'herbe sèche. Isaiah Morton continuait d'avancer à l'est du grand canyon.

Phillips et Clymer couraient se réfugier dans la caverne. C'est

alors que les coups de feu crépitèrent, visant les deux officiers. L'adjudant Hastings cria :

— Descends, Hugh, je te couvre... grouille-toi !...

Isaiah Morton continuait sa marche. Il avançait vers les flammes comme s'il était en transe. Les Mimbrenos ne tiraient pas sur lui. Les balles s'écrasaient sur la paroi de la caverne car si les ennemis se préservaient derrière un écran de fumée, cela les empêcherait de toucher leur objectif.

— Rapplique, Kinzie, ces damnés Apaches vont nous griller... hurla l'adjudant Hastings.

Isaiah Morton se dirigeait vers les fourrés en flamme.

— « Dieu est mon Berger et l'Éternel ne laisse pas le juste souffrir de la faim, mais il repousse l'avidité des méchants... Il me prendra la main et me conduira dans ses verts pâturages et je me désaltérerai à l'eau vive de ses sources. Il restaurera mon âme, et je chanterai les louanges de son saint Nom !... »

Hugh posait le pied sur le dernier piton et sauta à terre. Une rafale de balles cogna la falaise, Kinzie l'évita de justesse. Hastings tira et rechargea son fusil.

— Dépêche-toi, Hugh... cavale, nom de... !

Morton trébucha et s'affala près des broussailles, mais il parvint à se relever :

— « Oui, je marcherai dans la vallée, dans l'ombre de la mort, mais je n'ai pas peur, Dieu est mon Berger. Arrière Satan !... L'Éternel me guide... »

Hugh enroula la corde et l'emporta. Il s'élança vers un fourré, se mit à plat ventre. Les flammes dansaient sur les genévriers qui se tordaient, projetant des ombres surnaturelles sur la falaise. On y voyait comme en plein jour.

L'adjudant Hastings fit feu, dix coups lui répondirent. Il jeta son fusil et avança un colt dans chaque main. Il ne vit pas celui qui le visa. Une brusque secousse le fit vaciller.

— Ils m'ont eu !... Salauds !... J'arrive... avant de crever j'en descendrai quelques-uns...

Hugh avançait en rampant, un fusil jeta sa mitraille... quelqu'un hurla sur la terrasse...

Malgré sa blessure, Hastings continuait sa course à travers le canyon, tirant alternativement avec chacun des pistolets. Il s'écroula, face contre terre. Des soubresauts l'agitèrent puis lâchant les armes, ses doigts se détendirent.

Isaiah Morton était maintenant près de la grande épaule du rocher.

— « Écoutez, écoutez mes paroles. Je vous enseignerai les voies de Dieu, je ne vous cacherai pas les desseins du Tout-Puissant... C'est

avec droiture de cœur que je vais parler, c'est la vérité pure qu'exprimeront mes lèvres : l'esprit de Dieu m'a créé, et le souffle du Tout-Puissant m'anime... »

Il se confondit dans l'ombre du grand rocher...

Hugh releva la tête. Les flammes mouraient doucement, laissant derrière elles des tisons rouges. Le canyon retombait dans le silence, il ne restait plus que des relents de chair brûlée, de broussailles calcinées mêlés à l'odeur âcre de la poudre.

Les épaules remontées, le dos voûté, Hugh avançait avec précaution. Il entendit des pas rapides près du petit mur. Une tête apparut. Hugh se coula derrière un fourré et attendit. Une carabine cracha réveillant les échos dans le canyon.

— Arrêtez, cria-t-il, c'est moi, Kinzie !...

Il attendit un moment puis rampa près du mur, sauta sur la terrasse et s'affala sur les dalles. Il reprit son souffle et levant la tête il vit Clymer une carabine à la main.

— Eh bien, fiasco complet ! s'exclama le gros officier.

Hugh s'assit, épongea la sueur qui ruisselait sur son visage et acquiesça. Quelqu'un poussa un gémissement :

— Qui est-ce ? demanda Hugh.

Clymer cracha par-dessus le mur et s'essuya sur sa manche.

— Phillips. Il a pris une balle dans la cuisse gauche.

— Est-ce grave ?

— L'os du fémur cassé.

Nettleton arriva en courant :

— Ah, c'est vous, Kinzie ? N'êtes-vous pas blessé ?

— Non, ça va.

— Qui aurait pensé que ce fou de pasteur puisse agir comme il l'a fait ?

— Peut-être est-il plus rusé que nous ?

— Comment cela ?

— Il avait confiance dans le miracle. Il l'a eu !

— Mais les Apaches vont le torturer... le tuer ensuite.

— Non, fit Hugh en secouant la tête, pas un simple d'esprit. Ils sont très superstitieux et pour eux c'est une profanation de tuer un inconscient.

— Mais il va se perdre et mourir dans la montagne, dit Nettleton.

— Il a choisi son destin ! fit Hugh fataliste.

Une plainte sortit de la gorge de Phillips, Clymer grogna :

— Nous voilà bien ! Un nouveau fardeau sur les bras ! Nous n'en avons pas encore assez ?

— Pourquoi Hastings a-t-il tiré ? reprit le capitaine, c'était pure

folie, les Mimbrenos n'avaient pas attaqué !...

— Les nerfs et le cerveau ont craqué en même temps, dit Hugh.

— Il a mieux valu qu'il finisse comme ça, répondit Clymer, c'est comme pour Morton...

Hugh se leva, marcha vers le bout de la terrasse et jeta le serpent dans l'une des trappes qui descendait au sous-sol. Il se lava les mains et le front puis se rendit dans la salle où geignait Darrell Phillips.

Katy Corse était près de lui. Elle avait coupé la jambe du pantalon et mis la plaie à nu. De grosses gouttes de sueur coulaient sur le front du jeune officier. Il grinçait des dents pour étouffer les plaintes qui lui montaient aux lèvres. Hugh s'agenouilla auprès de lui :

— Le fémur est brisé, dit Katy.

Hugh la regarda, puis examina la blessure. Sur le joli visage de la fille se lisait un mince espoir.

— Il faut extraire la balle, dit-il simplement.

— Nous avons encore de l'alcool, des couteaux et je pense que dans les bagages des Nettleton nous trouverons quelques instruments de chirurgie.

— Allez les chercher et occupez-vous de faire bouillir de l'eau.

— Très bien, Hugh, je sais que vous ferez l'impossible.

Il la regarda s'éloigner, puis passa un chiffon humide sur le visage du blessé qui ouvrit les yeux :

— Où est Katy ? demanda ce dernier.

— Elle va revenir.

— Je suis navré de vous infliger un tracas supplémentaire. Que pensez-vous de mon état ?

— L'os est cassé, Darrell, mais nous vous en sortirons !

CHAPITRE XIX

La sueur ruisselait sur le front de Kinzie lorsqu'il eut fini d'opérer Darrell Phillips. Bien qu'ils aient insensibilisé la plaie avec de l'alcool, la douleur fut la plus forte, Phillips tomba dans l'inconscience.

Hugh s'assit, le dos appuyé au mur, il admirait Katy qui s'affairait à bander la blessure. Le sang frais teignait immédiatement le tissu léger, dernier jupon de Mrs Nettleton. À son tour Katy le regarda. Il eut l'impression d'être pris en faute :

- J'ai rapporté quelque chose à manger, dit-il brusquement.
- Qu'est-ce que c'est ? Où l'avez-vous trouvé ?
- Qu'importe ! Je vais aller le faire cuire. Veillez le blessé.

Il n'y avait plus que six bouches à nourrir. Hugh alla se détendre un moment sur la terrasse où Clymer montait la garde.

- Comment est-il ? demanda Clymer.
- Êtes-vous réellement intéressé ?
- Certainement, nous sommes assez handicapés sans qu'un estropié nous retienne.
- Je ne vois qu'une solution à ce problème.
- Laquelle ?
- Vous qui parlez toujours de tuer les uns ou les autres, logez-lui une balle dans la tête.

Hugh s'éloigna et revint dans la caverne. Clymer leva sa carabine, visa le dos de son ennemi, puis la rebassa.

— J'ai encore besoin de toi, mais mon salaud tu ne perds rien pour attendre... je te buterai !... marmonna-t-il.

Hugh coupa la viande en portions égales, les plaça sur un couvercle de boîte, puis il jeta la peau, la tête et les déchets dans le feu. Songeur, il scrutait les fissures du mur derrière l'endroit où il avait improvisé le foyer. Il essuya son couteau sur la jambe de son pantalon, résista à la tentation de mordre dans un morceau et alla sur la terrasse. Clymer jeta un coup d'œil sur le plat :

— De la viande ! Par le diable, Kinzie, donnez-moi ma part, je ne peux plus attendre !

— Je suis venu vous chercher, nous allons manger tous ensemble.

Ils se rassemblèrent dans la salle où le blessé était étendu. Sans commentaire il présenta le plat de viande succulente.

— Vous êtes un fameux cuisinier, Kinzie, vous avez accompli un miracle, quel fumet !... s'exclama le capitaine.

— Il n'en reste plus ? demanda Clymer.

— Non, j'ai fait des parts égales, répondit Kinzie.

Marion Nettleton ne quittait pas Hugh des yeux, ouvertement, sans même prendre la précaution que son mari ne s'en aperçoive pas. Katy fit manger le blessé et ajouta la plus grosse partie de son morceau. Elle le fit étendre et, de son bras replié, il recouvrit son visage pâle.

— Par Dieu, c'est excellent ! Mon beau-père, un fin gourmet, trouverait ce mets délicieux. Dites-moi, Kinzie, qu'est-ce que c'est ?

— Dommage que je n'y ai pas pensé avant, répondit Hugh.

— Hugh, qu'est-ce que c'est ? insista Marion la bouche pleine, c'est vraiment savoureux, mais je veux savoir...

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ? Régalez-vous bon Dieu, d'où que ça vienne !... rétorqua froidement Kinzie, mangez, ça vous redonnera des forces, que voulez-vous de plus ?

Katy se leva et regarda Marion avec un petit air de défi :

— Moi, j'ai deviné, dit-elle.

— Eh bien, dites-le ! ordonna Marion d'un ton sec.

— C'est du crotale.

D'un geste dégoûté, Marion jeta la viande. Elle pâlit et, une main sur la bouche, courut vers la sortie. Clymer s'insurgea :

— Soyez damné, Kinzie !

— « Dieu a pourvu à nos besoins ! » vous répondrait Morton, mieux vaut manger du serpent que mourir de faim. Tout à l'heure vous le trouviez délicieux et en redemandiez !

Hugh sortit. Penchée sur le petit mur, des spasmes lui tordant l'estomac, Marion vomissait. « Elle joue encore les grandes Dames », pensa Kinzie. Il alla dans la tour et sonda le roc avec la crosse de son fusil, mais il paraissait aussi solide que le rocher de Gibraltar. Hugh monta au deuxième étage et recommença : il fut récompensé de ses efforts, le bruit sonnait le creux.

Avec une pioche ou bien une masse il pourrait défoncer cette partie, découvrir quelle mystérieuse chose avait été cachée derrière le roc. En étudiant plus attentivement la fissure en forme de « V » rebouchée au mortier il se souvint avoir lu l'histoire d'un château médiéval assiégé. Les habitants s'échappèrent en trouant une brèche. « Et pourquoi ne pas en faire une à l'aide d'un bélier ? » dit-il tout haut.

Il examina les matériaux dont il pouvait disposer. Cette grosse poutre ferait l'affaire. Hugh revint sur la terrasse où Clymer et Nettleton s'entretenaient à voix basse. Il leur fit part de son projet :

— Y a-t-il un espoir ? demanda Nettleton.

— Nous pouvons toujours essayer.

— Et si les Mimbrenos entendent le bruit, ils nous attaqueront.

— Voyez-vous autre chose de mieux ? questionna Hugh.

— Très bien, répondit le capitaine, essayons.

Il leur fallut deux heures pour préparer le béliet, une grosse poutre qu'ils montèrent au deuxième étage. La salle étant petite ils n'avaient pas beaucoup de recul. Lorsqu'ils eurent terminé, Nettleton ouvrit une bouteille :

— Buvez, cela renouvellera vos forces, dit-il.

— Reposons-nous un peu avant de nous remettre au travail, proposa Hugh après avoir bu une bonne gorgée.

— Oui, approuva Clymer, une fois que les Mimbrenos entendront le bruit, il ne restera plus beaucoup de temps pour nous enfuir.

— Je vais demander aux Ladies de se tenir prêtes, dit Nettleton en s'éclipsant.

— Qu'est-ce qu'on fait de Phillips ? demanda Clymer.

— Nous aviserons au moment de partir, il faudra faire une civière, répondit Hugh ; vous ne vous inquiétez que de vous, Clymer !

— On ne va pas s'encombrer de cet éclopé, non ? Un jour Kinzie je te ferai payer toutes tes impertinences... en bloc ! marmonna Clymer.

Katy essayait le visage de Darrell Phillips :

— Ont-ils une chance de réussir ? demanda-t-il.

— Oui, ils espèrent que la brèche sera ouverte dans deux heures.

— Dommage que nous n'y ayons pas pensé avant... avant que je sois estropié pour la vie.

— Nous ne vous laisserons pas Darrell, nous vous sauverons.

— Vous, oui, je le sais... mais les autres ?

— Hugh Kinzie vous emmènera, Darrell, pourtant s'il y avait une difficulté... je resterais avec vous, dit-elle simplement en lui caressant la joue.

L'estomac de Marion se contractait en pensant à l'horrible nourriture qu'on lui avait fait absorber. Elle rassembla les quelques objets qu'elle voulait emporter et noua une écharpe sur sa tête.

« C'est bien Hugh Kinzie qui va me sortir de cet enfer, pensait-

elle, Maurice n'est qu'un rond-de-cuir incapable et prétentieux. À quoi puis-je le comparer ? À la mouche du coche !... Il n'a jamais su me protéger... Clymer s'occupait de moi quand il pensait que tout irait bien, mais depuis quelques jours il ne rumine que des projets de fuite, en me laissant derrière lui... Il n'y a que Kinzie ! Lui me ramènera dans un monde civilisé... Oui, mais quand nous serons arrivés, qu'en ferai-je ? » Elle but une gorgée d'eau pour faire passer la nausée. « Et s'il mourait lorsque je serai hors de danger, dit-elle tout haut, cela arrangerait bien les choses !... »

Préoccupé, M. Nettleton prit le passage qui l'amenait à la salle où il pensait trouver sa femme. Oh, les préparatifs ne seraient pas longs, mais cela mettrait sa conscience en repos. Il savait qu'il n'avait plus d'autorité, il le comprit avant même d'arriver dans la caverne, devenue leur prison. Et puis la mort avait durement frappé. Ce serait difficile d'expliquer cela en Haut-lieu maintenant que l'adjudant Hastings, étendu là-bas dans le canyon, avait emporté le carnet de route dans sa poche. Il serait quand même considéré comme un héros s'il arrivait à ramener sains et saufs les derniers du détachement... Dommage que ce mal embouché de Clymer n'ait pas suivi le chemin de ceux restés dans le canyon...

Nettleton entra dans la salle où se trouvaient ses affaires personnelles. Il choisit les meilleures armes et les porta dans la tour. Il remplit les bidons et regarda avec satisfaction le béliet que Kinzie et Clymer avaient préparé. Cela ferait une bonne histoire à raconter au Club des Officiers quand il serait revenu à Santa Fe. Entendant du bruit dans le passage triangulaire, il s'y rendit.

Une grosse masse s'agitait dans l'obscurité : c'était Clymer qui, à genoux creusait dans les débris. Kinzie l'avait accusé de cacher de la nourriture, c'était probablement ce qu'il venait rechercher. Le capitaine se colla au mur et attendit. Il releva le rabat de son holster.

Clymer sortit un paquet du trou, l'épousseta et le glissa dans sa poche. Les sacs en cuir de la selle y étaient enterrés aussi, il les sortit et les posa sur un tas de rocaille. Il craqua une allumette. Avec précaution il prit le contenu et le mit entre sa chemise et la peau. Nettleton sortit son colt et s'avança :

— Que faites-vous, Mr Clymer ? (Surpris, le lieutenant laissa tomber des papiers. L'allumette s'éteignit :) Répondez, Mr Clymer... Qu'avez-vous caché ?

— Des papiers personnels.

— Je vous ordonne de me les montrer !

— Vous n'avez pas le droit de l'exiger.

— Si. Craquez une allumette, Mr Clymer et montrez-moi ces papiers... c'est un ordre, lieutenant ! (Clymer obtempéra. Nettleton

jeta un coup d'œil sur les papiers, puis regarda froidement son interlocuteur :) Les bons du gouvernement !... M'expliquerez-vous comment ils se trouvent en votre possession, Sir ?

— Je les avais pris sous ma responsabilité, capitaine.

— En laissant accuser le frère de Kinzie ! De toute façon, c'est moi qui commande et vous allez me les remettre tout de suite !...

Le regard de Clymer dépassa Nettleton : personne en vue. Il glissa une main sous sa chemise et avança lentement en lui tendant une liasse. Au moment où Nettleton fit le geste de la prendre, Clymer lâcha les papiers, lui saisit le poignet et dans une dure torsion le réduisit à l'impuissance. De l'autre poing il lui cueillit le menton. Le capitaine laissa tomber son colt et alla s'affaler contre le mur. Clymer l'empoigna à la gorge. Nettleton se débattait, alors Clymer posa les genoux sur le ventre et pesa de tout son poids. Maintenant il serrait de ses mains puissantes le coup de son supérieur. Bientôt on n'entendit plus que les talons de Nettleton raclant le sol dans un sursaut d'agonie et la respiration haletante du gros officier...

Clymer se releva lorsque son ennemi eut cessé de vivre. Il rassembla les bons et, pêle-mêle, les enfouit dans ses poches. Prenant le capitaine sous les aisselles il le traîna dans une petite salle sombre et ramena sur le corps tous les débris tombés de la voûte. Il piétina et aplatit la tombe, puis crachant dessus il sortit sans se retourner.

— Je ne le trouve pas, disait Kinzie à Marion, s'il est allé dans le canyon...

— Il n'a qu'à y rester, il connaît le danger d'une pareille excursion. Nous allons sortir d'ici, n'est-ce pas, Hugh ?

— Nous allons essayer, je vais encore une fois chercher le capitaine.

— Comme il vous plaira, répondit-elle froidement.

— Vous ne le trouverez pas, fit Clymer, je l'ai vu descendre le versant, il allait en direction de l'est.

— Alors, préparons-nous au départ, répondit Hugh.

Qu'est-ce que cela signifiait ? Dans le ton du lieutenant il y avait un accent étrange qui ne plaisait pas à Kinzie.

Katy finissait de fixer l'éclisse sur la cuisse blessée de Phillips. Elle n'ignorait pas qu'il était condamné. Non pas que la plaie soit infectée, mais il avait perdu trop de sang. Il posa une main sur l'opulente chevelure noire :

— Katy, dois-je conserver un espoir ?

— Naturellement, nous allons partir.

— Non, vous n'avez pas compris, je parlais de nous, Katy puis-je

espérer que nous ferons notre vie ensemble ?

— Je suis navrée, Darrell, mais je vous dois la vérité, j'aime...

— Non, ne dites plus rien, je m'en doutais.

Il était épuisé par l'effort, sans un mot, elle le recoucha :

— Je vais voir où en sont les préparatifs, je reviens tout de suite, dit-elle en sortant.

Il attendit qu'elle fut partie et vérifia son colt qu'il glissa sous sa couverture...

Le déplacement du blessé leur prit beaucoup de temps. Ils le déposèrent dans la salle où ils recueillaient l'eau.

— Nous bloquerons tous les passages ainsi les Apaches ne pourront pas nous poursuivre, cependant nous laisserons celui qui communique sur la terrasse en dernier lieu, si les ennemis nous poursuivent cela leur demandera des heures de travail.

Hugh contrôlait tout. Les deux femmes étaient dans le passage. Katy Corse tenait dans la main une carabine et une cartouchière ceignait sa taille mince. Elle avait transporté les bidons et les armes. Marion la regarda avec des yeux ronds quand Katy lui tendit un pistolet :

— Je ne pourrais pas m'en servir, dit-elle, j'ai trop peur.

Katy haussa les épaules et glissa deux pistolets supplémentaires dans la cartouchière.

— Nous attendrons le lever du jour, dit Hugh, nous y verrons mieux car nous ne savons pas où nous déboucherons sur le plateau et cela laissera une chance au capitaine de nous rejoindre.

En prononçant ces mots, Hugh regardait Marion. La disparition du capitaine ne semblait pas la concerner.

Son fusil à la main, Kinzie alla sur la terrasse. Où pouvait être Nettleton ? La lune éclairait le canyon, il voyait distinctement le cadavre de l'adjudant Hastings :

— Adieu, ami !... dit-il tristement.

Hugh revint dans la caverne et alla voir Phillips :

— Nous sommes prêts, dit-il, je vais vous porter dans la tour.

— Non, je reste ici. (Phillips sortit son colt et le braqua sur Hugh.) Je serais un fardeau, une entrave pour tous. N'approchez pas, Kinzie, je vais vous adresser une prière : veillez sur Katy, rendez-la heureuse... Bonne chance, allez mon ami !...

— Vous êtes l'homme le plus courageux que j'ai jamais vu, Darrell Phillips, vous avez toute mon estime !

Un pauvre sourire étira les lèvres du blessé.

Clymer et Hugh empoignèrent le béliet.

— Prêt ? demanda Kinzie.

Clymer acquiesça. Ils soulevèrent l'appareil et foncèrent sur la paroi qui résista. Ils recommencèrent encore et encore.

La sueur coulait sur leurs corps. Les Hohokans avaient fait du travail solide. Un roc céda, enfin !... La brèche s'agrandit facilement. Des miasmes nauséabonds montèrent du trou, se mêlant à l'odeur âcre du mortier réduit en poussière. Maintenant le passage était assez grand.

Le bruit s'était répercuté dans le canyon, éveillant les Mimbrenos. Ils saisirent leurs armes et se faufilèrent derrière les fourrés qui avaient échappés aux flammes...

En s'aidant de son genou valide et de ses coudes D. Phillips se traîna sur la terrasse près du petit mur. Chaque mouvement lui arrachait une plainte. Une tête hirsute apparut au-dessus d'un fourré. Phillips épaula et appuya sur la gâchette. L'Apache roula sur le versant. Alors s'élevèrent les cris de guerre. Les balles s'écrasaient contre le roc de la caverne. Phillips vida son chargeur. Il fit mouche deux fois. Rassemblant ses dernières forces, il se mit debout et éclata de rire. Une balle lui troua le front.

Épouvantés, croyant avoir tué un fou, les Mimbrenos battirent en retraite en poussant des cris perçants.

L'orifice était assez grand pour s'y introduire. Ils poussèrent le bélier qui, restant appuyé sur le bord du mur, servirait d'échelle en s'y laissant glisser à califourchon.

Les coups de feu claquèrent sur la terrasse. Clymer se pencha à la fenêtre, il vit les Apaches s'enfuir et le corps de Phillips étendu sur les dalles.

Hugh avait emporté des tiges de maïs, il en alluma une en guise de torche pour voir ce qu'il y avait au fond du trou. Il aperçut des formes blanchâtres. Une bouffée d'air frais lui frappa le visage... Il y avait une sortie... enfin ! Pas plus de huit à dix pieds les séparaient de la salle. Hugh se laissa glisser sur la poutre. Katy lui passa les bidons et les armes. Lorsque ce fut au tour de Marion, elle hésita :

— Allons descendez ! cria Hugh excédé.

En se reculant pour lui donner la main quelque chose craqua sous ses pieds, une curieuse odeur se dégagea. Katy et Clymer les rejoignirent. En ramassant les bidons, la main de Kinzie rencontra un objet rond et lisse.

— Dépêchez-vous ! hurlait Clymer... qu'est-ce que j'écrase ? Allumez donc une de vos sacrées torches, Kinzie !

La lumière leur révéla un spectacle effrayant. Sous leurs pieds, à

droite, à gauche, des crânes et des ossements pavaient le sol.

Lorsque Marion vit ce que tenait Hugh, elle hurla, hurla encore puis la maison des morts retomba dans le silence.

— Mon Dieu ! s'exclama Katy le souffle court, nous sommes dans les catacombes des Hohokans !...

Hugh se dirigea vers la sortie. Le passage était étroit. Des marches taillées à même le roc montaient en colimaçon. Kinzie se retourna, tous suivaient. L'air se fit de plus en plus frais et bientôt la lueur de l'aube éclaira leurs visages défaits. Il débouchèrent sur le plateau.

— Attendez-moi, je vais jeter un coup d'œil, dit Hugh. (Il rampa sous un fourré de mesquite et écouta. Une brise légère faisait balancer une touffe de bruyère.) Tout est calme, venez.

Clymer poussait Marion devant lui. Lorsqu'ils furent au grand air, elle s'écroula. Hugh ramassa son fusil.

— Pas un guerrier en vue, dit-il, je vais vous demander de m'attendre ici, et surtout ne bougez pas.

— Où allez-vous ? demanda Clymer.

— Aux catacombes.

— Vous êtes fou ? Partons !

Hugh s'engouffra dans l'étroit escalier. Lorsqu'il atteignit la dernière marche, il entendit des voix et sourit. Il savait que la superstition empêcherait les Mimbrenos de les poursuivre et qu'ils ne franchiraient pas les catacombes. Il se baissa et ramassa une douzaine de crânes qu'il enfila, par le trou des yeux, dans une corde qu'il enleva du béliet.

— Êtes-vous devenu fou ? s'écria Clymer en posant la main sur la bouche de Marion pour étouffer ses hurlements.

Hugh coupa des branches de mesquite, les enfonça dans le sol et plaça un crâne sur chacune d'elles.

— Partons tranquilles, les Apaches ne nous poursuivront pas !

CHAPITRE XX

Le soleil était haut et la chaleur accablante lorsqu'ils atteignirent un grand rocher qui leur dispensa son ombre. Hugh découvrit un trou d'eau et ils remplirent les bidons. Il leur laissa prendre quelques heures de repos, puis il fallut reprendre la longue marche. Le voyage fut harassant, dans la rocaïlle, sous le soleil meurtrier !...

Katy prit soin de Marion comme d'une enfant, baignant ses pieds endoloris quand ils trouvaient de l'eau, coupant sa viande quand Hugh tuait un daim ou un oiseau. Abel Clymer ne parlait pas. Ils se contentaient de suivre l'éclaireur comme des moutons.

Après trois jours de marche ils trouvèrent une grotte et à côté une source d'eau fraîche. Hugh tua un autre daim. Avec sa dépouille il fabriqua de grossiers mocassins pour les femmes. Ils avaient l'impression de vivre sur une planète inconnue et déserte.

Hugh Kinzie était parti depuis deux jours en direction de Rio Grande et ne se reconnut pas lorsqu'il s'agenouilla près d'un trou qui refléta son image. Sa barbe était longue, ses vêtements en lambeaux... Il but à satiété.

Il escalada un rocher... Par Dieu ! C'était enfin la plaine de Rio Grande !... Soudain, dans le lointain, il aperçut un nuage de poussière. Il ajusta sa lunette d'approche qu'il n'avait pas abandonnée : « La troupe !... Des soldats !... s'écria-t-il.

— Hello !... cria Kinzie lorsqu'il arriva devant la grotte, venez voir !... J'amène des chevaux et quelques provisions pour finir le voyage.

— Kinzie !... s'exclama Clymer qui sortit le premier.

Hugh mit pied à terre, attacha les bêtes et posa sur le sol un volumineux paquet. Katy lui sourit en lui tendant sa petite main :

— Voici ce que j'apporte, ce sont des soldats revenant d'une expédition qui me l'ont donné ainsi que les montures qu'ils avaient en excédent.

— Pourquoi ne sont-ils pas venus avec vous ? demanda Clymer.

— Ils devaient rentrer au Fort. J'ai eu de la chance de les avoir

rencontrés.

— À combien sommes-nous de Rio Grande ?

— Environ soixante-cinq miles.

Clymer s'empara du paquet et l'ouvrit. Il saisit un gros morceau de viande, Hugh lui frappa sur le poignet :

— Les dames d'abord, Mr Clymer.

Hugh prit le paquet à moitié défait et le porta dans la grotte. Marion se souleva quand Katy lui présenta sa part, mais elle attendit que Katy lui coupât un morceau.

— Je n'espérais plus sortir de la caverne, Hugh, dit-elle.

— Nous ne sommes pas encore arrivés, répliqua Hugh.

Marion faisait tomber des miettes du biscuit qu'elle grignotait.

— Je veux des fraises pour le désert, dit-elle.

Clymer s'arrêta de mastiquer.

— Par le diable, elle est folle ! dit-il.

— J'aime les fraises avec de la crème et après dîner je veux aller faire une promenade. Qu'on fasse atteler mes poneys.

— Complètement sonnée ! reprit Clymer.

— Voulez-vous sortir un moment, dit Katy aux deux hommes, je vais essayer de la raisonner.

Ils trouvèrent une large pierre plate non loin de la grotte et s'assirent. Hugh sortit de sa poche trois cigares, il en tendit un à Clymer :

— Avec les salutations du lieutenant Espinosa, ajouta-t-il.

— Lui avez-vous raconté ce qu'il nous est arrivé ?

— Naturellement. Je ne suis pas entré dans les détails. Il sait que nous sommes quatre rescapés.

— Maintenant c'est moi qui commande et je vais faire un rapport.

— À la place du capitaine Nettleton, n'est-ce pas ? Sa disparition me semble plus qu'étrange... Croyez-vous qu'il ait déserté ?

— Par le diable, non ! (Clymer cracha, puis après un silence il poursuivit :) Vous dites qu'il reste soixante miles à parcourir ?

— Environ.

— Par où doit-on passer ?

— Il faudra contourner ce haut pic et ensuite obliquer vers le nord, puis traverser la plaine de San Augustin. On prendra la piste entre les Monts Gallinas et Mateo...

— Ça me paraît assez facile. Eh bien je vais aller me laver puisque ces braves soldats vous ont donné du savon.

Hugh alla à la rencontre de Katy.

— Je crois, Hugh, que Marion perd la raison, elle ne parle que de toilettes, de bals...

— Après quelques jours de repos elle sera tout à fait bien. J'ai

déjà vu des cas semblables, ne vous inquiétez pas. Elle est épuisée et ne fait rien pour réagir.

— La perte de son mari...

— Ne soyez pas sotte, Katy, Marion n'a jamais aimé qu'elle-même.

— J'ai cru comprendre qu'elle avait un... penchant pour vous.

— Elle se serait donnée à moi pour que je la sauve en abandonnant les autres, mais moi, Katy, j'ai le cœur plein de vous.

Il la prit dans ses bras et l'embrassa passionnément.

— Je sais bien que vous m'oublierez Katy, quant à moi, votre souvenir m'accompagnera sur les pistes...

— Non, Hugh, je vous attendais depuis si longtemps. (Ils retournèrent vers la grotte, Katy poursuivit :) Je suis inquiète, Hugh. Clymer a de drôles de façons... son regard ne me plaît pas du tout. Il m'a demandé si je pensais que Marion serait morte avant d'arriver à Rio Grande, on croirait qu'il le désire, il me fait peur.

— Vous ne le verrez bientôt plus. Chacun suivra son chemin...

Roulé dans sa couverture, Hugh écoutait. Ils avaient campé dans un bosquet et Clymer avait choisi une place à côté de la sienne. Katy avait bavardé avec Marion, elle lui parlait comme à une fillette de dix ans, maintenant elles dormaient. Soudain un cheval hennit. Hugh se leva doucement et sortit son colt.

Il contourna le campement et s'appuya contre un arbre, l'oreille aux aguets.

Avec d'innombrables précautions, Clymer le suivit, ouvrit son couteau et se dissimula derrière un fourré. Il toucha les bons du gouvernement placés sous sa chemise et se dit que le jeu en valait la chandelle. D'abord Kinzie... Il avait fini son travail et ne serait plus qu'un témoin gênant. Katy Corse ne se laisserait pas acheter et la menace ne l'effrayerait pas. Quand leur compte à tous les deux serait réglé, il partirait à Rio Grande avec Marion. De ce côté pas de danger. Il aurait toujours la possibilité de dire qu'à ce moment-là son cerveau était déséquilibré. Et puis pas d'histoire ! Général Clymer... ça sonnait si bien !...

Hugh l'entendit avant même de l'avoir vu et comprit le dessein du lieutenant quand un rayon de lune se posa sur la lame du couteau. Kinzie se jeta de côté, saisit le poignet de son agresseur et lui fit un croche-pied. L'officier roula à terre. Surpris, Hugh recula et tomba à la renverse. Clymer en profita pour lui sauter dessus ; le couteau se planta à quelques centimètres du visage de l'éclaireur. Les deux hommes se roulaient, se tordaient. Hugh écrasa le nez de Clymer, le cartilage craqua comme une branche sèche. Ce dernier poussa un rugissement de douleur.

Hugh trébucha sur son colt qu'il avait perdu pendant la lutte, il le ramassa et tira deux coups sans prendre le temps de viser.

Clymer se tordait. Il regarda son ennemi :

— Salaud !... Tu m'as eu... Je pensais mourir dans la peau d'un général !... Les bons...

Sans comprendre, Hugh scrutait le visage du lieutenant. Que signifiaient ces derniers mots ? Les yeux de l'homme étaient déjà vitreux. Katy arrivait en courant :

— Qu'y a-t-il, Hugh ?

— Il voulait me tuer, il m'a raté de peu !...

Kinzie s'approcha de Clymer, posa une main sur le cœur... Mais que trouvait-il sous ses doigts ?... Il déboutonna la chemise et sortit un paquet enveloppé d'une toile. Il craqua une allumette :

— Les bons du gouvernement !... dit-il en essuyant ses doigts maculés du sang du traître, ma mission est accomplie !...

— Il aurait été le héros en arrivant à Santa Fe, fit Katy, il aurait ramené les deux femmes du détachement ; d'une main il aurait rendu la fille de Boss Bennett et de l'autre 25 000 dollars en bons du gouvernement...

— Détrompez-vous, Katy. Croyez-vous qu'il vous aurait laissé la vie pour témoigner contre lui.

Katy frissonna. Il l'entraîna près de la source. Ils ne se retournèrent pas.

Hugh se dressa sur les étriers. Une ligne verdoyante barrait l'horizon, il se retourna vers Katy :

— Le Rio Grande !...

Il se pencha sur la main qu'elle lui tendait et l'embrassa.

— J'ai plus de robes que toutes les autres filles de la ville, dit une voix derrière eux.

— Oui, Marion, répondit Katy.

— Vous devez m'appeler : Miss Bennett.

— Oui, Miss Bennett.

— C'est beaucoup mieux !

— Je m'arrêterai au prochain Fort, poursuivit Hugh, je déposerai les bons du gouvernement entre les mains du commandant, j'ai hâte de laver mon frère de l'accusation qui l'accable. Ensuite je me rendrai à Santé Fe pour ramener Marion Bennett...

— Miss Bennett, s'entêtait la jolie fille.

— Vous obtiendrez votre nomination, Hugh, reprit Katy.

— Sans doute. Ils ne pourront plus me la refuser, ma mission est accomplie, Katy.

— Je vous attendrai, Hugh.

— Je le sais, Katy, pourtant, si l'attente durait longtemps...

— Devrai-je vous attendre en tant qu'amie ou bien en tant qu'épouse ?

— Des deux.

Hugh se retourna. Les montagnes se perdaient dans une brume pourpre. Elles avaient prélevé un lourd tribut sur les treize personnes qui avaient osé pénétrer leur mystère.

Il regarda Marion Nettleton : elle aussi avait payé le prix !

Alors ses yeux se posèrent avec amour sur la fière et indomptable Katy Corse.

— Tu seras mon épouse bien-aimée, ma Katy, murmura-t-il.

Une femme à aimer, un idéal à faire triompher... c'est assez pour un seul homme !...

Fin

4^{ème} de couverture

Le Nouveau-Mexique au début de la guerre de Sécession... Toutes les troupes disponibles sont engagées dans l'Est contre les confédérés... La nation Apache se soulève contre l'homme blanc...

HUGH KINZIE, éclaireur, accepte la périlleuse mission de rechercher un détachement perdu en pays Apache dans lequel se trouve MARION fille d'un sénateur influent. S'il réussit il sera officier.

La longue marche commence, harassante, sous le soleil meurtrier... Les Apaches rôdent... jamais aperçus, toujours présents !...